

ANDRE CHARPENTIER

## ETRE ET AVOIR

### Ou la face cachée des Nombres

#### Avant-propos

Ce que l'on nomme *modernité* n'est que la déviation subie par la culture occidentale depuis la fin du moyen âge, qui a vu l'éviction progressive d'une sagesse immémoriale (*Sophia perennis*) par le rationalisme technique envahissant.

Ce *machinisme* implacable s'est étendu à la terre entière au nom du "progrès", de la démocratie, et de "l'humanitarisme".

Sous couvert d'imposer les "Droits de l'homme" et les vertus révolutionnaires de liberté, d'égalité et de fraternité (1), il est arrivé à installer un "nouvel ordre mondial" qui apparaît désormais comme la dictature à la fois la plus hypocrite et la plus cynique que le monde ait jamais eu à subir.

L'Occident tout entier porte la responsabilité de cette barbarie technique (2) qu'il a exportée partout sous le nom de civilisation, et qui règne à présent sans recours possible. (3)

Beaucoup sont contraints de subir cet esclavage comme une fatalité. Plus nombreux encore sont ceux qui "se ruent dans la servitude", avec l'espoir d'en tirer profit.

Espoir vain, d'ailleurs, car la fin de cette aventure n'épargnera personne.

Le seul profit -indirect- que puisse nous valoir une telle situation est de nous rappeler rudement qu'il n'existe aucun moyen matériel d'y échapper, et qu'il nous reste à rechercher le salut là où il a toujours été, au plus profond de nous-mêmes.

(1) Que Chesterton appelait "des vertus chrétiennes devenues folles".

'2- Encore que certains régimes particulièrement sournois et cupides y prennent plus que leur part. "*Mais hélas ! qui ne sait que ces loups doucereux, de tous les loups sont les plus dangereux ...*" (Ch. Perrault).

(3- Il y a longtemps que la catastrophe était annoncée (notamment par Huxley et Orwell), mais René Guénon a été le seul à en exposer les causes réelles (voir *La Crise du Monde moderne* et *Le règne de la Quantité*).

C'est ce que le poète Ovide figure splendidement, dans ses *Métamorphoses*, par l'envol de Dédale hors du labyrinthe.

"*Omnia possideat , non possidet aera Minos... Ibimus illac "*

( " Minos est le maître de ce monde, admettons-le, mais il n'exerce aucun pouvoir sur les airs... C'est donc par là que nous passerons"). Dans cette fable alchimique, le labyrinthe figure *ce monde* et Minos est le juge des morts.

Quant à la libération par la voie des airs ( symbole du monde subtil), c'est une *sublimation* par l'Esprit.

Et la chute d'Icare est là pour nous rappeler les risques de l'entreprise.

C'est en effet à la racine de notre être, dans le "Soi" universel (1) que se trouvent la liberté, l'égalité et la fraternité véritables.

Et cela pour la simple raison que cette unique réalité est la même pour tous et exclut donc les antagonismes exaspérés qui font du monde moderne un lieu de haine et de souffrance sans précédent.

Les causes de cet immense désordre ne sont pas **avant tout**, comme on le croit communément, d'ordre moral, mais s'enracinent dans un oubli de la métaphysique qui infecte jusqu'aux religions, et se manifeste à l'évidence par l'absence d'une cosmologie plausible, on veut dire abordable pour un public aujourd'hui systématiquement désinformé.

Pour rappel, on entend par cosmologie une explication des origines et des *fins dernières* du monde, explication qui ne saurait être fondée que sur une science des causes, c'est à dire une métaphysique.

(1) Le Soi (distingué du moi individuel) est identique au *Logos* ("l' Homme Universel") qui, au témoignage d'Héraclite, *est commun à tous*. En langage religieux, c'est l'arbre dont les rameaux figurent les existences individuelles. Si l'on renie ce tronc commun transcendant, on voit disparaître la solidarité humaine : c'est le règne de l'*individualisme*. Comme chaque petit *moi* se pousse aux dépens des autres, l'égalité entre individus n'est qu'un leurre, de sorte que la liberté et la fraternité, elles aussi, n'ont jamais été aussi éloignées. Et pourtant, comme dit Horace : "Si la maison du voisin brûle, c'est aussi **ton** affaire..."

Dès l'enfance, on tient à savoir *d'où l'on vient et où l'on va*.

Dans la plupart des cas, la seule vraie réponse se présente sous une forme mythologique qui paraît désormais absurde à tous ceux qui, en perdant le sens du symbole, croient avoir atteint "l'âge de raison" .

Or, aucun être raisonnable ne peut se passer d'une telle explication. C'est si vrai que les modernes se sont ingéniés à répondre à ce "besoin de sens" par des cosmologies de leur cru, c'est à dire strictement matérialistes, et fondées sur de prétendues constatations expérimentales. (1)

Pour retrouver une cosmologie crédible, il faut donc faire appel aux plus anciennes traditions de l'humanité, dont le fond est unanime, car elles partent de données métaphysiques, que la raison est très capable de mettre en évidence, à condition de savoir rester à sa place.

Il n'y a donc pas à choisir entre les *miracles de la Science* ou l' *obscurantisme moyenâgeux*" qu'on prête aux charbonniers.

Pourquoi en effet disqualifier la raison, ou en réserver le privilège aux seuls "scientifiques" auto- proclamés ?

L'essentiel est de ne pas abuser de cette faculté, qui définit l'homme, et lui seul ( l' *animal raisonnable* ) ; et pour cela, il faut en reconnaître les limites. .(2)

Ces limites une fois atteintes, c'est à une autre ressource de prendre le relais.

(1) Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue les dogmes scientistes, comme l'évolutionnisme radical ou les récentes théories astronomiques qui ont en commun de rejeter dans un passé nébuleux les prétendus hasards créateurs. Selon La Fontaine, qui au nom du bon sens s'était opposé à Descartes, " *Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme*".

Et Descartes est en effet le prototype du technicien expert, affligée d'une incurable "myopie intellectuelle".

(2) Ce réalisme élémentaire est la vraie source du rire rabelaisien, autre "propre de l'homme", qui trouve sa source dans une " *certaine gaité confite en mépris des choses fortuites* ". La Connaissance principielle (ici *alchimique* ) se rit en effet des hasards et des nécessités d'une existence éphémère.

Mais revenons-en à la raison, pour nous demander comment une faculté de connaissance aussi essentielle a pu être amenée à nous desservir à ce point

Constater les méfaits du rationalisme sans en comprendre l'origine pousse en effet à rejeter la raison elle-même pour la remplacer par de l'irrationnel. (1)

Or, ce remède-là est pire que le mal.

Il fait appel à des forces situées **sous le niveau de la raison**, alors que tous les malheurs de celle-ci viennent de ce qu'elle s'est coupée de ses sources supérieures ( supra- rationnelles )

Ce qu'il faudrait, c'est remettre sur le droit chemin la rationalité dévoyée, en réformant, s'il se peut, les outils qui lui ont servi à créer la *modernité*.

**Or, le premier de ces outils est le calcul.**

En effet, nos contemporains ne tiennent pour véritablement scientifique que ce qui peut recevoir une expression numérique. (2)

**C'est donc sur la vraie nature du nombre que doit porter notre réflexion.**

Pour cela, nous nous référons à la Tradition "préhistorique" qui a été transmise aux Grecs, sous le patronage mythique de Pythagore. On sait que cette doctrine se plaçait sous le signe du Nombre.\*\*\*

Or, c'est apparemment sous le même signe que notre humanité court à sa perte.

(1) Comme le freudisme, dont le langage s'est infiltré partout, alors même que ses théories sont généralement abandonnées par les professionnels.

(2) Des disciplines telles que la psychiatrie ou la sociologie font des efforts désespérés pour quantifier ( notamment par voie statistique ) ce qui ne peut pourtant pas l'être, dans l'espoir d'acquiescer ainsi le statut de "sciences dures".

(3) C'est à peu près tout ce que les modernes en ont retenu, et encore en s'imaginant que leurs mathématiques prolongent celles des Anciens, alors qu'elles en ont pris le contre-pied. Toutes les anciennes sciences sacrées telles que l'alchimie, l'astrologie, la grammaire, etc. sont le plus souvent traitées de la même façon.

**On doit donc supposer que le concept de mathématique s'est modifié radicalement au cours de notre histoire, et que le sens du nombre est maintenant aux antipodes de ce qu'il était à l'origine. (1)**

Nous nous proposons donc, dans les pages qui suivent :

- 1) De rétablir la vraie signification du Nombre, en tant qu'expression de *l'Etre* , avant d'être un instrument de *l'avoir* , et donc du pouvoir
- 2) D'illustrer la détérioration ( *La grande subversion* ) qu'il a subie au cours des derniers siècles.

(1) En termes mythologiques, toutes les pratiques de l'âge d'or se trouvent inversées, une fois venu l'âge de fer, ce qu'exprime l'adage "*Corruptio optimi pessima*". C'est que "les extrêmes se touchent". La fin d'un cycle est en effet strictement analogue à son début, mais en mode inversé, et cela jusqu'à ce que soit atteinte la limite au-delà de laquelle commence un cycle nouveau. Si l'on prend pour exemple la vie humaine, on voit que la naissance et la mort sont analogues en tant qu'entrée et sortie du cycle, tout en étant affectées de valeurs inverses.

Ce n'est qu'en entrant dans un nouveau cycle (une autre "vie") que se produira un "renversement" positif, la mort prenant alors le sens d'une nouvelle naissance.

# PREMIERE PARTIE

## CH. I ETRE ET AVOIR

C'est devenu un lieu commun que de ranger les grandes orientations de la vie humaine dans ces deux catégories opposées. Mais cette distinction a des fondements qui vont bien au-delà des concepts courants.

Rappelons d'abord que les mondes dits traditionnels font une grande place à la contemplation, et accordent une priorité à l'être *intérieur* alors que le monde moderne, en quête d'*avoirs* et d'activités "réalistes", réserve aux rêveurs "dépassés" des questions telles que : " *Qui suis-je? d'où viens-je et où vais-je ?*"

Les Pythagoriciens, conformément à leur doctrine de l'Unité (1), refusent d'admettre, entre l'Etre et l'avoir, une opposition radicale qui serait une forme de dualisme.

Ils y voient seulement une *complémentarité*, qui suppose simplement qu'on mette chaque chose à sa place.

On veut dire par là que les questions portant sur la nature humaine, ses origines et ses *fins dernières* sont évidemment prioritaires ; quant à celles traitant de l'avoir, c'est à dire du pouvoir, elles reçoivent toute l'attention qu'elles méritent (2), mais à leur rang propre, qui est strictement subordonné.

Toutes les Traditions reconnaissent la hiérarchie que nous venons d'évoquer, à savoir la transcendance du *métaphysique* sur le *physique*.

(1) Doctrine qu'ils partagent d'ailleurs avec toutes les traditions authentiques.

(2) Comment expliquer autrement que les deux derniers traités de Platon s'intitulent *Les Lois* et *La République*, et que le Saint Empire romain lui-même ait eu des fondements sapientiels, comme nous l'avons montré par ailleurs. C'est qu'il n'y a pas de contemplation possible sans un minimum d'ordre social.

D'après Platon (*Lois*, V, 743) : "*Si l'on admet qu'il n'y a que trois choses, en tout et pour tout, qui intéressent un être humain, la troisième et la dernière est son état de fortune; celle du milieu est l'entretien de son corps; la première est celle de son âme (...)*  
*Si donc, parmi les lois de notre Cité, il en est une qui fasse passer la santé avant la sagesse, ou la richesse avant l'équilibre du corps et de l'âme, cette loi n'est pas correcte.*"

Essayons d'illustrer ce fait dans la langue propre au pythagorisme, qui est celle des Nombres.

On sait l'importance toute spéciale que les Pythagoriciens accordent au nombre Dix : la Décade Sacrée.

Cela vient de ce que ce Nombre, de par sa position *frontière* dans la numération digitale (1) assure l'équilibre entre l'Être et l'avoir. Voyons cela.

(1). Cette référence aux dix doigts de l'homme nous rappelle que celui-ci, loin d'être un animal comme les autres, se situe lui aussi au centre de l'Existence universelle.

## LA DECADE, CENTRE DES NOMBRES

A titre d'exemple, imaginons un petit personnage tenant, face à nous, la place du nombre Dix, qui est sa "signature", comme on vient de le voir. (1)

Dans cette position, la main droite du *Dix* médiateur désigne les neuf premiers nombres, sa gauche désigne la série illimitée des nombres qui le suivent, et que jalonnent ses "puissances".

Première remarque : si le Nombre Dix sert de base aux accroissements exponentiels, c'est qu'à sa *main gauche* prédomine la **quantité**, qui relève de la Substance et de l'avoir.

Par contre, sa *main droite*, qui désigne les neuf premiers nombres, se trouve essentiellement du côté de la **qualité**, c'est à dire de l'Etre.

On verra plus loin comment ces Nombres figurent les archétypes que la scolastique nommait jadis *transcendants*.

Le nombre Dix, situé à la frontière entre ces deux ordres, participe donc de l'un à titre de **total** (ou de synthèse), et de l'autre à titre de **racine**.

Dans le premier cas, la Décade **contient** les neuf premiers nombres (2) ; dans le second, elle **est contenue** dans les grands nombres, dont il faut l'"extraire".

**Or, à chacun de ces deux ordres correspond une opération fondamentale qui lui est propre.**

(1) C'est l'attitude même du prêtre - arpenteur romain, bras étendus au centre de l'axe Est - Ouest, le *Decumanus*. Dans la tradition taoïste, le caractère *Wang* symbolisant "l'Homme véritable" en position de médiateur ou de "pont" entre Ciel et Terre (*Pontifex*) sert aussi à noter le Nombre Dix. Voir à ce propos *La Grande Triade*, de René Guénon.

(2) D'où le jeu de mots grec sur *Dékas* (dizaine) et *Déchas*; ce dernier terme, traduit généralement par "réceptacle", signifie plutôt ici "résumé" ou "synthèse".



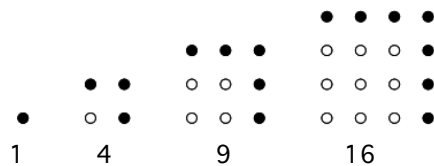
L'une nous est familière et concerne les grands nombres : c'est *l'élévation au carré*, principe de croissance qui extériorise le potentiel de la racine.

L'autre, par contre, a disparu de notre horizon et demande à être expliquée : c'est la *sommation triangulaire* (ou "somme pythagoricienne").

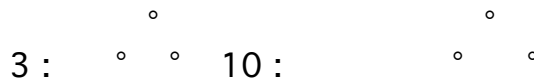
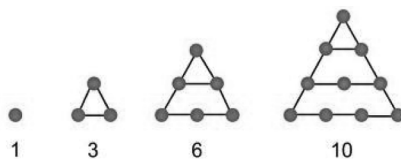
## LES FORMES FONDAMENTALES : TRIANGLE ET CARRÉ

Pour bien comprendre ce dont il s'agit, il faut rappeler que les Pythagoriciens pratiquent les "nombres figurés", procédé tenu pour naïf, qui met l'arithmétique en rapport étroit avec la géométrie. Cette *figuration* consiste à représenter les unités (1) contenues dans chaque nombre par des points qui se disposent naturellement suivant les formes géométriques correspondantes, à commencer par les deux premières formes, qui sont le triangle et le carré. (2)

On appelle donc "nombres carrés" ceux dont les "unités", figurées par des cailloux (d'où le terme "calcul"), ne peuvent se disposer qu'en carré, tels que 4 ou 9.



D'autres ne se disposent qu'en triangle, tels que 3 ou, justement, 10.



(1) Il est préférable de parler de *monades*, comme le faisaient les Anciens, pour éviter de confondre les multiples "unités" avec l'Unité véritable, qui est unique par définition.

(2) Ces figures correspondent aux nombres 3 et 4, qui sont en réalité les deux premiers nombres, 1 et 2 étant leurs principes encore informels.

◦ ◦ ◦

On dira donc que Dix est le "triangle" de 4, étant la somme des nombres qui le constituent ( $4+3+2+1 = 10$ ).

On voit que l'élévation au carré et la sommation triangulaire sont des opérations essentiellement différentes. Elles nous ramènent directement à notre propos : la distinction entre avoir et être.

En effet, l'une tend à extérioriser, par multiplication, le potentiel d'une racine. C'est donc littéralement une opération de puissance, c'est-à-dire de *pouvoir* et d'*avoir*.

L'autre est tournée vers l'Être intérieur, puisqu'elle dénombre les qualités essentielles (de 1 à 9) contenues dans le "triangle" 10.

(1)

Il s'agit donc là d'un *savoir*, ou mieux encore, d'une *sagesse*, portant sur les principes immédiats de la manifestation, ces contenus du Principe unitaire que Platon nomme : le "Monde des Idées" et qui sont les *archétypes* \*\* de notre univers.

**En résumé, les nombres au-delà de 10 ont un rôle de plus en plus quantitatif à mesure qu'on s'écarte de l'Unité. Ils vont donc favoriser les techniques de *calcul*.**

**Par contre, de 1 à 10, les nombres symbolisent par priorité les principes métaphysiques, purement qualitatifs, qui fondent la *cosmologie*. (3)**

(1) Ce n'est donc pas un hasard si cette dernière opération a disparu de notre pratique. Il s'agit en effet d'une connaissance entièrement désintéressée et sans utilité matérielle directe. Or, les modernes sont de plus en plus orientés vers les seules applications techniques "rentables", signe d'une cupidité (*Auri sacra fames*) que Platon, Virgile et Dante dénoncent comme "la peste dans la cité". Il faut bien constater que cette cupidité, présentée comme *performante* et *compétitive*, est devenue la norme du monde actuel.

(2-) L'archétype est un "prototype immuable", un modèle idéal (incrédé) dont s'inspirent toutes ses "copies manifestées".

(3) Cette "explication du monde" est impossible si on entend la fonder sur des bases exclusivement matérielles, comme les prétendues "cosmologies" modernes, qui sont tout au plus des "cosmographies", simples descriptions sans aucune valeur explicative (causale). Voir à ce propos André Charpentier, *Éléments de cosmologie*.

En figurant les "deux mains" de la Décade, nous avons mis les nombres archétypes (de 1 à 9) en relation avec la main droite, en réservant les grands nombres à la main gauche. (1)

Cela est conforme au symbolisme universel des deux mains, la main droite dispensant la miséricorde (divine ou royale), tandis que la gauche est la "main de rigueur". (2)

En effet, les grands nombres, s'ils viennent à échapper au contrôle de la Sagesse, encouragent une volonté de puissance monstrueuse. (3)

C'est très exactement ce que les Grecs nommaient *Hybris* (l'orgueil sacrilège) en ajoutant que, sur ses talons, s'avancait l'inexorable *Némésis*, personnification de la Justice divine .

(1) Dans les deux cas, il s'agit de tendance prédominante. Les nombres de 1 à 9 servent évidemment aussi au calcul : ils entrent d'ailleurs en composition dans tous les nombres au delà de dix. Inversement, ceux-ci peuvent exercer des fonctions symboliques très importantes, à commencer par *onze*, unité du second ordre, dont le "triangle" vaut 66, nombre attribué au Principe Créateur (cf. André Charpentier, *Les Mystères du Panthéon Romain* ).

(2) Dans la Kabbale, la position des *Sephiroth* complémentaires *Geburah* et *Hesed* manifestent respectivement la Justice ( Rigueur) et la Grâce (Miséricorde). La synthèse de ces deux principes se réalise en *Tiphereth* ( Beauté ou Harmonie ), sur l'axe médian unifiant toutes les *Sephiroth*, qui constituent elles aussi une Décade.

(3) Ce n'est pas un hasard si on a vu se développer simultanément la "culture de masse", la statistique, l'informatique, la physique particulaire et une cosmologie qui jongle avec les milliards d'années-lumière et d'années tout court. Ce délire technique découle à l'évidence d'un usage immodéré des grands nombres, et croit pouvoir substituer ses ruses à la Miséricorde sapientielle, avec des effets qui crèvent les yeux, et que seuls des "technocrates" aveugles prétendent encore endiguer, par un surcroît de technique, bien entendu .

## CH II EQUATION ET SYMBOLE

Revenons à la distinction fondamentale entre qualité et quantité.

Elle est mise en lumière par Euclide dans les théorèmes préliminaires portant sur les cas de *similitude* et d'*égalité* des triangles.

En effet, des triangles sont *égaux* s'ils ont même *quantité* de surface, et quelle que soit leur forme.

Par contre, leur *similitude* est indépendante de toute mesure quantitative : elle ne repose que sur la *forme*, qui est pure *qualité*. (1)

Si l'on passe de la géométrie à l'arithmétique (deux sciences étroitement liées par la *figuration*), l'*égalité* (ou *équation*) caractérise tous les calculs de la mathématique moderne.

La **similitude** (ou **analogie**), comme tout le domaine des formes, est au contraire le propre du symbolisme.

**Une image symbolique n'est jamais l'équivalent de la réalité qu'elle représente ; elle est simplement "comme" cette réalité, et *seulement sous un certain rapport*, faute de quoi elle se confondrait avec elle. (2)**

(1) On voit l'importance "théologique" de cette distinction, dont le sens est actuellement ignoré. Si Euclide choisit l'exemple du triangle, c'est qu'il s'agit de la première forme, à laquelle peuvent se réduire toutes les autres, sauf le cercle (avec lequel il a d'ailleurs des affinités, mises en lumière par l'inscription du triangle rectangle dans le demi-cercle).

(2) L'équation, étant univoque, est accessible d'emblée, mais limitée à un domaine particulier. La même chose se constate dans les langues modernes, dont les termes sont clairement définis par les dictionnaires, et donc étroitement spécialisés (univoques). Le symbole, qu'il soit mathématique ou langagier, est ouvert à tous les niveaux de l'universel, mais il demande à être interprété dans un contexte traditionnel, ce qui nécessite une certaine *imprégnation*. C'est à cette dernière que le modernisme s'oppose par tous les moyens, et avant tout par la manipulation des pédagogies, dont le résultat, prémédité ou inconscient, est le massacre des contemplatifs.

### CH. III                    LES NOMBRES COMME PRINCIPES COSMOLOGIQUES

La fonction du Dix est donc de totaliser les neuf premiers nombres, qui sont les Idées fondatrices de la cosmologie (1) tout en servant de racine aux grands nombres.

Cette fonction est, à l'intérieur de l'Existence manifestée, strictement analogue à celle qu'exerce l'Unité dans un ordre plus élevé.

En effet, l'Etre-Un, encore appelé Logos, constitue lui aussi la *frontière* entre deux "mondes", celui de la métaphysique pure et celui de la physique. (2)

Son domaine est ce qu'on appelle l'*ontologie*

La cosmologie traditionnelle décrit le développement de la manifestation universelle à partir de l'Unité (un autre nom de l'Etre), Unité à laquelle cette "Création " est donc entièrement subordonnée.

Or l'Etre lui-même n'est pas le Principe ultime, la Cause Première. Il n'apparaît comme tel que du point de vue de la manifestation.

Par rapport à l'Infini qu'est la Possibilité universelle, il apparaît au contraire comme un **effet** et une limitation car il concentre en lui les seules possibilités susceptibles de se manifester (3)

**L'Etre-Un est donc à la fois, comme le Dix dans son ordre, la synthèse ( le *total* ) de ces possibilités, et en même temps la *racine* de leur manifestation (4)**

(1) Voir *Eléments de cosmologie* (op. cit.)

(2) Du moins si on entend ce terme au sens large que lui donnaient les Anciens. Il s'agit alors de la "Nature" ( en grec *Physis* ), c'est à dire de l'Existence corporelle ou, si l'on veut, de la "Création", dont la quantité constitue une des conditions.

(3) Il laisse ainsi en dehors de lui toutes les possibilités non-manifestables. L'ensemble infini des possibles ( le "Tout Puissant" ) ne peut être nommé, c'est à dire "qualifié", qu'en termes négatifs, alors que l'Un, première détermination positive de l'Infini, renferme tous les "Noms Divins" qui sont les archétypes de la manifestation.

(4) L'analogie est rigoureuse : si le Nombre Dix symbolise "l'Homme véritable" dans son ampleur, l'Unité l'exalte en tant que Logos, ou "Homme Transcendant". On peut dire que la Décade représente elle aussi l'Unité, mais dans une fonction moins universelle.

## AU DELA DE L'ETRE

On vient de voir que les archétypes, ou principes immédiats de la manifestation, ces "transcendants" contenus dans l'Etre-Un , sont , en dernière instance, subordonnés à la Possibilité Universelle, c'est-à-dire à l'Infini, ou "Zéro métaphysique".

Pour bien voir à quel point l'existence du monde physique est tout entière suspendue à sa Cause transcendante (quel que soit d'ailleurs le nom qu'on entend lui donner)), nous pouvons maintenant revenir à la cosmologie et à ses principes immédiats.

" *A love primordia* " : c'est du Principe que dépend (1) toute notre existence.

Sa première détermination, l' Etre, est nécessairement **unique**, tout en contenant en puissance tous les germes de la multiplicité, et **informel**, tout en étant l'origine de toutes les formes.

Vérifions cela du double point de vue de l'arithmétique et de la géométrie.

- L'unité mathématique, malgré son caractère relatif, reflète cette autonomie transcendante de l'Unité métaphysique.

En effet cette unité est sa propre racine, son propre produit et son propre inverse ( $\sqrt{1} = 1$ ,  $1 \text{ fois } 1 = 1$ ,  $1 : 1 = 1$ ).

Si nous disons que l'unité mathématique est de nature toute relative, c'est qu'elle nous paraît, au lieu de contenir tous les nombres, *être contenue* en eux.

Et à ce titre, les nombres sont présentés comme composés d'*unités*.

(1) L'étymologie de termes comme "dépendre" et "exister" montre que l'effet est tout entier "suspendu" à sa cause, qui est toujours d'ordre supérieur, comme l'indique son antériorité logique. Cette précision est très nécessaire à une époque où les "cosmologistes" s'obstinent à chercher une explication du monde sans sortir de la sphère physique, qui est de l'ordre des effets et des apparences ( c'est là tout le sens du terme *phénomène* ). Autant imaginer qu'un oeil puisse se voir lui-même...

Les traditions chinoise et grecque, ayant constaté que l'étoile polaire est le seul point apparemment immobile de tout l'univers, en avaient fait la porte du ciel et le point d'accrochage ou "clé de voûte" ( *Hapsis* ) du monde.

C'est pourquoi il faut répéter que **l'Unité est unique**.

Dans le fait qu'on parle d'*unités*, il faut donc voir une confusion du même ordre que celle qui fait nommer *êtres* la multiplicité des individus, alors que l'Etre véritable se confond avec l'Un (1)  
On ferait donc mieux de ne parler en cette matière que de *monades* et d'*existants* (ou "créatures").

Quel est alors le rapport entre les "unités" et l'Unité, de même qu'entre les "êtres" et l'Etre ?

C'est qu'"unités" et "êtres" conservent, jusqu'à l'intérieur de la multiplicité, la marque de l'origine unique à laquelle ils *participent*.

A ce propos, le moment est venu de faire appel au symbolisme géométrique, pour une réflexion sur la nature du **point**,

**En vertu de la *figuration* des nombres ce point est à l'espace géométrique ce que l'unité est au nombre arithmétique, à savoir une origine, un principe informel.**

En poussant cette analogie, on voit qu'il existe entre l'Unité originelle et les *unités* le même rapport qu'entre le Point situé à l'origine de l'espace et tous les *points* contenus dans celui-ci.

(1° Adage scolastique : "*Ens et Unum convertuntur*". : l'Etre et l'Un sont interchangeables (i.e. une seule et même chose").

## CH. IV LES MYSTERES DU POINT

Considérons le point central d'un cercle, ou mieux, celui de la sphère universelle.

On pourrait être tenté de croire que ce point est, comme tous les autres, enfermé dans ce plan ou ce volume

Mais ce n'est là qu'une illusion : en réalité, **c'est le plan ou le volume qui, en puissance, est contenu dans le point.** En d'autres termes, l'espace ne fait que manifester (déployer, ou extérioriser) le *potentiel* du point.

Observons que les rayons de ce cercle ou de cette sphère sont en nombre indéfini, et que chacun d'eux contient à son tour un nombre indéfini de points. (1)

Or, tous ces rayons sont issus du point central, dans lesquels on peut les faire rentrer à volonté, et avec eux tous les points qui y sont contenus.

**Dans ce cas, le cercle s'est donc résorbé tout entier dans son point central, comme il en était sorti, et sans que ce point s'en trouve affecté le moins du monde. (2)**

Ce paradoxe (3) le premier de tous, tient au fait que le cercle et la sphère, où s'inscrivent toutes les formes, contiennent donc toute l'étendue spatiale.

**Le point, bien qu'étant à l'origine de l'étendue formelle, est donc lui-même informel et non étendu. C'est une pure idée, ou mieux, une idée pure.**

(1) Dans le cas de la sphère, qui renferme un nombre indéfini de cercles, on a même affaire à un troisième degré d'illimitation.

(2) Il en va de même pour le mouvement. Si nous considérons un couple de vecteurs diamétralement opposés, ils s'annulent au centre, qui est le lieu de l'immobilité (dit "vecteur zéro"), d'où son appellation chinoise d'*invariable milieu*". Bien entendu, ce "zéro" exprime seulement une absence de **quantité**. Pour ce qui est de la **qualité**, le centre est au contraire le lieu de la plénitude. D'où le sens de mythes comme la "corne d'abondance", la licorne ( *unicorne* ) ou la " Fontaine de Jouvence", qui évoquent la Quintessence (en réalité Prime Essence), ce pôle intangible d'où émanent toutes les formes corporelles.

(3) Le paradoxe satisfait l'intelligence, mais défie l'imagination.



**Force est donc de concevoir - même si on ne peut l'imaginer - que le monde corporel tout entier sort d'une Pensée, dont on peut appeler l'expression créatrice "Logos" ou "Verbe".**

Arrivé à ce point, il ne sera pas inutile de relever la tendance, entretenue par la "vie ordinaire", à considérer l'idée comme moins réelle que les faits. Ceux-ci sont tenus pour souverainement respectables, alors que le statut *irréel* réservé à l'idée ressort assez du terme "idéal", et même de l'expression familière : "*Tu te fais des idées...* "

**La métaphysique, au contraire, doit considérer les idées rationnelles comme supérieures au *faits bruts* (1), dans la mesure du moins où elles reflètent la Vérité de l'Idée Première, de la même façon que *les êtres* reflètent la réalité de l'Etre.**

De là vient la double nature grammaticale du verbe *être* .

Dans notre langage courant, il ne sert qu'à établir un lien (copule) entre le sujet et ses divers attributs (qualités).

Mais si on l'applique au Principe, il prend un sens fort (*prégnant* ) en exprimant une pure activité, que celle-ci s'extériorise comme Manifestation universelle, ou qu'elle s'exerce de façon absolument intérieure, comme Energie Incréée n'ayant d'autre objet qu'Elle-même. (2)

**Cette Energie, qu'Aristote nomme "Moteur Immobile", a donc toujours été figurée comme Axe du monde (ou Pôle universel). (3)**

(1) En réalité, aucun fait ne peut être "brut", tout phénomène pouvant être pris pour symbole d'une réalité supérieure.

(2) Dans l'expression biblique : *L'Etre est l'Etre*, (ou encore: "*Je suis celui qui est* " ), L'Etre est simultanément Sujet, Médiateur (copule) et Attribut.

L'Etre **est** (verbe éminemment actif), et s'il apparaît ici comme une simple copule unissant le Sujet à son Attribut, c'est là une illusion due au langage commun, où le verbe être n'exprime pas l'action, mais un état donné, et a donc une fonction toute passive. A ce point qu'on pourra même s'en dispenser, comme dans bien des langues où l'attribut se rattache au sujet sans aucun intermédiaire.

(3) On en trouvera des images plus loin ; pour une explication plus complète , voit André Charpentier, *Athéna, ou du Septénaire Sacré*.

## CH. V DES NOMBRES ARCHÉTYPES

Il y aurait beaucoup de choses encore à dire de l'Unité ( puisqu'elle contient tout !), mais il est temps d'en venir à son immense progéniture, à commencer par les premiers nombres qui, du fait de leur fonction d'archétypes, sont pour nous les plus importants.

Leurs qualités ont été recensées dans les traités pythagoriciens (1) avec un flot d'épithètes et de métaphores, parfaitement clairs pour les initiés, mais qui risquent de décourager le lecteur moderne.

On s'en tiendra donc aux évidences essentielles.

### LE NOMBRE DEUX, OU DYADE.

Cette première production de l'Unité est le vrai point de départ de la manifestation formelle.

L'espace apparaît en effet dès le moment où le Point- Unité semble faire le sacrifice (2) de sa transcendance pour se poser, comme par reflet, en face de lui-même.

L'*instant* (3) où se creuse la distance infinitésimale entre **deux** points détermine le caractère relativement irréel de la manifestation toute entière, qu'on a pu appeler l'"illusion cosmique".

En effet, seul le Point-Unité, l'Etre métaphysique, peut être dit pleinement réel, et le fait d'en sortir, du moins en apparence, nous réduit à un plan subordonné, qui est celui de l'Existence. (4)

C'est donc à ce niveau de réalité relative que se situeront les réflexions qui suivent.

(1) On suit ici le classement de la "*Théologie de l'arithmétique*", attribuée à Jamblique, mais on trouvera les mêmes données dans les manuels de Théon de Smyrne ou Nicomaque de Gêrese.

(2) Rappelons que les mythologies représentent ce passage à la multiplicité comme un démembrement de la Divinité (cf. le sacrifice d'Osiris, ou celui de Purusha, en Inde ).

(3) En latin *articulum*, qui désigne également le point-limite...(cf. "l'*article*" de la mort)

(4- Ce qu'on a pu appeler "la chute dans le temps" est aussi une "projection" dans l'espace. Rappelons à ce propos la transcendance du point central de la sphère par rapport à tous les autres points qui y sont contenus. D'où cette parole assez rude du Christ-Logos à une mystique : "*Je suis celui qui est, tu es celle qui n'est pas* "

Le nombre deux correspond en géométrie à la ligne, qui s'étend indéfiniment (1) dans les deux sens, mais dans une seule dimension. Nous sommes donc toujours dans un domaine informel, puisque toute forme spatiale requiert toujours au moins les deux dimensions du plan.

Ces caractères de la Dyade expliquent les noms apparemment étranges que lui donnaient les Pythagoriciens, tels que "opinion" (*Doxa*) ou "témérité" (*Tolma*). Et l'on sait le sens inférieur qu'à chez Platon le terme *doxa* par rapport à la *Gnôsis* (Connaissance unifiante).

Jamblique précise qu'on nomme la Dyade "opinion" *parce qu'elle contient à la fois vérité et mensonge*, ce qui est en effet le propre du *mental* et de l'illusion cosmique toute entière. (2)

Quant au nom de "témérité" (*tolma*, très proche de l' *hybris*) la Dyade le doit au fait qu'elle sort la première de la Grande Paix du Centre informel, pour s'aventurer dans le domaine de la contradiction et du relatif.

Cette *audace* se présente comme le crime d'orgueil qu'est le "péché originel" ("*Vous serez comme des Dieux*")

Elle évoque en effet l'ambiguïté fondamentale du Démon, en qui les extrêmes se touchent, comme en Prométhée, le grand "précurseur". Bienfaiteur de l'humanité à qui il a fait présent du feu divin, il est figuré dans le même temps comme un grand coupable.

Ce paradoxe vient de ce qu'on peut, "du point de vue de l'Infini", considérer la manifestation comme une sorte de Négation, de même que la Dualité semble nier l'Unicité du Principe.

(1)\* Et non pas *infiniment*, puisque la coexistence d'un nombre indéfini de droites suffit déjà à montrer qu'elle se limitent entre elles.

(2) En termes bibliques, cette Dyade est "l'arbre du bien et du mal", qu'il faut distinguer de l'"arbre de Vie", bien qu'ils ne diffèrent pas essentiellement, étant tous deux au centre du Paradis. L'un est censé avoir fourni le bois de la Croix, seul "Axe du monde", alors que la dualité manifestée du bien et du mal se retrouve dans les deux croix des larrons.

Soit dit en passant, ce symbolisme met en évidence la supériorité de la métaphysique, science de l'Un, informel et incréé, sur l'éthique, fondée sur les oppositions propres à la raison.

Or cette "limitation de l'Infini", incluse dans la Possibilité Universelle, explique l'apparition de l'Etre- Unité, qui en est la première détermination (2) et contient en germe (en puissance) toute la multiplicité.

En permettant à cette pluralité de se manifester *en acte*, la Dyade *affirme* la gloire du Principe en mode positif, mais du même coup, elle nous écarte de Lui, du moins en apparence.

C'est là son aspect négatif, ou *démiurgique*.

Or ce qui est au-delà de l'Etre (le "Zéro métaphysique"), a également une expression négative (dite *apophatique*), qui est même la seule possible.

On voit donc qu'en cette matière aussi les extrêmes se touchent, puisque de ces deux *négativités*, l'une se situe au-delà de l'Etre, et l'autre en deçà.

Mais la première exprime seulement l'impuissance *du langage* à parler du Sur-Etre Infini, alors que l'autre signale une vraie infériorité, la subordination foncière de l'Existence par rapport à l'Etre.

(1) Cette détermination est présentée par la Kabbale comme une "contraction" de l'Infini. Toute détermination étant en somme une négation, la "définition" dit avant tout ce que l'objet défini **n'est pas**. Par exemple, la définition d'une forme géométrique "l'enferme dans des limites" ( lat. *finis* ) qui excluent tout le reste du plan, lequel est sans bornes assignables.

L'étymologie montre aussi que le fait d'*affirmer* une *forme* nous y *enferme*, et constitue un "point d'arrêt" ( en italien : *fermata* ). Bien entendu l'Etre n'est limité que si on le considère par rapport à l'Infini. Du point de vue de la manifestation, il figure l'absolu, étant informel comme le Point, et sans durée comme l'Instant.

## UNITE ET DUALITE EN TERMES DE MYTHOLOGIE

L'Etre- Unité se présente comme l'Intellect transcendant, le Soleil-Apollon, en tant qu' il est l'inaltérable source du Verbe, de la Lumière et de la Vie. (1)

Sa parèdre ( *sœur* ou *épouse* ) Pallas est lunaire, n'étant que le reflet périphérique de la lumière centrale. C'est le mental cosmique, qui relève de l'ordre subtil. (2)

Alors que le rayon solaire mesure les trois dimensions de l'espace (ces "trois pas de Vishnou" qui sont un équivalent du *Fiat Lux* ), la Lune, par ses quatre phases, mesure l'écoulement du temps terrestre. (3)

Ses alternances de luminosité et d'obscurité, ses "souffrances", ( *labores Lunae* ) répondent à l'ambivalence du nombre Deux.

Ainsi, Diane peut être " Porte du Ciel ", ou des Enfers, selon qu'elle nous fait entrer dans la génération (la corruption du "monde sublunaire" ) ou qu'elle nous aide à en sortir. (4)

(1) Voir dans les *Aperçus sur l'initiation* , de René Guénon, le chapitre consacré à l'expression chrétienne *Verbum, Lux et Vita*.

(2) En témoigne son nom de Minerve ( arch. *Men -erwa* ) apparenté à celui de la Lune ( gr. *Mènè* ), et du mois (*mèn* ) . Elle est donc la faculté de réflexion ( *mens* ), capable de mesurer ( *metiri*, d'où *mensura* ), mais aussi de mentir ( *mentiri* )... Observer aussi la parenté de l'allemand *Mond* (lune), *monat* (mois) et *meinen* (penser) , ou de l'anglais *moon, month* et *mind*.

(3) La semaine compte 7 jours, nombre palladien fondamental.

(4) *Diana* , ou *Jana*, parèdre de Janus, qui est la Porte ( *ianua* ) du triple temps, et en cette qualité ouvre l'année ( *ianuarius* = janvier ).

## CH. VI LE PREMIER VRAI NOMBRE : LA TRIADE

C'est seulement avec le nombre Trois que nous quittons le domaine des principes pour entrer dans le monde formel.

La surface élémentaire est en effet le triangle, figure à laquelle peuvent se réduire toutes les autres, à l'exception du cercle. (1)

Trois est le premier nombre véritable, produit par la synthèse du un et du deux. (2)

Dans le triangle, le point-unité se trouve au sommet, en position transcendante (extra cosmique) et toute la forme en "descend" (en émane) jusqu'à sa limite immanente, qui est la base 2. (3)

Cette figure, étant fermée sur elle-même et indéformable, présente ainsi la cohérence propre aux nombres impairs, dont elle inaugure la série.

En effet, les impairs contiennent toujours en leur centre l'unité, dont la force d'attraction contrarie toute tendance expansive.

De même que l'Unité paraît limiter l'Infini, le *trois* limite l'indéfini représenté par le *deux* et ses productions, à savoir tous les nombres pairs. (4)

Le triangle présente donc un retour de l'unité sur elle-même, mettant un "coup de frein" à l'expansion indéfinie de la droite. (5)

(1) Si le triangle est la première forme possible, le cercle est la dernière et, à ce titre, il les contient toutes. Le cas particulier du cercle tient au fait qu'il est la limite extérieure du plan, comme le point en est la limite interne. Les Anciens considéraient le cercle comme "le point étendu", et comme la figure la plus juste, puisque tous les points de sa circonférence sont également éloignés du centre (isotropie). D'où l'intérêt d'Archimède pour la sphère et pour toutes les formes qui s'y inscrivent, car elles extériorisent les potentialités contenues dans le point, en permettant ainsi de les analyser.

(2) Le grec, comme l'arabe, consacre à la dualité une catégorie grammaticale particulière, intermédiaire entre le singulier et le pluriel : c'est le *duel*. Le pluriel ne commence qu'à partir de trois. Trois est le premier nombre triangulaire, constitué par la somme des deux principes précédents. De même, le triangle, **première forme**, présente la particularité unique d'être **constitué des deux principes informels** que sont le point et la ligne.

(3) La pyramide à base carrée présente, en mode solide, un symbolisme similaire.

(4) Le pair est présenté par les Grecs comme *apeiron* : "illimité" (c.à d. indéfini), alors que l'impair est *perainon* : "limitant".

(5- Nous retrouverons une propriété analogue dans la figure de l'oscillation (ou vibration) qui est à l'origine de tous les phénomènes physiques. Cf. *Éléments de Cosmologie*. .

## CH. VII LA TÉTRADE

Le nombre Quatre, premier nombre pair et premier carré, ne comporte en son centre qu'un vide apparent?. (1)  
Il est donc ouvert aux déformations (2) aux dispersions, et donc à la faculté d'accroissement (ou d'expansion) qu'il tient de son facteur deux.

C'est pourquoi quatre est le nombre des quatre piliers de la gamme musicale, de la mesure spatio-temporelle (points cardinaux, saisons et phases lunaires), des éléments physiques, des quatre facultés cognitives (intuition intellectuelle, science rationnelle, opinion, sensation), ainsi que de toutes les croissances exponentielles.

C'est la fameuse *Tétraktys* des Pythagoriciens.. (3)

### PAIR ET IMPAIR

C'est avec Trois et Quatre que commence l'indéfinie alternance des pairs et des impairs.

**Nous avons vu que ces complémentaires présentent des caractères apparemment opposés, et c'est aussi le cas des figures correspondantes : le triangle et le carré.**

Le triangle étant la première manifestation formelle de l'Unité principielle sert universellement à désigner le Ciel, alors que le carré et le nombre 4 symbolisent la Terre.

C'est pourquoi l'assemblage du triangle et du carré symbolise l'entièreté du Cosmos , ce qui est aussi le schéma du temple grec.

(1) Ce "vide" ne doit pas être tenu pour un caractère négatif. On peut même lui donner un sens supérieur, comme étant la *trace*, à l'intérieur de la manifestation, du Sur - Etre, ou "Zéro métaphysique".

(2) Cela est vrai jusqu'en mécanique, où la triangulation assure un "blocage"rigoureux des structures, propriété opposée à celle du "parallélogramme déformable"...

(3) Voir André Charpentier, *Les Mystères du Panthéon Romain*. Ce temple réunit donc le premier nombre triangulaire (3) et le premier carré (4), dont la somme vaut 7 (Nombre polaire) et le produit 12 (Nombre circulaire). Trois et quatre symbolisent respectivement qualité et quantité, complémentaires dont l'un (le triangle), étant essentiellement supérieur à l'autre, lui est superposé, comme le fronton domine le Naos.

On pourrait se demander de quel droit on réunit ainsi deux figures, et donc deux nombres, qui apparaissent comme aussi *incompatibles* que le feu et l'eau.

**C'est ici qu'intervient le grand principe de la mathématique pythagoricienne qu'est la loi de médiation.** Comme son nom l'indique, elle répond à la nécessité, pour réconcilier deux antagonistes, de faire intervenir un *intermédiaire*, dont la forme mathématique est la *médiété*, ou moyenne.

Ce médiateur, pour "avoir un pied de chaque côté de la barrière", doit avoir en lui quelque chose de l'un et de l'autre des opposés, une double nature, en quelque sorte.

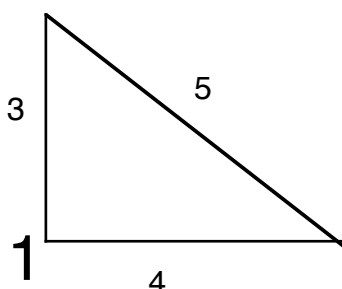
Nous allons voir maintenant que ce médiateur entre Ciel et Terre ( ou 3 et 4) est le nombre **cinq**, le nombre de l'Homme.



## CH. VIII LE CINQ MEDIATEUR

Toute la géométrie grecque est donc consacrée à cette question cruciale de la médiation, à commencer par son théorème fondateur, appelé pour cette raison "Théorème de Pythagore". (1)

Ce théorème, applicable à tous les triangles rectangles, présente un cas privilégié, celui du seul triangle rectangle dont les côtés présentent la suite d'entiers 3, 4 et 5.



Le 3, impair représentant le Ciel (*Yang*), est vertical (comme le feu), alors que le pair 4 (*Yin*) figure la base terrestre (ou la surface des eaux). (2)

L'incompatibilité de ces deux côtés paraît donc totale, puisque les deux côtés de l'angle droit sont opposés "perpendiculairement", et apparaissent donc comme antagonistes.

**Il faut pourtant remarquer qu'ils sont unis, dès l'origine, dans leur sommet, ce Point-Unité dont sort toute la figure. (3)**

(1) Le terme grec *théorème* (comme la *théorie* ou le *théâtre*, également d'origine liturgique) indique une "contemplation", et suggère donc une activité spirituelle très supérieure à la démonstration purement technique. A l'origine, un théorème n'était rien d'autre qu'un *Yantra* servant de support de méditation.

(2) *Ciel* et *Terre* peuvent figurer respectivement les domaines subtil et corporel.

\*\*\* Et il en va de même pour deux rayons "diamétralement opposés" d'un même cercle, mais qui coïncident dans le centre. Disons en passant que l'expression moderne de "vecteur zéro" appliquée au centre reproduit l'erreur fondamentale de Descartes qui place le zéro au centre de ses coordonnées, qui est la vraie place de l'unité.

Mais comme cela ne gêne en rien les calculs, personne ne songe à s'émouvoir de cette monstruosité logique.

...

Or, nous avons vu que le point, quoique principe immédiat de toute l'étendue et de toutes les formes qui y sont contenues, est lui-même inétendu et donc informel.

**Du fait de cette origine commune, Terre et Ciel ne se distinguent donc en rien (1) tant qu'on les considère dans leur principe.**

Maintenant, n'y a-t-il aucune conciliation possible entre eux à l'intérieur même de la manifestation formelle ?

La réponse est apportée par le Médiateur, sous la forme de l'hypoténuse 5.

Evidence enfantine, celle-ci est *oblique* : elle n'est donc ni verticale ni horizontale, tout en tenant des deux, et représente donc l'intermédiaire idéal. (2) Voilà pour l'intuition immédiate.

En outre, le Nombre 5 est une médiété en tant que moyenne géométrique entre les côtés 3 et 4, puisque son carré 25 est la somme de leurs carrés 9 et 16.

Le terme "hypoténuse" lui-même contient cette idée de "médiation", car il désigne à l'origine n'importe quel dispositif qui *sous-tend* deux extrémités opposées, et tend donc à les rapprocher. (3)

Et cela quel que soit le domaine - abstrait ou très concret - où s'applique le principe.

Il pourrait donc servir aussi à désigner un *pont* reliant deux rives qui se font face, aussi bien que la *corde* tendue de l'arc ou de la lyre, dont le symbolisme sera expliqué plus loin.

Le théorème de Pythagore illustre ainsi magnifiquement l'idée de médiation, mais il est purement *linéaire* et ne peut donc, dans cet état, s'appliquer aux *formes* qui correspondent au 3 et au 4, à savoir le triangle et le carré, qui sont des surfaces.

Il va donc falloir soumettre maintenant cette proposition élémentaire à une *extrapolation* dans laquelle le Nombre 5, sous une forme nouvelle, jouera une fois de plus le rôle de médiateur.

(1) Toute dis-tinction suppose en effet une dis-tance entre deux points. Le latin *di-stinguo* est d'ailleurs apparenté au grec *stigma* (le point), le préfixe *dis* exprimant la séparation.

(2) C'est pourquoi le Dieu Apollon, dans sa fonction de médiateur cosmique, et sous ce seul aspect, a été appelé *Loxios* : "l'Oblique".

(3- Le grec *hypoteinô* signifie littéralement "sous--tendre".

## CH IX LE PENTAGRAMME

Il existe en effet une surface propre à *figurer* le nombre 5.

C'est le pentagone qui, sous sa forme étoilée, est précisément l'emblème sacré du pythagorisme et son signe de reconnaissance. (1)

On doit donc s'attendre à ce que ce pentagone puisse servir de médiateur entre le triangle et le carré. (2)

Cette fonction découle en effet de sa nature géométrique.

Maintenant, on rappelle que le triangle est une figure *fermée* et indéformable, ce qui s'oppose à la nature *ouverte* et expansive du carré.

**Or le pentagone réconcilie, autant que faire se peut, ces deux propriétés contradictoires.**

Il se présente en effet sous deux formes : soit convexe, soit étoilée, cette dernière étant formée par les diagonales de la forme convexe.

Or, l'étoile est une figure indéformable - aussi "bloquée", que le triangle - au point qu'on le présente souvent comme un *noeud* très solide.



PENTAGRAMME "NOUE"

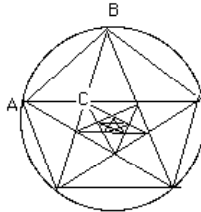
(1) La "signature" qu'est ce pentagramme, ou "pentalpha", s'affiche rarement à découvert. Par exemple, l'Alpha "à barre oblique" ci-dessous, illustre la maxime énigmatique : "*le commencement est la moitié du tout*"

On voit qu'il suffit de prolonger (en sens horaire) cette barre pour obtenir le pentagramme complet, dont il représente en effet la moitié. On devait réaliser ce tracé sans lever la main...

(2) Ceci est réalisé dans le plan du Panthéon romain, dont toute la structure est sous-tendue par un Pentalpha invisible Mais c'est là une autre histoire, : voir André Charpentier, *Les Mystères du Panthéon Romain*.



Mais dès qu'elle est formée par les diagonales du pentagone convexe, on voit apparaître en son centre un nouveau pentagone convexe inversé, dont les diagonales forment à leur tour une nouvelle étoile, et ainsi de suite...



Le pentagone est donc à sa façon, "pair- impair", épithète généralement réservée à l'unité.

Comparable à un **pair** par sa faculté d'expansion et de variation, qui tient à l'alternance de ses deux formes, mais **impair** par l'unité située en son centre (1) et par la cohérence de sa nature fortement charpentée. (2)

On voit apparaître ici le rôle de médiation des diagonales, auxquelles on aurait pu donner le nom d'"hypoténuses", mais que nous préférons faire entrer dans la catégorie générale des "cordes". Et voici pourquoi.

Le propre de toutes les diagonales ( dont l'hypoténuse n'est qu'un cas particulier) est d'induire une tension, inhérente à toute médiation, mais qui, dans la figure géométrique, n'est que virtuelle et statique.

Par contre, cette tension se manifeste en acte dans les "instruments à corde", et plus généralement dans tous les systèmes oscillants (ou pulsants) qui constituent la totalité du monde physique.

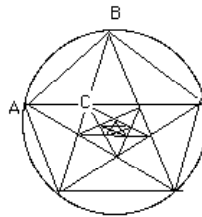
(1) Cela apparaît clairement dans cette autre figuration du Cinq, le carré centré, ou quinconce.

(2) L'étoile est rendue indéformable par l'entrelacs de ses côtés, ces "cordes" que Platon, dans sa description de l'Acé du monde, compare à celles qui enserraient la coque des navires.

C'est tout le sens de cette énigme d'Héraclite :

**"L'Harmonie du monde est faite de tensions opposées, comme dans l'arc et dans la lyre ". (1)**

**L'alternance entre les deux formes pentagonales (convexe et étoilée) permet ainsi de concilier la fixité de la forme (qui est qualitative) et la variation de taille, c'est-à-dire de quantité. (2)**



De même, tout être vivant associe aux **variations de sa taille** ( qui sont quantitatives) une grande **fixité de sa forme**, qui est d'ordre purement qualitatif, car elle manifeste son essence, ou si l'on veut, sa définition.

(1) Le Médiateur est donc présenté comme une victime, "écartelée" entre les deux contraires qu'il rapproche. C'est notamment le cas d'Atlas ,de Prométhée, enchaîné à son rocher, et bien entendu du Christ en Croix.

(2) C'est pourquoi on dit que la figure est "pulsante", et à ce titre, elle figure parfaitement les phénomènes vitaux, dont les rythmes respiratoire et cardiaque sont les plus palpables..

Cette propriété unique est attachée à l'élément  $\sqrt{5}$  contenu dans la formule du pentagone, et plus généralement dans le fameux nombre d'or, auquel celui-ci est entièrement soumis. Sous sa forme étoilée, le pentagone est en effet en rapport "doré" avec sa forme convexe. De plus tous les segments déterminés par l'intersection de ses diagonales obéissent également à la même proportion. Sur ces propriétés du nombre d'or, voir André Charpentier, *Eléments de Cosmologie*".

Or, la position centrale que l'homme occupe *dans son plan de manifestation* fait de lui le représentant tous les vivants.

Il est donc sous la loi du nombre Cinq, comme le symbolisent les doigts de la main (*manus*) et les cinq sens (*mens*). (1)

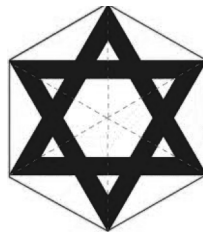
(1) D'où les appellations *mânava* (sanskrit) et *mensch / man* (germanique)  
C'est ce que figure aussi son inscription dans le pentagramme, comme chez l'alchimiste Agrippa de Nettesheim.



## CH. X L'HEXADE

Alors que le pentagramme représente la perfection du microcosme humain, l'hexagramme ( hexagone étoilé figure du Nombre Six ), symbolise le macrocosme qu'est l'ensemble de la manifestation (l'Homme Universel). (1)

Formée par l'imbrication de deux triangles, l'un droit, l'autre inversé (2), cette figure rappelant la stricte analogie unissant *le Haut et le bas*.



Comme cinq, six représente donc un principe de cohésion universelle. C'est pourquoi les deux nombres sont dits *conjunctifs*, car ils symbolisent l'union des contraires, en rapprochant le premier pair **2**, du premier impair **3**, soit par juxtaposition (  $2 + 3 = 5$  ), soit par produit (  $2 \text{ fois } 3 = 6$  ).

Ajoutons que la somme de 5 et 6 a un rôle symbolique très important, en ce que **11** représente l'unité polaire dans les deux mondes (corporel et subtil ) dont se compose l'Existence universelle. (3)

(1) C'est aussi le sens de la croix à trois dimensions, figurant l'expansion de l'énergie principale dans les six directions de l'espace, qui correspondent aux *six jours* de la création. comme sans la figure du *chrisme*,

(2) On peut donc donner à cette inversion un sens "maléfique", comme dans certaines utilisations modernes du symbole. L'ambiguïté est encore plus notoire dans le cas du nombre **666** ( "triangle" de **36** (lui-même carré de **6**). Ce nombre figure donc le développement total des "trois mondes", comme **111** symbolise leur Pôle commun. En raison du double sens des symboles, ce **666** est le Nombre d'Apollon tant au coeur des Bucoliques de Virgile que dans le Serment d'Hippocrate . Son rôle y est donc éminemment positif, alors que l'Apocalypse en fait le "Chiffre de la Bête", qui incarne cette fois l'envers obscur et éphémère (l'ombre) de l'Astre Sacré. N.B. Dans l'Islam, 66 est "le Nombre d'Allah" (nvisagé comme Créateur).

(3- Voir l'explication de ces nombres dans l'*Esotérisme de Dante* , de René Guénon.

## CH. XI LE SEPTENAIRE ou HEPTADE

Une fois atteinte la limite du déploiement cosmique figuré par le nombre Six, c'est le Septénaire qui symbolise le **retour au centre**.

Ainsi, dans la Genèse, le "Repos du septième jour" équivaut à la "Grande Paix", qui règne dans "l'Invariable Milieu".

On voit donc que le Sept est un *rappel* de l'Unité, dont il ne diffère pas essentiellement, puisque les deux extrémités d'un cycle coïncident, comme le font l'Alpha et l'Oméga.

Ceci fonde la numération septénaire, d'une extrême importance symbolique, et explique la forme axiale de nos chiffres "arabes" 1 et 7, ainsi que du 4, centre crucial et fondement du Septénaire.

(1)

Celui-ci est donc compris entre deux limites strictement analogues. Alors que l'Unité est antérieure aux six phases de la manifestation, le septénaire synthétise cette dernière en la ramenant à son Origine. (2)

On trouvera en annexe des précisions sur une fonction très spéciale du Septénaire, et des Divinités qui l'incarnent.

(1) Voir à propos de cette *Tétraktys*, A. Charpentier, *Alchimie des Nombres*.

Comme 3 et 5, le 7 est premier. Mais alors que les deux premiers nombres impairs correspondent à des formes (triangle et pentagone), 7, seul nombre de la Décade à ne pas diviser le cercle, est linéaire et informel ("Vierge"), à l'image de l'Unité. Rappelons qu'un nombre est "premier" s'il n'est divisible que par l'unité et par lui-même.

\*\* De même, la Quinte-essence alchimique est un retour à la "Prime essence", avec laquelle elle se confond. C'est aussi le cas de la Décade totalisante. La Quintessence, l'Heptade, l'Ennéade et le Zodiaque sont les limites respectives de numérations par 5 (voir la gamme pentatonale), puis par 7, 9 et 12, chacune de ces numérations ayant son affectation particulière.



## CH. XII            OGDOADE ET ENNEADE

### L'OGDOADE

Le Nombre **8**, ou ogdoade, a pour figure l'octogone qui est, dans toutes les traditions, l'intermédiaire obligé entre le carré terrestre et le cercle céleste, puisque sa forme "tient à la fois de l'un et de l'autre".

Cet octogone symbolise donc l'élément subtil (animique ou psychique), qui assure la médiation entre le corps et l'Esprit, que ce soit dans le macrocosme (et donc dans ses figurations constructives) ou dans le microcosme humain.

C'est pourquoi le pythagorisme voit en l'Ogdoade le nombre de l'Harmonie, force qui "adapte" et concilie ( gr. *Harmottô* ) ces deux extrêmes.

Dans l'ordre social, le nombre 8 encadre la communauté psychique et sera donc dévolu à ses représentants. (1)

### L'ENNEADE

De même que le nombre Six marquait, dans la numération septénaire, le terme du développement cosmique, le nombre neuf remplit une fonction analogue dans la Décade, où il figure le cercle limite issu de l'Unité.

C'est pourquoi Dante salue cet accomplissement en disant que "*Neuf est un neuf* " (c.à.d. qu'il annonce un renouveau). \*\*

Rappelons que le nombre **99**, produit de **9** et **11** (les deux nombres encadrant la Décade), figure l'ensemble des Noms Divins, attributs ou qualités dont l'ensemble constitue la " Chaîne des Mondes".

(1) Comme l'Empereur Auguste, prénommé Octave, et à qui fut dédié le huitième mois de l'année. Le baptistère est normalement octogonal, comme lieu d'un rite psychique, de même que le labyrinthe des cathédrales, dont le parcours symbolise la traversée du "monde intermédiaire", cette " mer des passions".

Quant à l'octogone inscrit à la rotonde du Panthéon, il symbolise à la fois la cohésion de la communauté et sa protection contre les influences externes.

(2) Ce n'est pas un simple jeu de mots : les deux termes sont réellement apparentés : cf. gr. *néos/en-nea*, lat. *novus/novem*, all. *neu /neun* et esp. *nuevo /nueve* ).

## CH. XIII DE LA DECADE

Nous avons déjà insisté sur l'importance véritablement centrale de ce Nombre, qui marque la limite entre les neuf Nombres archétypes, essentiellement qualitatifs, et la manifestation quantitative, dont le premier terme 11 est toujours puissamment symbolique, en tant qu'il "redouble" l'unité. (1)

De même que le pythagorisme a nommé la Monade "pair/impair", vu qu'elle est au principe de l'une et de l'autre de ces modalités, on pourrait, pour la même raison appeler la Décade "qualité/quantité". En effet, 10 "contient" aussi bien des pairs, avec leur valeur "substantielle" ( *Yin* ) que des impairs, qui sont des rappels de l'Essence ( *Yang* ), et à ce titre "plus aimés des Dieux". (2)

A titre de "contenant", Dix est un nombre triangulaire ( $1+2+3+4 = 10$ ).

Le premier de ces nombres est Trois, première manifestation de la forme, et le second Six, qui en figure l'expansion totale

Enfin, Dix, unité d'un nouvel ordre, représente par ses puissances la totalité numérique.

Autant il "contient" les neuf premiers Nombres, autant il paraît "contenu" dans ses puissances qui symbolisent la multiplicité.

C'est pourquoi la Décade, sous la forme de *Tetraktys*, ou triangle de quatre, est tenue par les Pythagoriciens pour "la racine et la source de l'éternelle Nature".

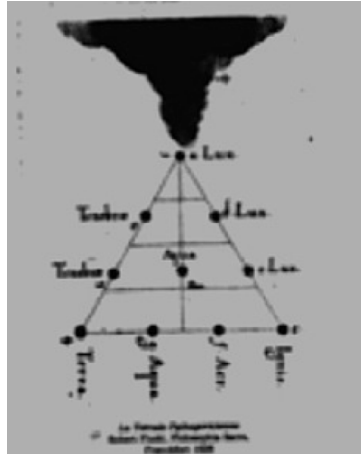
On ne peut s'étendre ici sur ce sujet, mais un bref rapprochement s'impose entre cette Tétraktys et les Dix *Sephiroth* de la Kabbale.

(1) Voir à ce propos *Alchimie des Nombres*.

(2) Virgile, Buc. VIII, 75 :. " *Numero Deus impari gaudet* ".

(3) Selon la formulation chinoise " Un a engendré deux, puis trois, et enfin quatre, qui a créé les "Dix mille êtres". En termes géométriques ; "le Point, en se dédoublant, engendre la ligne. Le point et la ligne (de base) engendrent le triangle; Enfin le carré figure tous les développements exponentiels, dont la myriade, quatrième puissance de Dix, est la limite "figurable".

Ce deux figures de l'émanation, ou "descente" du cosmos à partir de l'Unité transcendante ont d'ailleurs, malgré leur origine si différente, été rapprochées explicitement, comme le montre la figure suivante, que l'on doit à l'alchimiste Robert Fludd.



Le Sur-Etre, ou "Zéro métaphysique" ( *Ain Soph* ) est figuré ici par le triangle supérieur comme "Nuage d'Inconnaissance". Cet "Indicible" se concentre, sous forme lumineuse ( *Lux* ), dans le Point métaphysique ( l'Etre- Un), dont émane à son tour, sous forme inversée, la manifestation hiérarchique, de son sommet unique à la base que forment les quatre éléments originels. (1) Observons encore que les deux branches latérales de la Tétraktys sont désignées comme "ténèbres " et "lumière", et figurent donc la polarisation de l'Unité en *Yin* et *Yang* , ou en Rigueur et Miséricorde.

(1) Le terme *Aqua* placé au centre de la Tétraktys ne doit donc pas être confondu avec l'élément eau qui figure à sa base. C'est ici un substitut bien connu de l' Ether subtil, autrement dit le Royaume de Neptune et de ses Nymphes.

Après cet aperçu portant sur l'utilisation symbolique (ou qualitative) du Nombre, il nous faut maintenant parler de la dangereuse contrepartie qu'en représentent les sciences modernes.

En ne reconnaissant plus que la valeur quantitative du nombre, elles ont en effet créé un déséquilibre tel qu'il revêt maintenant un aspect suicidaire.

Revenons un instant au petit personnage par lequel on a figuré le Nombre Dix siégeant au centre des Nombres.

Réalisant l'équilibre traditionnel (l'Harmonie ou "Grande Justice"), il désigne de la main droite les Neuf Nombres archétypes, essentiellement qualitatifs et, de la gauche, l'indéfinie multiplicité.

Appliquons maintenant cette image à la *dévi*ation moderne.

A force de s'intéresser uniquement au calcul utilitaire, le personnage en question est devenu manchot du bras droit, alors que le gauche, du côté de la quantité, subissait un développement monstrueux.

La malheureuse créature est donc affreusement *désaxée*, ce qui est exactement le cas de nos sociétés, dont l'avenir n'est donc rien moins qu'assuré. (1)

(1) En raison de l'analogie entre microcosme et macrocosme, ce déséquilibre est traditionnellement associé à l'inclinaison de l'axe terrestre, qui conditionne notre âge de fer ( Kali Yuga ). Voir à ce propos A. Charpentier, *Athènes, ou du Septénaire Sacré..*

**FIN DE LA PREMIERE PARTIE**

## DEUXIEME PARTIE

### Avant-propos

Nous venons de voir que les mondes anciens reposent sur les principes suivants..

1) Une cosmologie, toujours fondée sur la conception des *trois mondes* émanant de l'Etre pur : monde spirituel (informel), monde subtil et monde corporel (ces deux derniers relevant de la forme).  
2) Une épistémologie (théorie de la connaissance) qui, par analogie, distingue également en l'être humain trois niveaux de connaissance, les deux premiers étant inhérents à la manifestation formelle (psycho-physique), et le plus élevé, transcendant à celle-ci, donnant accès, par identification , au domaine de l'Etre, et même, au delà de celui-ci, à la disparition de toute limite. Cette dernière étape est donc l'ultime Délivrance.

3) Enfin un langage symbolique, c'est-à-dire universel, permettant de rendre compte de ces réalités, en les observant en quelque sorte "de très haut", ce qui est le point de vue propre à la métaphysique.

Le fait de renier un seul point de cet ensemble suffit à en ruiner toute la cohérence.

Ce qui, aux yeux de l'observateur superficiel, pourrait passer pour un simple "délit d'opinion", mène donc tout droit au chaos inextricable que nous connaissons, et dont nous allons maintenant, sous le titre général de "Grande Subversion", observer l'*Installation* et les effets dans les domaines les plus divers.

## CH. I LA GRANDE SUBVERSION

Nous ouvrirons l'aperçu qui suit, et qui est consacré à diverses manifestations du "Règne de la Quantité" (1) par un fait qui pose une énigme aux historiens.

**C'est que dans les vieilles cités grecques la gamme musicale était inscrite en tête de la constitution, et que toute altération de cette gamme annonçait la ruine de la communauté.**

Cette disposition était si commune que même un politicien comme Cicéron, tout réaliste qu'il était, la rapporte sans en paraître étonné le moins du monde.

Et cela parce qu'elle illustre simplement le fait, bien oublié de nos jours, que c'est aux Idées, c'est à dire aux Nombres, à mener le monde.

Or c'est la musique qui nous donne du Nombre une perception *vivante*.

La gamme rend en effet sensibles les rapports numériques qui régissent les rythmes cosmiques, et sur lesquels se fonde l'Ordre Naturel.

L'altérer, si peu que ce soit, a donc pour effet de *détraquer* cet ordre subtil, qui est la seule "Voie droite". (2)

Nous reviendrons plus loin sur cette question de la gamme musicale, qui reste un indicateur très sûr du "niveau de subversion".

Mais avant cela, il faut relever les causes qui ont poussé les modernes à bouleverser tous les domaines de la pensée et tous les modes de vie.

(1) Voir l'ouvrage fondamental de René Guénon qui porte ce titre.

(2) *Détraquer*, c'est détourner de la piste *tracée*, ou "ornière" (anc; fr. *ordière* = droit chemin). donc "faire sortir de l'ordre, dérailler", voire "délirer" ( du latin *lira* : sillon ). On trouve un concept identique dans la Tradition chinoise, dont toutes les institutions étaient calquées sur les canons musicaux. Et de même que la musique avait le pouvoir d'assurer l'harmonie du monde, son altération pouvait aussi le désorganiser. Selon l'historien Sseu-ma Ts'ien, le fait se produisit notamment sous Houang-ti, amenant calamités et maladies.

Notre époque a l'arrogance inouïe de rejeter l'expérience unanime de ses prédécesseurs, jugée dépassée, comme si le monde était né de la dernière pluie.

Cette prétention à faire *table rase* s'oppose frontalement au respect des Anciens pour le *Mos Maiorum*, la coutume ancestrale. Le prestige de la tradition, qui nous paraît superstitieux (et l'était souvent devenu), se fondait autant sur la vénération du passé, plus proche des origines, que sur le caractère inaltérable et éternel des Principes dont s'inspirait l'ordre naturel, nommé en grec *Thémis*, principe qui rappelle le *Dharma* indien et le *Tao* des Chinois). (1)

**Or, le rejet de cet ordre commence, on l'a déjà vu, par des atteintes à la nature du Nombre.**

Celui-ci comporte en effet deux faces complémentaires, dont l'une, qui représente sa fonction symbolique, a presque disparu de la scène moderne.

En l'absence de cette sagesse du Nombre, qui a pour fonction de manifester l'**Etre**, ses capacités calculatrices ont donc pu se développer monstrueusement dans le sens du pouvoir et de l'**avoir**, c'est à dire de l'orgueil et de la cupidité (2)

Et cela d'autant plus facilement que l'aptitude à se modérer ( *temperantia* ) est justement un attribut du sage.

(1) *Themis* et *Dharma* ont un radical commun √DHE, désignant ce qui est fermement "posé" à l'origine, donc fondamental et primordial. Il n'existe en effet "rien de neuf sous le soleil", c'est à dire sous le regard des Dieux . "Proposer du neuf" en matière de principes (*Rebus novis studere* ) était tenu à Rome (comme partout ailleurs) pour un crime de lèse - Divinité.

(2) Ces deux fautes qui constituent l'*hybris*, sont aux yeux des Grecs des "erreurs de visée" ( *Hamartêmata* ). Selon Platon - qui voit pourtant dans la cupidité une peste (*loimos* ) pour la société - "nul ne manque le but volontairement" ( *Oudeis hékôn hamartanei* ). C'est le fait d'un défaut d'intelligence plus que d'une perversion de la volonté ( Les Grecs n'ont jamais connu la notion de péché ). Le concept moderne de "mal absolu" et impardonnable est pure aberration d'idéologues à la fois morbides et intéressés. Seul le Principe est absolu et donc éternel. La tradition a toujours reconnu un certain "droit à l'erreur", comme en témoigne l'adage : " *Errare humanum est* ". Seul le fait de s'obstiner dans cette erreur était tenu pour un cas de possession.

Le fait de soutenir sérieusement l'éternité de l'Enfer, comme le font la plupart des théologiens, peut être tenu pour aussi grave que d'en nier l'existence. L'enfer fait partie de la manifestation, et est comme elle conditionné par le temps, alors que l'éternité, cet attribut divin, ne l'est en rien.

## CH. II OUBLI MODERNE DU SYMBOLISME NUMERIQUE

Les vrais débuts de la *modernité* datent du moment où la signification métaphysique du nombre s'est perdue, du fait d'une conception erronée de ses deux limites que sont l'unité et l'indéfini. (1-

Comme l'espace géométrique, tout l'espace physique est compris entre son point d'origine et les bornes indéfinies (inaccessibles à nos sens) de la sphère universelle. (2)

Les physiciens actuels reconnaissent implicitement leur enfermement dans l'ordre sensible lorsqu'il disent qu'on ne pourra jamais remonter dans le temps que jusqu'à l'instant suivant immédiatement leur fameux *Big bang*.. (3)

(1) C'est à quoi Dante fait allusion en constatant que "tout l'espace de la géométrie se situe entre le point et la circonférence", ce qui revient à dire que toutes les formes peuvent s'inscrire dans la sphère.

(2) En ce qui concerne l'expansion de l'univers, le physicien Stephen Hawking reconnaît justement qu'elle est finie, sans que ses limites soient accessibles à l'expérimentation. Réalité facile à concevoir, mais impossible à imaginer, et qui lui inspire cette formule naïve : " *L'univers est fini, mais sans bords...*" C'est là, en somme, une formulation acceptable de l'indéfini ( elle remonte en réalité à Spinoza). Voir à ce propos *Les Principes du Calcul Infinitésimal*, de René Guénon, que nous ne faisons ici que commenter en termes pythagoriciens. De même qu'il n'y a pas de "dernier nombre", il n'y a pas de dernière étape spatiale... On voit qu'il ne s'agit pas là d'infini, puisque le nombre discontinu et l'espace continu suffisent déjà à se limiter l'un l'autre.

(3) La Tradition peut très bien s'accorder, pour une fois, avec cette image de l'énergie primordiale avant laquelle, selon les savants, ***il n'y avait rien***..A condition d'ajouter : aussitôt : "rien de **physique**". En effet, tout ce qui précède cet événement est d'ordre métaphysique. Le dégagement d'énergie initial, loin de n'être qu'une explosion sauvage, a dû être "bridé" dès l'origine par l'alternance universelle, objet de la physique ondulatoire.

L'oscillation élémentaire, avec ses deux phases alternées, ( *Yin* et *Yang* )"distille" l'énergie tout au long du temps, dont elle est d'ailleurs l'unique mesure. L'horloge, avec le système d'échappement freinant son énergie motrice, est le meilleur modèle mécanique de ce processus. Elle a d'ailleurs été perfectionnée par des "philosophe de la Nature" comme Christian Huygens.



Or, l'instant de ce dégagement d'énergie est précisément celui du passage de l'Unité à la dualité cosmique, de cette "chute dans le temps" qu'est le passage de l'ordre informel (stade "causal") au plan de ses effets psycho-physiques ( stade "phénoménal" ). Le plus ne pouvant sortir du moins, aucune démarche expérimentale ou rationnelle (donc de nature duale) ne pourra jamais franchir cette "porte étroite". Seule en est capable l'Intellection Unitive, du fait de sa connaturalité avec le Principe. La droite raison, qui est un simple reflet de cette Connaissance, ne peut que préparer ce "passage à la limite".

Nous allons voir maintenant comment la pensée moderne, en la personne de ses représentants les plus significatifs , s'est attaquée à cette conception de l'univers et de la connaissance, avec le résultat que nous avons sous les yeux.

On veut dire la place presque exclusive faite à l' *Avoir* , au détriment de l' *Etre* .

### CH. III                    UN PROPHETE DE LA MODERNITÉ                                   ou CONTRE DESCARTES

L'apparition de Descartes n'a rien d'un coup de tonnerre dans le ciel bleu.

Il ne cache pas son intention de faire "table rase" de tout ce qu'on croyait avant lui, et son *Discours de la Méthode* se présente déjà, assez ouvertement, sous l'enseigne de la "nouveau-té absolue", un concept qui, de nos jours, fait fureur en tous domaines.

Ce qu'il y a de plus neuf chez lui, c'est encore l'ambition d'être le premier homme à se servir correctement de sa raison.

Difficile d'imaginer arrogance plus extravagante.

Il n'y a certes rien à redire au doute méthodique, qui est un excellent point de départ pour une recherche intellectuelle.

Mais rien de plus qu'un point de départ.

Ce qui est pathétique, et même pathologique, c'est cette façon de se vouloir un *homme nouveau*, totalement libéré de la tradition ancestrale.

Car nul n'est sans ancêtres, et il ne suffit pas de rejeter sa lignée pour cesser de lui appartenir...

Mais avant d'aborder le cas de Descartes, voyons donc quels sont ces précurseurs qu'il rejette avec tant d'énergie.

Ce qui a engendré Descartes, c'est la dégénérescence de la pensée scolastique, héritière d'Aristote, mais qui avait fini par s'inspirer avant tout des lacunes – au moins apparentes – de ce grand philosophe.

A force d'opposer Platon à son érudit de disciple, on ne s'avise plus que tous deux se sont trouvés dans une "situation intellectuelle" assez comparable.

Tout l'oeuvre de Platon est en effet une lutte acharnée contre le rationalisme cynique des sophistes qui envahissait Athènes au grand dam de la tradition.

Or, la pédagogie pythagoricienne propose toujours de **repousser l'ennemi avec ses propres armes** (1)

C'est ce qui justifie notamment la *dialectique* socratique et son *habileté* discursive. (2)

Du reste, Platon lui-même ne devait pas tenir ces discussions, souvent fastidieuses, pour l'essentiel de sa doctrine, qui tient avant tout dans les mythes.

Mais comme le public n'entendait déjà plus grand chose à ces récits symboliques qui, au siècle précédent, véhiculaient encore l'essentiel de la tradition "présocratique", il fallait bien essayer de les défendre dans le langage "à la mode", on veut dire *moderne*.

De même, le *rationalisme* qu'on prête si souvent à Aristote, est uniquement le fait de ses pâles imitateurs. (3)

**Prétendre le contraire, c'est nier, contre toute évidence, ce qu'en a dit Aristote lui-même.**

**En effet le philosophe distingue formellement quatre modes de connaissance correspondant au quaternaire fondamental des Pythagoriciens, à savoir, dans l'ordre descendant :**

- l'intuition Intellectuelle ( *Noûs - Gnôsis* ).
- la science, ou connaissance rationnelle ( *Epistèmè* ). - -
- l'opinion ( *Doxa* ) .
- la sensation ( *Aisthèsis* ).

(1) C'est un peu le principe du *judo*, autre art traditionnel... En somme, on ne fait pas autre chose ici même qu'avancer des arguments rationnels pour tenter de combattre le rationalisme...

(2) La *sophistique* ne prétend nullement à la sagesse, mais uniquement à une *habileté* dialectique capable de défendre indifféremment le faux et le vrai. C'est l'origine du *langage efficace* préconisé par l'utilitarisme moderne.

(3) Le suffixe *-isme* indique en général l'**abus** qu'on fait d'une faculté ou d'une institution parfaitement légitimes en soi. Ainsi, le rationalisme est l'usage indu de la faculté rationnelle, de même que le traditionalisme consiste à idolâtrer le passé, et le nationalisme à outrer ce que la nation a de défendable.

Et Aristote de préciser, dans la plus pure ligne de ses maîtres pythagoriciens :

***" L'Intellect est seul plus vrai que la science : c'est de Lui que relèvent les principes. On ne démontre pas ces derniers, on en perçoit directement la vérité ". (1)***

En d'autres termes, l'intuition intellectuelle (Gnose), en tant que Vision immédiate et unifiante, transcende la science rationnelle , qui ne peut procéder que par *réflexion* , en s'appuyant sur des intermédiaires "dialectiques".

**Ainsi, la hiérarchie des facultés donne donc la première place à une faculté informelle, qui ne fait aucune distinction entre le sujet et l'objet de la connaissance, " le semblable étant connu par le semblable ".**

Cette connaissance par identification immédiate concerne l'Etre et sa réfraction dans la personne (le *Soi* ).

**Une telle "rentrée" dans l'Unité du Point métaphysique (3) est donc d'ordre universel.**

(1) Rien de plus net que cette déclaration des Analytiques. Voir à ce propos l'étude de Paul Kucharski sur la Tétrade pythagoricienne. Et pourtant, F. Schuon lui-même, dans son excellent ouvrage sur *l'Unité transcendante des Religions*, cède au préjugé commun qui prête à Aristote les errements tardifs de ses héritiers scolastiques.

(2) C'est pourquoi toutes les traditions situent symboliquement l'Intellect dans le coeur, organe central et "solaire", alors que la raison n'occupe, avec le cerveau, qu'une place périphérique, ou "lunaire", puisqu'elle ne fait que *spéculer* ( de *speculum* : miroir), c'est à dire *réfléchir* la lumière de l'Intellect central..

(3) Objet ultime de toutes les initiations.

La connaissance rationnelle, au contraire, distingue non seulement le sujet connaissant de l'objet connu, mais repose entièrement sur la distinction entre les objets et leurs différentes qualités. Or cette **connaissance par opposition**, donc entièrement **duale**, ne donne accès qu'à des généralités.

Elle n'est donc qu'un simple reflet de l'intuition intellectuelle unifiante, dont elle tire entièrement sa relative réalité.

Alors que la *Gnose* repose sur *l'union des opposés* ( ou mieux, des **complémentaires** ), la faculté rationnelle a pour premier principe "qu'une chose ne peut être elle-même et son contraire", et s'enferme par là dans le monde "**physique**" (1) celui de **l'existence**.

Or celle-ci est par définition (2) entièrement **subordonnée** à la réalité du Principe, qui seul se suffit à Lui-même. (3)

**On voit que le rationalisme, en faisant de la raison le premier mode de connaissance, la coupe de sa racine, et lui enlève par là-même toute sa légitimité.**

**Or, c'est sur une telle usurpation (4) que repose tout le système de Descartes, qu'il s'agisse de sa philosophie ou de ses conceptions géométriques.**

C'est donc en partant de là que nous aurons à critiquer :

**1) son dualisme foncier.**

**2) son *Cogito*.**

**3) les erreurs d'ordre cosmologique impliquées dans ses fameuses "coordonnées".**

(1) En entendant par là, non seulement le domaine corporel, mais l'univers psychique dont relève la raison.

(2)\* Le terme latin *existere* signifie littéralement " être suspendu " ( à un élément premier), et *résulter* a une étymologie assez semblable.

(3) Cf. le sanskrit *Swayambhu* : " Qui s'engendre Soi-même ".

(4) L' *Hybris* consiste en effet à s'arroger des privilèges indus. Sur la mutilation de l'intelligence qui consiste à couper la faculté rationnelle de sa source transcendante, voir dans *Athènes, ou le Septénaire Sacré*, le mythe dantesque de Bertrand de Born.

## 1) LE DUALISME

Toutes les traditions présentent le "composé humain" comme un **ternaire** associant Esprit immortel ( *Noûs* ), âme ( *Psychè* ) (1) et corps ( *Sôma* ).

En réduisant cet assemblage à la dualité **âme/corps** , Descartes est contraint de refuser, au mépris du bon sens élémentaire (et de l'étymologie), toute âme aux *animaux* privés de raison et à ne voir en eux qu'*automates programmés* , absurdité dénoncée par les "honnêtes gens" de son époque ( y compris La Fontaine ) . (2)

## 2) LE COGITO

En réduisant toute l'intellectualité humaine à la raison, Descartes est amené à attribuer à cette faculté "marginale" ce qui n'appartient qu'à l'Intellect central, à savoir l'identité du connaissant et du connu.

Or, l'aphorisme de Parménide " *Etre et Connaître ne sont en réalité qu'une seule et même chose* " ne s'applique légitimement qu'à l'Etre/Logos, qui est seul *Pensée d'une Pensée* ( gr. *Noësis Noëseôs* ), et donc absolument auto- suffisant. (3)

Ou encore, ce qui revient au même, à toute personne s'identifiant à lui, en sortant ainsi de sa condition individuelle. (4)

**Par contre, la connaissance rationnelle implique la dualité du sujet connaissant et de l'objet connu.**

**Affirmer à son propos : " *Je pense, donc je suis* " revient donc à confondre cette connaissance *analytique* avec la Connaissance unifiante (*synthétique*) propre à l'Intellect transcendant. (5)**

(1) Ce terme recouvre aussi bien l'*âme vivante* que tout le domaine du mental.

(2) Voir son *Epître à Mme de la Sablière*.

(3) Tout le but de l'initiation est de *réaliser* cette présence ponctuelle du Logos à "la fine pointe de l'âme". Car "*Le Verbe universel est commun à tous . Pourtant, la plupart vivent comme s'ils possédaient en propre une pensée particulière.*" Ces termes d'Héraclite condamnent d'avance l'individualisme cartésien .

(4) On pense aux affirmations de maître Eckhart, ou au "blasphème" d'Al Hallaj s'exclamant : "*Je suis la Vérité* " .

(5) *Analyser*, c'est (étymologiquement) "décomposer en parties" un objet quelconque. La synthèse, au contraire,, ramène ces éléments à l'unité, ou mieux, les envisage d'emblée comme un tout indivisible.

En d'autres termes, Descartes attribue au *moi* individuel la prérogative essentielle du *Soi*, et aux *êtres* ce qui n'appartient qu'à l'*Être*. (1)

De toute évidence, ce *Cogito* met la charrue avant les bœufs, puisque, pour pouvoir penser, il faut d'abord être (là).

On pourrait évidemment alléguer à ce propos que le philosophe ne fait que reformuler l'identité de l'Être et de la Gnose – de la Naissance et de la Connaissance – telle qu'on l'a exprimée depuis Parménide jusqu'à Aristote.

Mais ce serait doublement faux, car **ce qu'il entend par être et par penser, se borne manifestement à exister, et à raisonner.**

Or ces verbes, loin d'exprimer une identification absolue (métaphysique) du Connaisseur et du Connu, appartiennent tous deux au règne de la multiplicité, et impliquent donc une dépendance à l'égard d'un principe supérieur.

Tous les successeurs de Descartes, depuis Spinoza (2) jusqu'à la cohorte de nos philosophes !universitaires, manifestent la même obsession dualiste. Mais elle ne s'affirme nulle part aussi clairement que dans le système de Kant, dont la masse indigeste impressionne tant nos intellectuels.

(1) Une telle prétention ne peut résulter que de données ésotériques mal comprises.

(2) La grande affaire étant pour lui l'*Éthique* en l'absence de toute métaphysique digne de ce nom. Rappelons que cette dernière a son principe dans l'Unité, alors que toute morale part de l'opposition (dualité) du bien et du mal. L'éthique n'est rien d'autre que l'application de la raison aux conduites sociales. **En l'absence d'une métaphysique, elle est donc dépourvue de tout fondement** autre qu'utilitaire. C'est pourquoi les Kabbalistes situent à bon droit les attributs moraux tout au bas de l'arbre séphiroतिक, le haut étant occupé par les deux premières émanations du principe ontologique nommé *Kéther* ("la Couronne"). Il s'agit de *Hokmah* (la Sagesse) et de *Binah* (le discernement), dont les rapports rappellent justement ceux de l'Intuition Intellectuelle et de la rationalité. En effet, la Sagesse est un don gratuit de la Divinité, et c'est seulement sur son contenu que s'exerce le discernement. Malheureusement Spinoza a renié les leçons de la Kabbale, et même du Talmud, disant à ce propos "*Rabbini plane delirant*" ("Les rabbins sont complètement fous"), ce qui a le mérite de la clarté, sinon de la délicatesse...

Et la physique moderne elle-même est en proie à ce préjugé destructeur, mais de façon plus grave encore, puisque ce qu'elle professe n'est plus même un dualisme, mais un *monisme* matérialiste (1) – au moins pratique – qui a eu vite fait de réduire toute la réalité à son degré le plus inférieur.

C'est pour mettre en lumière cette double aberration qu'on a intitulé les deux chapitres qui suivent : *Contre Kant*, et *Contre Einstein*, ce qui, on l'admet, pourrait paraître quelque peu présomptueux.

Toutefois, selon un vieil adage, "*Celui qui dit la vérité ne peut être réduit au silence, quel que soit le prestige de ses interlocuteurs*"...(2)

### 3 ) LES COORDONNEES CARTESIENNES

Nous n'en avons pas fini avec Descartes, loin de là.

On a vu les effets dévastateurs de son dualisme sur les philosophies ultérieures. Mais les mathématiques n'ont pas été épargnées, et pour des raisons très comparables.

**En effet, la substitution de la raison à l'intuition intellectuelle a des répercussions immédiates sur la façon dont Descartes conçoit l'étendue, et exclut toute application possible de la géométrie à une cosmologie véritable.**

**Une vraie explication de l'*univers* doit en effet partir de sa Cause première, qui est d'ordre métaphysique, c'est à dire *universel*.**

Faute de quoi, on doit se borner à une simple description de phénomènes, sans aucune considération pour leur origine profonde. (3)

(1) Qu'on retrouve en physique dans la recherche illusoire d'un élément premier dénommé "monopôle", qui aurait toute la réalité d'une médaille sans revers, voire d'un revers sans médaille....

(2) *Qui veritatem dicit, vinci non potest, cum quocumque disputet* . C'est Thomas d'Aquin qui fait preuve de cette belle confiance, fondée sur le fait que la vérité des principes n'est soumise en rien à telle ou telle aptitude individuelle, fût-elle "géniale"..

(3) Le terme grec *phainomenon* signifie d'ailleurs "apparence" Les philosophies actuelles sont proprement des "phénoménologies", éventuellement "existentialistes", ce qui exclut *a priori* tout recours à l'essence des faits, c'est à dire à l'envers du décor.. Ou bien alors ce sont des théories linguistiques, purement formalistes, et qui privent le langage de toute dimension supérieure..



A partir de là, la manifestation tout entière apparaît comme coupée de sa racine : rechercher celle-ci dans les phénomènes eux-mêmes revient en effet à croire qu'une cause puisse être contenue *parmi ses effets* et qu'ainsi le *plus* puisse sortir du *moins*.

**En réalité, toute cause a sur ses effets une supériorité génétique, du simple fait qu'elle les contient tous en puissance. (1)**

Ainsi, l'Unité transcende les "unités", de même que l'Etre transcende les "êtres".

On a vu à ce propos que ce "Point métaphysique" était l'archétype du point géométrique.

Celui-ci, en tant que centre et origine de l'étendue spatiale, est lui aussi *générateur* de tous les autres points qui y sont contenus, et qui ne font que le refléter.

Or l'étendue ne peut être que sphérique et donc *isotrope*, c'est à dire que tous les points de sa circonférence sont également distants du centre, et que ses rayons sont donc tous égaux, chacun d'entre eux étant en outre parfaitement distinct de tous les autres. (2)

**Chaque rayon possède en effet un caractère qui lui est propre, et à lui seul : c'est sa tendance en direction, autrement dit son orientation.**

Cette orientation est donc une **qualité** unique qui donne à chaque point de l'espace une détermination particulière. (3)

(1) Voir à ce propos André Charpentier, *De la cause et des Effets*.

(2) Ces propriétés illustrent l'unicité essentielle de tous les êtres, et la Parfaite Justice (gr. *Eurydikè*) qu'est l'impartialité du Principe à leur égard.

(3- Chacun des rayons (dont le nombre est indéfini) contient lui-même une indéfinité de points distincts. En vertu de l'analogie entre point géométrique et Point métaphysique, chacun des points de la sphère peut symboliser un *être* issu de l'Etre central. Dans ce cas, la situation spatiale unique de chacun de ces points figure le destin personnel de cet être, dont la *vocation* n'est interchangeable avec aucune autre..

Seule cette participation de la **personne** à l'Etre universel (le Logos" commun à tous" d'Héraclite) peut justifier la devise (d'origine maçonnique) *Liberté, Egalité, Fraternité*, qui n'est qu'un leurre quand on entend l'appliquer aux **individus**. De toute évidence, ce n'est pas au niveau individuel que l'on peut revendiquer une quelconque "égalité des chances" !

Revenons maintenant à la conception que Descartes se fait de l'étendue spatiale.

On sait que son entreprise géométrique se ramène à **quantifier** tout ce qui dans l'espace est d'ordre **qualitatif**.

Dans son idée, il s'agit de rendre "objectif" ce qui, jusqu'à lui, relevait d'une intuition antérieure et supérieure à toute démonstration.

**Cette quantification (1) porte sur deux éléments fondateurs de son système : l'origine de l'étendue et la nature propre de celle-ci.**

### 1) Origine de l'étendue

Cette origine est figurée chez Descartes par le point central dont émanent les deux axes : vertical (*ordonnée*) et horizontal (*abscisse*).

En apparence, il n'y a là rien qui diffère de la représentation traditionnelle d'un espace à deux dimensions, laquelle est également cruciale, comme on le voit dans le plan des temples, qui sont tous des modèles de l'Univers. (2)

Ce sont les **interprétations** de cette même figure qui se révèlent radicalement opposées et incompatibles.

**- La Tradition se fonde sur le fait évident (intuitif) que le point central, quoique informel (sans dimension manifestée) est à l'origine de toutes les formes, c'es- à-dire de toutes les qualités..**

Nous avons vu qu'elle assimile ce point à l'**Unité**, origine de tous les nombres, dont chacun contient un nombre fixe d'"unités", simples reflets de l'unité centrale qui, étant unique, est seule à mériter pleinement ce nom.

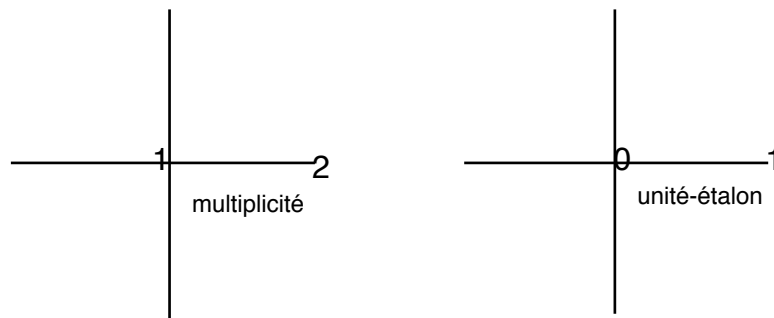
(1) Il s'agit plus précisément d'une *algébrisation*.

(2) Ceux-ci occupent en réalité, comme le Cosmos, un espace à trois dimensions.

Les Pythagoriciens *recréent* cet espace, en le faisant sortir de l'Unité principielle par simple déplacement du point, dont un mouvement infinitésimal engendre la ligne. Le déplacement transversal de celle-ci crée une surface, qui déplacée une fois de plus engendre un volume. La première dimension, linéaire, est la distance entre **deux** points. la première surface (forme) est le triangle, limité par **trois** points. Enfin le premier volume ( le tétraèdre, pyramide à base triangulaire) est "encadré" par **quatre** points.

Cette conception de l'espace physique comme émanant de l'unité est donc directement transposable dans l'ordre métaphysique (ontologique).  
Or c'est à elle que le modèle cartésien se heurte frontalement, en tuant dans l'œuf (1) toute possibilité de symbolisme spatial.

En effet, ce n'est plus l'unité qui occupe le centre de ses coordonnées, mais le zéro.



ETENDUE TRADITIONNELLE      ETENDUE CARTESIENNE

Tant qu'il ne s'agit que de calcul, ce signe convient d'ailleurs tout aussi bien que l'unité pour indiquer l'absence de quantité.

Mais ce zéro n'est pas seulement un "néant" de quantité, il exclut également toute qualité.

L'unité centrale, au contraire, joint à ce "minimum" de quantité un "maximum" de qualité

(1) Cette expression convient ici d'autant mieux qu'elle évoque le symbolisme de "l'œuf du Monde" appliqué universellement à l'Unité centrale.

En effet, le point central contient en puissance tous les rayons, et nous venons de voir que ces rayons figurent toutes les qualités susceptibles de se manifester dans la sphère universelle. .

Ce point central peut donc prendre un sens métaphysique, puisqu'il figure l'Unité ontologique ( le *Logos* ou *Verbe* ) avec tout son potentiel d'Idées-archétypes vouées à se manifester comme "créatures ".

**Cette erreur fondamentale de Descartes est encore renforcée par sa conception entièrement quantitative de l'orientation spatiale, puisque les directions de l'espace, dont chacune a normalement sa qualité propre, ne se distinguent plus entre elles que par le calcul.**

Dans ces conditions, la complémentarité de ces directions perd tout son sens à partir du moment où la mesure de l'espace se réduit à une addition ou à une soustraction d'*unités* anonymes.

Le succès de cette fiction vient de ce qu'elle est très commode **sur le plan purement technique** (le seul que Descartes prenne vraiment au sérieux).

Et on peut en dire autant de tous les nombres jalonnant ses coordonnées, et qu'il conçoit comme composés d'unités toutes semblables.

**Mais ces "unités" ne répondent même pas au concept, déjà peu acceptable, de constituants abstraits du nombre.**

**Ce ne sont en réalité que des *unités-étalons* , puisque chacune se situe sur un axe, à une distance au moins infinitésimale, du zéro central, qui fait fonction de point-neutre.**

(1) Sur cette élimination anti-traditionnelle des "déterminations qualitatives" de l'espace et du temps, voir *Le Règne de la Quantité et les signes des temps* de René Guénon.

(2) Sa conception de l'étendue oblige Descartes à imaginer des nombres négatifs. Pure fiction, bien entendu, puisqu'on ne peut concevoir qu'un nombre soit "moins que rien", ç.à d. inférieur au "néant" figuré par le zéro central. Le "nombre négatif", en tant qu'artifice algébrique, n'est pas moins *imaginaire* que sa racine, ainsi dénommée par les mathématiques moderne.

Par convention, son signe *moins* signifie seulement que la mesure doit s'opérer vers la gauche ou vers le bas, deux orientations que la tradition considère justement comme "négatives". C'est le cas de la tendance descendante ou *pesanteur* (skt. *Tamas* ), et des aspects *sinistres* de la gauche.

Et il va de soi que toute di-mension, ou di-stance implique une dualité formelle, autrement dit une polarisation. . (1)

**Seul le véritable Point- Unité échappe à toute mesure : Il est seul à la fois pleinement réel et absolument informel.**

La *pseudo-unité* cartésienne, au contraire, est comprise tout entière dans le domaine de la multiplicité, comme on l'a vu sur le schéma précédent.

Résumons encore une fois tout cela.

**Le fait de considérer la raison comme faculté première (le *Cogito* ) présente une certaine analogie avec cette conception fautive de l'espace.**

**Il s'agit en effet dans les deux cas d'une conception dualiste.**

Le succès de cette fiction vient de ce qu'elle est très commode **sur le plan purement technique** (le seul que Descartes prenne vraiment au sérieux).

Et on peut en dire autant de tous les nombres jalonnant ses coordonnées, et qu'il conçoit comme composés d'unités toutes semblables.

**Mais ces "unités" ne répondent même pas au concept, déjà peu acceptable, de constituants abstraits du nombre.**

**Ce ne sont en réalité que des *unités-étalons* , puisque chacune se situe sur un axe, à une distance au moins infinitésimale, du zéro central, qui fait fonction de point-neutre.**

D'une part, l'intelligence rationnelle, loin d'être *unitive* , commence par des oppositions, comme celle du sujet connaissant et de l'objet connu, de l'affirmation et de la négation, du bien et du mal , bref de toutes les formes possibles de polarisation.

La raison est donc foncièrement *duale*, puisque son objet doit être *analysé* méthodiquement, donc divisé en parties distinctes, c'est-à-dire opposées.

\* D'où l'absurdité de la notion d'élément corporel indivisible, *atome* ou "*monopôle*". Voir notre annexe sur *Les désarrois de la physique moderne*.

D'autre part, l'étendue cartésienne, ne pouvant émaner de l'unité centrale, puisque celle-ci a été remplacée par un zéro (dont, par définition, rien ne peut sortir ) commence en réalité en un point de l'axe déjà *distant* du centre (et si peu que ce soit).

On ne peut donc dénier à Descartes une certaine cohérence, mais c'est une cohérence dans l'erreur, puisque ses thèses se conjuguent pour éliminer toute conception métaphysique. Il ne fait en cela que concrétiser les tendances rationalistes de son époque, au bénéfice exclusif des techniques qui lui ont valu sa célébrité, mais au détriment de la vérité.

A la suite de Descartes, la mathématique moderne donne du point et de son expansion indéfinie une présentation qui élimine toute signification symbolique.

Par exemple, l'enseignement actuel des mathématiques se fonde sur une contradiction hurlante.

D'une part, le point y est très justement présenté comme sans dimension, et le centre du cercle, savamment dénommé "vecteur zéro".

**Mais de l'autre on définit couramment la ligne, qui représente la première dimension, comme "composée de points" !**

N'est-il pourtant pas évident qu'une addition de zéros ne produira jamais le moindre nombre ?

Et que la somme des "vecteurs zéro" -si "infinie" (1) qu'on la conçoive, ne fera jamais qu'un "vecteur zéro" de plus, si l'on ose dire.

Bref, on voit que les "coordonnées cartésiennes" organisent à leur manière les rapports entre le Zéro, l'unité, et l' *infini* mathématique. Et cette manière est radicalement fausse.

Par ailleurs, en donnant à la géométrie une présentation exclusivement algébrique, Descartes en ruine d'emblée le symbolisme formel.

(1) Ou plus exactement indéfinie

En effet, selon la doctrine pythagoricienne - qui est ici une simple évidence - la géométrie est l'étude du nombre continu, et l'arithmétique celle du nombre discontinu.

En sautant d'une catégorie à l'autre, Descartes opère donc une grave réduction.

**Car le nombre discontinu ne peut exprimer intégralement la continuité de l'étendue, comme le montre l'exemple des "irrationnels". (1)**

On verra plus loin comment cette "promotion" du discontinu a ruiné la cohérence dans les domaines les plus divers.

**Mais avant cela, il faut reconnaître dans la présentation cartésienne de l'espace une attaque plus directe encore contre la doctrine de l'Etre.**

Rappelons que la Tradition fait de l'Unité ontologique l'Axe de la manifestation dont elle contient, à l'état informel (incrédé), toutes les possibilités.

**Or, on l'a vu, ce que Descartes met au centre de son espace coordonné, ce n'est plus l'unité, mais le zéro.**

**L'unité centrale figurant normalement la réalité *plénière* de l'Etre se trouve ainsi remplacée par un grand *vide* (2) ce qui est désastreux sur le plan symbolique.**

(1) Par exemple, un segment valant  $\sqrt{5}$  est facile à tracer avec une parfaite exactitude (c'est la diagonale d'un rectangle de 1 sur 2), mais son expression décimale "ne tombe pas juste":  $\sqrt{5} = 2,236068...$  etc. Contrairement à l'opinion reçue, ce fait n'a jamais constitué un scandale pour les Grecs. Il était en effet parfaitement intégré dans leur doctrine qui reconnaissait dans l'arithmétique une échelle discontinue, impropre à mesurer la quantité continue, laquelle relevait de la seule géométrie. C'est pourquoi Platon donne à celle-ci une certaine priorité. Sur ses déclarations formelles à cet égard, voir l'avant-propos de nos *Éléments de Cosmologie*.

(2) Il ne s'agit pas ici du "Vide", pris dans son sens "positif" d'Infini, mais, puisque nous sommes ici au niveau ontologique, du zéro s'opposant à l'Unité comme le néant s'oppose prétendument à l'Etre.

Ajoutons que l'unité véritable doit servir de point de référence au plan, fonction que le zéro, lequel n'est ici que le signe d'une absence, ne saurait évidemment remplir.

Si l'on joint à cela l'introduction des nombres négatifs, qui sont de pures fictions (1), on réalise à quel point Descartes fait table rase de ce que la mathématique traditionnelle a de plus précieux.

Il ne s'agit évidemment pas de s'en prendre ici à la personne du philosophe, qui n'a fait qu'assembler en système des erreurs déjà répandues à son époque. En effet, la partie authentiquement métaphysique de la scolastique était depuis longtemps battue en brèche.

Mais il est instructif de voir un mathématicien et un physicien de son envergure faire preuve d'un tel aveuglement sur les fondements de sa discipline.

Reste à se demander pourquoi son système, qui tient de la pure sophistique, a été accepté si facilement par son époque, et par toutes celles qui ont suivi.

Cela tient à ce qu'il manifeste un déclin général du sens métaphysique, déclin à la fois subi et amplifié.

Par un fatal paradoxe, les dogmes cartésiens n'empêchent en rien l'exercice d'une géométrie parfaitement cohérente, qu'elle soit d'ailleurs euclidienne ou non.

Cohérente certes, mais fonctionnant désormais *en circuit fermé*, comme une sorte d' "art pour l'art ", lui aussi en déclin, puisqu' on ne lui voit plus guère qu'une utilité pédagogique.

Elle n'est plus en effet que le "résidu" (2) d'une science sacrée.

En effet, le traité d'Euclide, loin de n'être que le recueil d'exercices mentaux que l'on croit, est en réalité une œuvre "théologique", au sens où l'entendait Jamblique. (3)

(1) Rappelons que cet artifice est destiné à donner une expression quantitative aux *tendances en direction* qui sont des qualités propres au tracé géométrique. A noter que la "reconnaissance des formes" est une des apories de la moderne *informatique*, dont le nom même paraît à cet égard assez présomptueux.

(2) L'expression est de Guénon..

(3) Voir sa *Théologie de l'Arithmétique*, dont le titre paraît aujourd'hui un oxymore.



Simple abrégé de la doctrine cosmologique pythagoricienne, toujours inséparable de sa source métaphysique. (1)

Résumons ce qui précède en distinguant soigneusement les deux formes d'intelligence qui s'offrent à l'homme

***Penser, pour Descartes, c'est exercer la faculté rationnelle (ou logique), considérée comme la forme première, et la plus élevée possible de l'intelligence, celle du mental.***

Or la raison n'est qu'une faculté *secondaire*, et la Tradition, sans la dévaloriser en rien, l'a toujours tenue pour subordonnée à l'intuition intellectuelle, laquelle procède, non par distinction, mais par synthèse et identification.

Seule cette vraie "Gnose" est, comme le dit Aristote, *l'acte commun du connaissant et du connu*. Elle implique donc une parfaite fusion.

**Correctement utilisé, le mental peut toutefois nous orienter vers cette Connaissance première. (2)**

C'est pourquoi on le compare à la lune qui, dépourvue de chaleur et de lumière propre, emprunte cette énergie au soleil et la diffuse du mieux qu'elle peut.

Quant à l'Intellect central, siège d'une vision immédiate, il est associé au cœur, organe solaire, diffusant la "lumière" et la "chaleur" du Logos, alors que le cerveau, organe périphérique, ne peut que "spéculer" en reflétant cette Gnose sous la forme de "froide raison. (3)

(1) Nous en avons donné un exemple en rendant au théorème de Pythagore son sens véritable.

(2) Il ne faut pas confondre la rationalité, cet excellent outil, avec le rationalisme, qui n'en est que l'abus idolâtre (cf. le culte révolutionnaire de la ridicule "Déesse Raison"). Le fait de condamner la raison, au vu des crimes commis en son nom, et de lui substituer l'émotionnel et le subconscient n'est qu'un pas de plus dans la dégradation de la connaissance.

(3) Les termes "spéculer" (du latin *speculum* : miroir) et "réfléchir" montrent bien que la raison n'a pas de lumière propre. En faisant du cerveau le siège ultime de l'intelligence, la modernité ruine donc la raison elle-même en la coupant de sa source transcendante. Cf. A. Charpentier, *Athènes*, au chapitre consacré aux deux sources de la Connaissance et sous-titré *Le Destin de Bertrand de Born*.

Pour la Tradition ces deux formes d'intelligence sans commune mesure répondent à la distinction fondamentale entre la Personne et l'individu : entre le *Soi* unique et "commun à tous", qui est notre Esprit immortel, et le *moi*, ce composé psycho-physique multiple et éphémère.

Selon Héraclite : "*Le Logos est commun à tous, et pourtant la plupart vivent comme s'ils possédaient une pensée particulière*".

Cette "pensée particulière" est évidemment celle dont se réclame tout individu *existant*.

**Mais seul peut dire "Je suis" l'être qui, en remontant à la source de toute existence, et en renonçant à son *moi* s'est identifié à l'Être-Un (le *Soi*).**

Cet "accès à l'Être" est reconnu par la Tradition comme la Connaissance véritable, qui - comme le langage lui-même en témoigne - est assimilée à une seconde naissance.

Rappelons la parole de Parménide (1) : "*Connaître et Être sont une seule et même chose*". (2)

(1) Pourtant présenté couramment comme le contradicteur d'Héraclite Impossible de trouver plus unanimes que ces deux authentiques "Hyperboréens", malgré leurs langages si différents, qui répondent ainsi à la première règle de la pédagogie pythagoricienne . Celle-ci veut que la *Sophia Perennis*, d'essence immuable, change d'**expression, et seulement d'expression**, à mesure que l'exigent les circonstances ( ce trait est d'ailleurs commun à toutes les traditions). Un dogme figé était donc qualifié de *logos monotropos* ( discours univoque ), qui trahissait le non-initié.

On sait que les modernes, en prenant tout au pied de la lettre, prêtent à Héraclite un "mobilisme" universel", dans lequel le Logos, avec son Identité immuable, ne saurait trouver place.. Identité sur laquelle insiste avant tout Parménide, mais sans nier les aspects éphémères de la manifestation.

(2) Le célèbre aphorisme "*To gar auto (esti) noein te kai einai*" ne peut raisonnablement se traduire d'une autre façon. Mais cette identité de la Connaissance et de l'être (ou "naissance") est si inconcevable pour les modernes que divers philosophes, à la suite de Heidegger, ont soumis cette phrase si simple aux contorsions les plus ridicules pour la faire entrer dans leurs systèmes.

Rappelons encore comment Aristote précise cela, dans la pure ligne du pythagorisme : ***"L'Intellect est seul plus vrai que la science (rationnelle) : c'est de Lui que relèvent les principes. On ne démontre pas ces derniers, on en perçoit directement la vérité "***.

En d'autres termes, l'Intellect (*Gnôsis*), en tant que Vision immédiate et intuitive, transcende la science rationnelle (*épistèmè*), qui ne peut procéder que par réflexion, en s'appuyant sur des intermédiaires.

Alors que la naissance dans le temps est une entrée dans la multiplicité cosmique, cette nouvelle naissance est donc une sortie du cosmos, et ne peut se faire que par retour au Centre, c'est à dire par union avec le Logos Universel.

Pour revenir une dernière fois à Descartes, il est maintenant évident qu'il figure " la partie qui veut se faire aussi grosse que le Tout ". Ses savantes divagations ont contribué à détruire l'Unité en tous les domaines.

Conception dualiste du composé humain, épistémologie faisant de la raison (pourtant duelle) le seul principe de la connaissance (et même de l'existence !), figuration incorrecte de l'espace (et du temps par l'abandon des cycles), etc.

Tout en la vidant de son contenu symbolique, Descartes laissait pourtant subsister la numération traditionnelle, ce qui pouvait toujours donner à réfléchir...

C'est donc à celle-ci que s'est attaquée la modernité, en la remplaçant par une numération binaire, d'une grande efficacité technique, mais qui n'est plus que l'ombre de l'antique alternance des pairs et des impairs.

Les diverses qualités des nombres-archétypes y sont en effet remplacées par l'alternance purement quantitative du "tout ou rien".

Ici, comme en tous domaines, l'uniformité remplace l'unité. (1)

Et pourtant, sans même s'en rendre compte, chaque être, étant issu de l'Être-Un, a "son nombre" personnel, qui est de même nature que son nom.

Ce nombre est une combinaison de certaines qualités contenues en puissance, mais distinctement, dans L'Unité principielle.

On voit par là que chaque nombre, loin d'être une simple addition d'"unités", a sa qualité propre, qui est sa "personnalité" unique.

Selon le mot d'Eckhart chaque être est donc, par rapport au Principe, *fusus, non confusus*.

Le nom de chaque créature est ainsi "écrit dans le Ciel", sous la forme d'un "nombre", associé jadis à l'une des innombrables étoiles. (2)

Et pour citer le Pythagoricien Philolaos :

***"Tout être à son nombre propre sans lequel on ne saurait rien concevoir ni connaître". (3)***

(1) Parmi bien d'autres choses, nous empruntons cette expression à Guénon ( *Le Règne de la Quantité* ). Le remplacement récent de toutes les techniques "analogiques" par le "numérique" ne fait qu'illustrer ce processus .

(2- Et tout aussi bien aux innombrables décimales du Nombre PI, toutes situées pourtant entre Trois ( le Ciel) et Quatre ( la Terre). paradoxe déjà implicitement résolu par Archimède, alors que nos mathématiciens s'y cassent les dents Voir à ce propos *Alchimie des Nombres* .

(3- A ce titre, le **nom** et le **nombre** sont d'exactes équivalents Les systèmes carcéraux et militaires ont perverti ce principe en remplaçant le nom propre des assujettis par un nombre, disons plutôt un numéro, totalement arbitraire. Une fois placée dans la mémoire de l'ordinateur, cette "identité, désormais binaire, achève l'idéal à rebours de "l'homme sans qualités".

## CH. IV DU MORALISME CONTRE KANT

Venons-en à un autre (mauvais) génie, dont l'influence a été tout aussi néfaste.

Actuellement, on ne peut se faire entendre de la *turba philosophorum* sans avoir "lu tout Kant", ou du moins l'avoir fait croire.

Ce philosophe doit son succès à un rationalisme qui le fait aller plus loin encore que Descartes dans le dualisme et la méconnaissance de la métaphysique.

Qu'il l'ait voulu ou non (car il entre dans son cas beaucoup de cette naïveté propre aux faiseurs de systèmes), son oeuvre constitue une machine de guerre contre la Tradition.

Situé au point de rencontre des "Lumières" et de la Réforme, dont il n'a gardé qu'un vague déisme, Kant se heurte au problème des fondements de la morale.

Car Il a bien vu que celle-ci, ne serait-ce que pour des "raisons pratiques", est indispensable à la survie de la société. . (1)

**Mais, en l'absence de toute métaphysique, il n'a pour l'appuyer que la *raison pure*, qui peut être un excellent outil, mais ne saurait en aucun cas constituer un principe. En effet, l'éthique n'est rien de plus que l'application de la raison à la conduite humaine.**

De même que la logique oppose le *oui* et le *non*, elle oppose ces complémentaires que sont le *bien* et le *mal*.

(1) Rien qu'en cela, il est donc encore très supérieur à ceux de nos contemporains qui prétendent s'en passer allègrement, en particulier dans le champ politique.

**On voit donc que Kant prolonge sur le plan moral le dualisme professé par Descartes dans le domaine de la physique et de l'épistémologie.**

Et ce faisant il s'attaque à l'Unicité du Principe (1) car en qualifiant son *impératif* moral de "catégorique", c'est à dire d'*absolu*, il donne le statut de *Cause* à ce qui n'est en réalité qu'un *effet* purement relatif.

Il ne fait d'ailleurs que suivre en cela un autre cartésien, Baruch Spinoza, dont il a déjà été question.

**Maintenant, il faut savoir que le *kantisme* a été réfuté fondamentalement, dès sa publication, par l'authentique Pythagoricien qu'était Fabre d'Olivet. Et depuis deux siècles, on n'a jamais rien écrit de plus clair sur la question. (2)**

Nous allons donc – une fois n'est pas coutume – lui laisser entièrement la parole.

Et que le lecteur ne se laisse pas rebuter par les rares termes étrangers qui sont nécessaires à son exposé, ou par quelques expressions un peu archaïques. (3)

(1) Unicité affirmée d'emblée dans les trois "religions du Livre". Quant aux traditions dites *polythéistes*, elles ne le sont qu'en apparence, et la multiplicité des Dieux ne fait que personnifier les attributs divers de la Divinité unique, qu'on ne saurait nommer en tant que telle.

(2) Antoine Fabre d'Olivet, *Les Vers dorés de Pythagore*, éd. Henri Veyrier, 1991. On laisse le lecteur juge de la lucidité presque incroyable de ce Français qui, en pleine épidémie des *Lumières*, lisait Kant *dans le texte*, pour n'en faire qu'une bouchée. Et c'est ce génie que le *grand historien* Pierre Vidal-Naquet - celui-là même qui voyait en Platon un "auteur de canulars" (sic) - présentait comme un "fou charmant"... Comme l'a dit un jour quelque *ci-devant* : " Il n'y a pas de grand homme pour un valet de chambre".

(3) Que l'on traduit du reste entre parenthèses.

Au départ, constate Fabre, " Kant distingue en l'homme trois facultés qu'il nomme *empfindlichkeit* (sensibilité, ou sensation), *verstand* (entendement) et *vernunft*, ce qui fait penser à la distinction aristotélicienne (seule correcte) entre corps, âme, et esprit ".

L'*âme* représente ici tout le psychisme, y compris le mental, faculté médiane qui fait le lien entre l'Intellect et la sensation corporelle.

Si donc, par *vernunft*, Kant entendait l'Intellect premier, qui est transcendant à la raison, on ne pourrait qu'approuver.

Mais, de façon inexplicable (1) ce qu'il nomme "raison pure" ne s'élève pas pour lui au- dessus du niveau mental.

Fabre constate donc que Kant, "***ayant confondu une des modifications (facultés) principales de l'homme, son intelligence, avec une de ses facultés secondaires, sa raison, dont le siège est dans l'âme, se trouva, en élevant cette raison hors de son lieu et lui donnant une dominance qu'elle n'a pas*** (en la surestimant), ***déposséder entièrement la partie spirituelle ; en sorte que, méditant sans cesse la partie médiane de son être ( sa raison), qu'il croyait être la supérieure, et descendant, il trouva la matière (corporelle), la connut parfaitement, et manqua absolument l'esprit.***

***" Ce qu'il prit pour celui-ci n'était autre chose que l'entendement, faculté neutre, placée entre la sensibilité, qui est purement passive, et l'intelligence qui est entièrement active." (2)***

(1) Ou trop explicable, c'est selon...

(2) Ceci est en parfait accord avec la doctrine d'Aristote, *l'entendement* étant ce que celui-ci nomme "science" (*épistémè*), et *l'Intelligence*, "Gnose". Tous deux étaient d'ailleurs Pythagoriciens, encore que l'initiation de Fabre ait été probablement irrégulière, faute de transmission directe.

Et la suite est inéluctable :

*" S'enfonçant dans la matière, au lieu de s'élever dans les régions intelligibles, ( cette raison ) lui apprit que tout ce qui ne correspondait pas à une expérience (physique) possible ne pouvait lui fournir l'objet d'une connaissance positive, et qu'ainsi, toutes les grandes questions sur l'existence, l'immortalité de l'âme, l'origine de l'Univers, tout ce qui tient à la théosophie ( la métaphysique), à la cosmologie, tout ce qui est intelligible enfin, ne pouvait prendre place dans l'ordre de ses connaissances.."*

Voilà donc posées on ne peut plus clairement les bases théoriques du matérialisme moderne.

C'est pourquoi il importe tant à nos philosophes d'avoir " lu Kant", encore que la plupart se gardent bien de le faire en pratique, vu la peine considérable qu'il faudrait se donner pour cela.

On accepte donc ses dires sans vraie discussion, en vertu du prestige dont jouissent aujourd'hui nombre d'oeuvres plus ou moins indigestes, voire totalement dénuées de sens, mais dont le verbiage fascine les esprits faibles. (1)

On constate d'ailleurs le même phénomène en matière de sciences physiques, où nombre de théories plus célèbres que fondées, ont été placées "hors discussion", pour peu qu'elles paraissent appuyer telle ou telle tendance à la mode. Et ce ne sont pas les exemples qui nous manquent.

Voilà ce qu'il faut bien qualifier de **dogmatisme**, ce dogmatisme dans lequel Kant lui-même est retombé en plein, après des efforts inouïs pour soumettre la réalité perçue à la critique la plus impitoyable.

Et c'est le terme même qu'emploie Fabre d'Olivet dans la suite de sa critique...du Critique, dont il prend d'ailleurs bien garde de sous-estimer les moyens.

(1) Voir notre annexe consacrée à l'argument d'autorité.



*" C'est Kant, une des têtes les plus fortes que l'Europe ait produites depuis l'extinction des Lumières, qui, résolu de terminer d'un seul coup la lutte sans cesse renaissante entre le dogmatisme (religieux) et le scepticisme, a le premier formé le projet hardi de créer une science qui déterminât, a priori , la possibilité, les principes et les limites de toutes les connaissances. (1)*

*" Cette science, qu'il a nommée "Criticisme" , ou méthode de jugement, devait l'amener à découvrir que la réalité même des objets physiques dont les sens sont affectés n'est que phénoménale, que l'on ne peut en aucune manière savoir ce qu'ils sont, mais seulement ce qu'ils paraissent être ; et que notre propre moi, considéré comme objet, n'est aussi pour nous qu'un phénomène, une apparence , sur l'essence intime duquel nous ne pouvons rien apprendre."*

Voilà certes un excellent début, auquel ne répondit malheureusement pas la suite.

Voici en effet la conclusion de Fabre :

*"Kant sentit bien l'effroyable contradiction où il tombait ; mais au lieu de revenir courageusement sur ses pas, **et de chercher, au-dessus de la raison, les princioes des connaissances qu'elle ne possède point**, il continua son mouvement descendant, qu'il appelait transcendantal, et alla déterrer, au-dessous de cette " Raison pure ", une certaine " Raison pratique ", à laquelle il confia les destinées des plus grands objets dont l'homme puisse s'occuper : Dieu, la Nature et lui-même" . (2)*

*" Cette raison pratique, qui n'est rien d'autre que le "sens commun", devait, selon lui, porter l'homme à croire ce qu'il ne lui est pas donné de connaître, et l'engager, par le besoin de sa propre félicité, à suivre les sentiers de la vertu, et à admettre le système de rémunération qui découle de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme".*

(1) Nouvel exemple de l'outrecuidance qui inspirait la *tabula rasa* cartésienne.

(2) Cette démarche préfigure celle de la psychanalyse qui; elle aussi recherche sous le niveau rationnel ce qui ne peut se trouver qu'au-dessus de lui.

On voit donc que chez Kant, la dimension métaphysique disparaît au profit de ce qu'il nomme "un système de rémunération", c'est à dire d'une morale utilitariste (1) qui n'a pour tout fondement qu'un soi-disant *impératif catégorique*, autrement dit une **obligation formelle et sans discussion possible**, ce qui est le comble du dogmatisme.

Pour un esprit qui prétendait soumettre toutes choses à une critique rigoureuse, c'est là une bien triste fin.

*" Ainsi - conclut Fabre - ce sens commun, déjà invoqué au secours de (pour faire admettre) l'existence des objets physiques, que Berkeley (2) réduisait au néant, fut appelé, sous un autre nom, à soutenir celle des êtres spirituels, que Kant avait échappé à l'action de sa raison pure ; mais cette faculté, (...) dont le siège est dans l'instinct, a été facilement récusée, comme incompetente à prononcer sur des objets qui sont hors du ressort de son jugement ; car on a bien senti que c'était abandonner ces objets aux préventions du vulgaire, à ses opinions erronées, à ses passions aveugles, et que la raison pratique, ou le sens commun, agissant dans chaque homme suivant l'étendue de ses vues, n'embrasserait jamais que des vérités relatives, et créerait autant de principes que d'individus. (3)*

(1) Celle-ci vaut peut-être mieux que rien, bien qu'**elle remplace le désir de vérité par l'intérêt**. Là où les Pythagoriciens font explicitement du bonheur l'ultime critère de la vérité, Kant considère (pour reprendre les mots même de Fabre) la félicité comme une récompense de la vertu, ce qui trouve son origine dans la Bible.

A méditer, cette parole d'Aristote : " Tu reconnaîtras **la vérité** de ton chemin à ce qu'il te rend heureux". Mais la vérité est bien autre chose que la vertu (entendue au sens moral).

(2) Partisan d'un agnosticisme intégral

(3) C'est là un reproche qu'on peut adresser au protestantisme, dont Kant était évidemment imprégné.

*" N'était-ce pas, d'ailleurs, heurter le sens commun lui-même, que de lui soumettre l'intelligence et la raison ? (1)*

***N'était-ce pas renverser la Nature, et pour ainsi dire, faire jaillir la lumière de bas en haut, que de chercher dans le particulier la loi qui régit l'Universel ? "***

Si nous soulignons cette conclusion, c'est qu'elle résume à merveille toute l'entreprise moderne, qu'elle soit d'ordre physique ou philosophique.

On peut observer cette "dictature du particulier" dans l'ordre des sciences expérimentales (2) , mais aussi dans le domaine de la psychologie.

Par exemple, la psychanalyse, qui régit actuellement tous les *médias*, a disqualifié un certain sens commun relevant tout de même encore de la conscience éveillée, pour se perdre dans les bas-fonds du psychisme. (3)

(1) C'est à dire, en termes grecs, de soumettre *Gnôsis* et *épistèmè* à la *doxa*.

(2) La paléontologie évolutionniste en offre des exemples particulièrement ridicules, elle qui prétend déduire les destinées humaines de la découverte hasardeuse, sinon falsifiée, de quelque mâchoire simiesque... Parmi ses crédules victimes, citons le R.P. Teilhard de Chardin, personnage fort sympathique au demeurant , mais dont nous n'irons pas qualifier la "cosmologie à rebours" qui a fait de lui, pendant tout un temps, le favori des salonnards, comme l'était jadis Bergson. .

(3) D'où la citation par Freud du vers que Virgile met dans la bouche de sa malheureuse héroïne: *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo* ( " Si je ne puis avoir accès aux réalités supérieures, il me reste à déchaîner les puissances d'En-bas").

## CH. V LE PARADOXE LUMINEUX

### OU CONTRE EINSTEIN

C'est des sciences physiques qu'il va être question maintenant, non pour nier leurs résultats pratiques, bien entendu, mais en raison de leur atteinte aux principes mêmes de la connaissance .

La controverse, maintenant vieille d'un siècle, qui porte sur la nature de la lumière et sur l'existence même de son milieu de propagation - l' *Ether* - , est l'exemple même des contradictions dans lesquelles on s'enferme dès qu'on prétend donner à l'univers des causes exclusivement matérielles.

Ce postulat remet en cause la pertinence de toute la cosmologie moderne.

En effet, les théories de notre techno-science entendent se fonder entièrement sur la méthode expérimentale ( c'est-à-dire empirique ), seul crédible aux yeux des "scientifiques" auto-proclamés. (1)

Or, seuls les phénomènes purement matériels, on veut dire réputés tels, sont à la portée de ce genre d'expériences, dont les instruments de mesure opèrent exclusivement dans l'ordre quantitatif.

(1) Ceux-ci s'empresent en général de rejeter dans le camp des "littéraires" - supposés incapables de rigueur - tous ceux qui ne se soumettent pas aux présupposés étroits de leurs systèmes spéciaux. En réalité, c'est à toute la troupe des *intellectuels* qu'il faudrait appliquer le traitement proposé par l'honnête Bernanos : " **L' intellectuel est si souvent un imbécile que nous devrions toujours le tenir pour tel jusqu'à ce qu'il nous ait prouvé le contraire.**" ( in *La France contre les Robots* ). L'ultra-spécialisation des universitaires et leur renoncement forcé à toute synthèse ont été fort justement qualifiés par Guénon de "myopie intellectuelle". Reconnaissons tout de même que leurs capacités d'analyse peut rendre de précieux services à qui regarde les choses de plus haut. Reste qu'il est bon de suivre en cette matière le conseil de Rabelais : " *Fuis l'homme qui regarde le monde par un trou...*"

**Mais un phénomène, quel qu'il soit, ne peut jamais constituer une *cause* première. Tout le domaine existentiel est constitué d'*effets*, dont la Cause est "ailleurs". (1)**

C'est d'ailleurs ce que l'astrophysique reconnaît implicitement, en précisant que la mesure du temps et de l'espace commence un instant infinitésimal **après** son fameux *big bang*.

L'**origine** de cette expansion, origine dont il faut bien reconnaître la nécessité ( rien ne pouvant provenir de rien), ne saurait donc être d'ordre mesurable, c'est-à-dire corporel.

Il n'y a pas à sortir de là, et les calculs les plus acrobatiques ne peuvent rien contre cette certitude *a priori* , dont la physique ne saurait, de son propre aveu, avoir la moindre notion.

Ce qui met en pleine lumière (si l'on ose dire...) les contradictions de la physique actuelle, c'est justement le phénomène lumineux.

Il peut donc être intéressant de faire connaître la position invariable de la "partie adverse ", c'est-à-dire de la pensée *non-rationaliste* .

**La tradition universelle a toujours soutenu que la lumière se situe à la frontière du monde phénoménal (ou physique ) et de sa Cause invisible. (1)**

On est certes libre de dédaigner ses formulation mythologiques, mais ce qu'elles recouvrent est bien plus *scientifique* , c'est à dire plus objectif - et donc plus **vrai** - que nos théories contradictoires, toutes truffées qu'elles sont d'équations complexes.

**Or, comme on l'a dit, ces théories sont minées depuis longtemps par une polémique portant sur la nature de la lumière, et posant donc la "question de l'Ether".**

Essayons de préciser ce dont il s'agit.

(1) Il est impossible de déterminer qui, de la poule ou de l'oeuf, est apparu en premier, parce que toute cause immédiate est en même temps l'effet d'une cause préalable. C'est ce qui justifie l'appellation de *causes secondes*, les seules que l'on rencontre dans l'existence. Il en résulte qu'on ne peut sortir de l'enchaînement des causes et des effets sans sortir en même temps du domaine dans lequel il se produit. La réponse définitive aux problèmes physiques n'existe donc que dans l'ordre métaphysique. Tout le reste est faux-semblant.

Même au simple niveau des sciences expérimentales, on avait démontré depuis longtemps, par des expériences convaincantes comme celles de Fresnel, la nature ondulatoire de la lumière.

**Or toute onde résulte forcément de l'ébranlement d'un milieu continu et homogène. (1)**

On devrait donc raisonnablement **postuler** (2) l'existence de ce milieu, quel que soit le nom qu'on lui donne ( et pourquoi pas son ancien nom d'Ether ? ). (3)

Mais aucun instrument de mesure ne permettait de mettre en évidence ce substrat impalpable ( qui gênait en outre la propagation des théories particulières à la mode ).

On commença donc par en nier carrément l'existence.

(4)

Encore fallait-il donner à cette élimination radicale un semblant de crédibilité en l'appuyant sur l'expérimentation.

Ce besoin urgent de sauver les apparences suffit à expliquer l'accueil enthousiaste réservé à l'expérience dite "de Michelson", qui est censée prouver l'inexistence de l'Ether.

(1- Le meilleur modèle, dans l'ordre corporel, est celui de la vague qui se propage, sans aucun hiatus possible, au sein d'une nappe d'eau.

(2) Comme il n'existe pas d'effet sans cause, une démarche véritablement scientifique impose, au vu de certains effets, de postuler leur cause encore inconnue, comme on affirme la nécessaire existence d'une planète à partir des perturbations constatées sur les orbites de divers corps célestes.

(3) Les alchimistes ont vu de tout temps dans cet élément indifférencié l'origine des quatre éléments traditionnels. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas les éléments corporels connus sous ces noms, mais leurs archétypes immédiats, qui relèvent encore du monde subtil ( ou psychique ).

(4) Einstein, qui avait commencé sa carrière en concevant raisonnablement l'étendue comme *lisse*, c'est à dire comme un continuum homogène; fit ensuite volte-face, sous la pression des *quantiques* en décrétant "*tout simplement, l'éther n'existe pas*". C'est en effet tout simple, une fois admis l'argument d'autorité, qu'on croyait réservé aux empiriques des âges obscurs.

On connaît le rôle joué par la mode dans les milieux scientifiques, et jusque dans les théories mathématiques censées les plus *dures*. Dès l'antiquité les atomistes, qui avaient alors bien peu de crédit, ont eu besoin d'affirmer l'existence du vide, sans lequel leurs particules imaginaires n'auraient eu aucune possibilité de déplacement.

Il faut se rappeler que cet Élément, tel qu'il a été conçu classiquement ( et par Descartes lui-même ) jusqu'à l'orée du XXème siècle, est un substrat informel, antérieur à la différenciation élémentaire, et donc **immatériel**.

Il est donc impossible de l'*expérimenter* directement - du moins par nos procédés de laboratoire - mais il **doit** être *postulé* formellement, car il est pour l'onde lumineuse le seul milieu de propagation possible.

Or, nos sciences, qui considèrent la matière comme un *terminus a quo*, limite au-delà de laquelle il est donc impossible de remonter, ne peuvent accepter cette hypothèse sans renier le premier de tous leurs dogmes.

Voici donc comment la trop célèbre " expérience de Michelson " entendait sortir la "communauté scientifique" des contradictions dans lesquelles elle s'englissait trop visiblement.

Rappelons d'abord que la lumière, en dépit de ses propriétés paradoxales, comme sa vitesse, présentée comme une limite *absolue* (et cela dans un univers pourtant soumis tout entier à la relativité), est conçue par nos physiciens comme une phénomène de nature entièrement matérielle.. (1)

Par conséquent l'Ether, son moyen de transmission supposé, devrait à leurs yeux être également soumis - s'il existait - aux conditions de la mesure expérimentale.

On va donc, par un jeu de miroirs, envoyer deux rayons lumineux en sens contraire, l'un dans le sens de la rotation terrestre, l'autre dans la direction opposée.

Aux yeux de nos empiriques " , il va de soi que si l'éther existait, il aurait une certaine densité (2) et opposerait donc une résistance au rayon lumineux dirigé en sens contraire du mouvement terrestre.

Or, on constate que les deux rayons arrivent à leur but en même temps, sans aucun décalage.

(1) Les théories physiques les plus récentes, comme celle des "super-cordes", reviennent un peu en arrière à ce propos, vu l'impossibilité de nier l'évidence ondulatoire... Elles n'en sont pas plus convaincantes pour autant.

(2) A un certain moment, Einstein la présentait même comme une sorte de *gaz*, avant de devoir, pour cause de *quantas*, renoncer à cet étrange *continuum* matériel. Et comme on ne pouvait tout de même pas "ramener" l'Ether sans perdre la face, on s'est contenté de le rebaptiser en "*Fluctuations quantiques du vide (sic)*". Autant d'impossibilités que de mots.

Bref, *l'éther n'existe pas*, et voilà pourquoi votre fille est muette ... et pourquoi les hypothétiques *quantas* peuvent désormais traverser librement le prétendu vide.

**On voit à quel point *les dés sont pipés*, puisqu'on conclut à l'inexistence d'un élément, du simple fait qu'il ne se soumet pas aux exigences du dogme matérialiste préétabli.**

**Et cela alors que la réalité de cet élément est, comme on vient de le voir, d'une évidence littéralement axiomatique.**

Du coup, l'onde lumineuse - pourtant indubitablement expérimentale celle-là - est tenue pour simple épiphénomène et n'embarrasse plus que les attardés et les rêveurs.

**Répetons qu'il s'agit là d'un procédé trop familier à la science moderne, lequel consiste à délimiter le cadre étroit dans lequel doit avoir lieu l'expérimentation, puis à éliminer tout ce qui n'y entre pas.**

Cela pourrait d'ailleurs se défendre, à condition que l'on s'accorde sur le sens de ce terme "éliminer".

On peut en effet très bien *écarter*, sans pour autant les nier, des faits qui, ne relevant pas d'un certain ordre de recherche, lui apparaissent comme extérieurs et non- pertinents.

**Si donc on se bornait à constater que l'existence de l'éther *n'a pas sa place* dans une cosmologie matérialiste, personne ne trouverait rien à y redire.**

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

**On passe en effet, sans crier gare, du fait que l'éther ne peut être mis en évidence par les procédés techniques habituels à l'affirmation péremptoire de son inexistence.** Cela revient à prétendre que la techno-science rendrait compte de toutes les réalités du monde, et à lui attribuer un caractère absolu, alors qu'elle ne nous donne que des connaissances très relatives sur un univers voué lui-même à la relativité.



Il y a donc là un saut logique monstrueux qu'on tente de nous faire avaler à coups d'arguments aussi péremptaires que peu fondés.

Si l'on appliquait cette étrange méthode à l'intelligence (d'ailleurs réelle dans son cadre) dont nos spécialistes sont si fiers, on pourrait tout aussi bien douter de son existence, puisqu'elle ne saurait être l'objet d'aucune investigation expérimentale.

En réalité, cette faculté, comme tous les faits qui confinent à l'ordre psychique (1), échappe totalement aux enquêtes des laboratoires. (2)

Aux yeux du vulgaire, le prestige de ces derniers réside d'ailleurs tout entier dans des réalisations techniques aussi envahissantes que redoutables, et devant lesquelles tout le monde est prié de s'incliner.. (3)

Mais nous n'en avons pas fini avec l'Ether, quel que soit d'ailleurs le nom qu'on entend donner à cet élément si nécessaire. (4)

Et comme cette nécessité dépasse de loin celle de tous les faits susceptibles d'expérimentation sensible, la démarche, purement intellectuelle, n'aura forcément rien de commun avec celle de nos *savants* .

Elle ne pourra s'appuyer que sur des évidences d'un autre ordre, qui ont été exposées de tout temps par les diverses traditions, mais qui demandent à être retraduites dans un langage compréhensible pour ceux de nos contemporains qui sont encore sensibles à une certaine rigueur dans l'argumentation.

(1) Sans même parler des faits spirituels, dont il est encore plus facile de nier la réalité.

(2) Par exemple, considérer le cerveau comme le *producteur* de l'intelligence est parfaitement insensé. Le cerveau est au contraire, comme tous les objets physiques, une *production* de l'organisme subtil (le corps psychique).

Pour reprendre un terme informatique, le cerveau n'est qu'une "interface" entre le monde psychique, où s'élabore la pensée, et le monde corporel. Lui attribuer la production de cette pensée reviendrait à soutenir qu'un central téléphonique **produit** les conversations, alors qu'il ne fait évidemment que les **relayer**. Les fameuses "localisations" cérébrales des processus sensoriels et mentaux concernent exclusivement ce rôle transmetteur de l'organe. Quant à la *psychométrie*, on ne peut l'évoquer sans rire.

(3) Y compris ceux qui en tirent les ficelles, car les illusionnistes sont aussi les premiers illusionnés. Plus une technique est astucieuse et "sophistiquée", plus elle risque d'être aux antipodes du réel, qui se reconnaît à sa cohérence et à sa simplicité.

**" Il peut paraître singulier que ce qui est le plus facilement saisissable dans une tradition soit précisément ce qu'elle a de plus élevé ; mais cela se comprend pourtant sans peine, puisque c'est ce qui est dégagé de toutes les contingences " ( René Guénon ).**

(4) Appelé par certains "le médiateur plastique"..

En effet, si la pensée traditionnelle est *non-rationaliste*, c'est justement parce qu'elle repose - même dans son langage symbolique - sur des bases parfaitement rationnelles.

Aussi, quand notre science matérialiste traite d'*irrationnelles* toutes les réalités qui, comme celles du monde subtil, ne répondent pas à ses critères étrequés, elle dit tout le contraire de la vérité.

Chacun peut d'ailleurs constater, par sa propre expérience, la complète immatérialité du monde psychique, **dont relève la raison elle-même.**

**Dans toute cette affaire, une seule démarche peut donc être qualifiée à juste titre d'irrationnelle : c'est celle de nos *scientifiques* eux-mêmes, lorsqu'ils nient en bloc la réalité de cette évidence éminemment *expérimentale* (1) et qui est même la plus immédiate de toutes.**

Après ces considérations "inactuelles" sur les croyances de notre époque, il est temps de passer à quelque chose de tout à fait différent, du moins en apparence...

(1) On veut dire, dont chacun peut faire l'expérience sur lui-même.

## CH. VI LA MUSIQUE ET LA CITE

On a vu jusqu'ici comment la certitude de l'évidence, cette *vision* qui est le principe des sciences sacrées, a fait place depuis longtemps au règne de ce que Platon nomme l'*opinion*. Or celle-ci, en raison de sa nature émotionnelle, est sujette aux modes, et manipulable à merci.

Abandonnant jusqu'au souvenir des archétypes fondateurs, la modernité se voue à une "fuite en avant" fondée sur l'illusion d'un "progrès" exclusivement matériel, qui n'a pas fini de séduire les foules.

Mais puisque nous avons choisi de réfléchir à contre-courant, revenons au point de départ de notre réflexion, à savoir l'effet présumé des altérations de la gamme sur l'équilibre de la Cité. Et que le lecteur ne prenne pas cela pour quelque digression n'ayant pour but que de le divertir. (1)

Nous constatons en effet que les changements intervenus dans la musique occidentale depuis la Renaissance sont étroitement parallèles aux dégradations qui jalonnent la déviation moderniste.

Le sujet, loin d'être anecdotique, est donc révélateur des étapes de cette chute accélérée qui a mené la civilisation occidentale d'un état d'équilibre relatif à la débâcle actuelle.

Rappelons que la "musique" est, à l'origine, le culte des neuf Muses, qui comprend tous les arts et de toutes les sciences (2)

Si ce terme a fini par être appliqué exclusivement à l'art des sons, c'est donc que cet art devait avoir quelque chose d'exemplaire.

(1) A l'origine, *s'amuser*, ou "faire du sport" (*se déporter*), c'était se détourner par quelque *divertissement* du culte des Muses.

(2) Cette distinction entre art et science n'aurait d'ailleurs eu aucun sens en milieu traditionnel, comme en témoigne l'adage que nous avons déjà rencontré. : "*Ars sine scientia nihil*".

Pourtant, dans la classification pythagoricienne des sciences mathématiques, la musique ne semble pas occuper le premier rang. On distingue en effet dans cette nomenclature deux disciplines abstraites (*statiques*), la géométrie et l'arithmétique, la première traitant du nombre continu, l'autre du discontinu, et deux sciences *dynamiques*, qui traitent donc du mouvement soit continu, soit discontinu (1) à savoir l'astronomie et la musique.

On voit que cette dernière cumule deux caractères "trop humains", car l'impassibilité et la parfaite continuité ne sont pas son fait. Seules en effet, les deux premières sciences sont d'ordre purement intellectuel. Quant à l'influence astrale, si elle affecte indiscutablement les destins individuels (2), elle n'en est pas moins située au-delà des passions humaines. La musique seule est un art de l'émotion et de la sensation autant que de la raison.

Mais la primauté paradoxale qui lui est accordée tient au fait qu'elle rend directement perceptibles, en les *incarnant*, les rapports numériques principiels qui fondent et rythment la manifestation toute entière. (3)

Ainsi, musique et poésie constituent un bon point de départ pour la Connaissance, car *ce qui est en bas* reflète au mieux *Ce qui est en Haut*.

(1) Discontinu signifie ici "échelonné", comme le sont la suite des entiers et la gamme musicale (*scale*).

(2) A ce propos, il est inconséquent de reconnaître l'action du cycle lunaire sur la nature, y compris la physiologie humaine, et d'exclure à priori toute influence des autres astres. Il faudrait suivre ici la règle *Ab uno, disce omnes...*( D'un cas avéré, déduisez tous les autres ).

(3) Dans l'Enéide (VI, 645-647), c'est Orphée qui ouvre le "Paradis" en faisant *résonner, selon les Nombres, les sept intervalles du chant*. Et l'on sait l'influence "magique" qu'avait ce chant sur l'ordre naturel aussi bien que sur les activités humaines.

Les éléments essentiels de la gamme naturelle (ses "piliers") sont d'une divine simplicité, puisqu'il suffit pour obtenir l'octave supérieure, la quinte et la quarte de prendre successivement  $1/2$ ,  $2/3$  et  $3/4$  de la corde vibrante. (1)

**Ces rapports font donc intervenir exclusivement les quatre premiers nombres qui constituent la *Tétraktys*, ou Quaternaire fondamental. (2)**

Selon la légende, l'observation des corps vibrants aurait donné à Pythagore l'idée que, derrière la sensation sonore, purement subjective en apparence, se cachait un ordre numérique rigoureux. **Or l'ouïe est le seul sens capable d'appréhender directement cette relation, et de confirmer ainsi, par l'évidence immédiate, l'intuition des rythmes universels qui aboutit à l'énoncé fameux : "*La Divinité a tout organisé selon le Nombre*". (3)**

Cette géniale extrapolation étendait donc hardiment à toute l'existence, et cela avant qu'aucune vérification expérimentale fût encore possible, ce qui aurait pu passer pour un simple cas particulier.

(1) L'octave inférieure correspond alors à la corde entière. Contrairement à la nôtre, la gamme grecque était descendante, ce qui est le sens normal de l'"émanation".

(2) Voir à ce propos les écrits musicaux du Pythagoricien Théon de Smyrne. La *Tétraktys*, ou Quaternaire fondamental, était nommée à Delphes *Source et racine de l'éternelle Nature*. Elle régit en effet les déterminations de l'espace (4 points cardinaux), les quatre phases du temps (4 âges, 4 saisons...), les quatre éléments alchimiques etc. Pour une liste complète de ses fonctions, voir Jamblique, *Théologie de l'arithmétique*.

Cette Tétrade était encore appelée *l'Harmonie où chantent les Sirènes*, à savoir la clé de voûte de l'univers, siège de cette musique transcendante qu'est l'Harmonie des sphères..

(3) A son image, le demi-dieu Orphée charmait les bêtes féroces, et les pierres elles-mêmes, obéissant à son chant, s'assemblaient spontanément pour édifier des cités. Ce dernier trait évoque un stade urbanisé qui n'est déjà plus l'âge d'or, mais où le verbe a gardé sa force opérative ( le latin *verbum* est proche des termes grecs (*w*)*erdó* : agir et (*w*)*ergon* : énergie ; la même parenté, qui répond à des transformations linguistiques élémentaires, est encore très visible dans les termes anglais *word* et *work* .

Si la gamme pythagoricienne mérite d'être appelée *naturelle*, c'est que sa formation asymétrique (en spirale) s'accorde manifestement avec l'anatomie de l'oreille externe (lobe spiralé) et interne (*cochlea*, "limaçon"). (1)

Le moyen âge avait lutté pour la défendre, en qualifiant toute innovation induite de *Diabolus in musica*.

C'est seulement le développement de la musique instrumentale, et en particulier des instruments à clavier, très polyphoniques, qui a fini par imposer le *tempérament égal*.

Celui-ci donne aux gammes bâties sur les degrés successifs une structure analogique, en installant donc la *tonalité* à la place des *modes* traditionnels. (2)

Cette déformation indéniable n'allait pourtant pas jusqu'à abolir la gamme naturelle. A preuve, les oeuvres majeures réalisées dans ce système tonal.

Malheureusement le XIX<sup>ème</sup> siècle allait abuser de la modulation (passage incessant d'une tonalité à une autre), amenant ainsi un certain flottement qui reflétait l'instabilité grandissante de l'époque. (3)

C'est le moment que choisirent de beaux esprits pour décréter que la gamme classique avait fait son temps, et pour faire table rase, là aussi.

La *musique sérielle*, en particulier, était censée apporter du neuf avec ses échelles algébriques, d'allure rationnelle.

Mais c'est ici que la nature se venge, car l'ouïe normalement constituée rejette obstinément ces innovations radicales.

(1) C'est d'ailleurs grâce à cette consonance physiologique que les enfants apprennent si facilement la gamme, "à partir de rien". On peut dire que cet apprentissage est une sorte d'*anamnèse* qui fait "reconnaître" des lois inscrites dans l'organisme.

(2) Le fait que cette réforme ait été réalisée par des génies musicaux comme Bach et Rameau montre qu'il a fallu s'y résoudre en pratique, pour sortir d'une impasse. Mais il n'en s'agissait pas moins d'une étape dans la dégradation générale.

(3) C'est particulièrement sensible chez le très grand musicien qu'est Fauré.

Et il ne s'agit pas, comme on l'a prétendu d'un simple préjugé hostile au "progrès"

**Ce rejet provient en effet de ce que toute la force de la musique est dans la continuité du chant.**

Or on a affaire, avec la "musique nouvelle", à des sons égrenés dans le vide (1) sans que l'oreille puisse établir entre eux le moindre lien organique, lien qui exige la *reconnaissance* par l'auditeur de certaines formes récurrentes. (2)

Ce n'est donc pas pour rien que les Muses étaient "filles de Mnémosyne", c'est-à-dire du Souvenir.

Présenter du neuf *sans arrêt* revient à rendre impossible cet authentique "travail de mémoire", qu'on prétend nous imposer à tout propos, sauf là où il est vraiment nécessaire, comme dans le cas de la compréhension musicale, et de la Tradition en général. (3) De tels contresens n'ont pu s'imposer que par une suggestion obstinée dans laquelle les snobs (4) ont joué un grand rôle.

Comme dans le cas de ces *nouveautés* radicales, (ces *bluffs*) que sont les "révolutions" relativiste, quantique, ou structuraliste, personne, devant ces tristes élucubrations, ne voulait avoir l'air de ne pas comprendre...

(1) Le terme de *vide* nous est venu spontanément, tant est criante l'analogie avec la physique des particules dont on vient de parler. Dans les deux cas, on voit se manifester le "décousu", ce grand signe des temps.

(2) Ces formes ne se répètent d'ailleurs pas "à la lettre", mais leur parenté reste identifiable pour une oreille éduquée, comme dans cette forme savante qu'est le contrepoint.

(3) On pourrait d'ailleurs en dire autant du parti pris qui veut que chaque nouvelle oeuvre présente une *forme* radicalement inédite, ce qui était, par exemple, la grande préoccupation de Strawinski. Les compositeurs anciens n'ont jamais éprouvé la moindre répugnance à couler leurs idées dans des formes qui étaient de véritables *lieux communs*. Comparer à cet égard les 104 symphonies de Haydn, avec leur canevas presque invariable à celles, pleines d'*effet* et d'innovations de son élève Beethoven.

(4) Le XXème siècle aura su créer ce phénomène invraisemblable qu'est le *snobisme de masse*.

Nous reviendrons plus loin sur les divers aspects de ces innovations dissolvantes. Commençons par bien comprendre ce à quoi elles s'attaquent, et que nous pouvons appeler le *legato*, au sens le plus large du terme. (1)

Car il ne faudrait pas limiter cette expression à son sens technique immédiat, qui impose d'enchaîner le mieux possible une suite de sons, indication *de jeu* qui pourrait, à la limite, s'appliquer aussi à un ouvrage sériel.

Mais ce n'est pas dans ce détail que réside la différence, dont on constate qu'elle est fondamentale, si l'on s'avise que l'italien *legato* ( le "lié", du latin *legere-ligare* ) est directement apparenté au grec *logos*.

Comme on l'a montré ailleurs, ce dernier terme a de nombreuses acceptions, toutes fondées sur l'idée de *lien*, c'est-à-dire d'élément unificateur (médiateur), qui seul permet la compréhension.. (2)

Le *legato*, au sens large, est donc la manifestation de ce *logos* dans le discours musical.

C'est le fil d'or qui donne aux grandes oeuvres leur cohésion organique, rappelant étonnamment celle des êtres vivants.

Ce "fil d'Ariane" qui peut soutenir la mélodie la plus simple, mais dont l'oreille exercée suit aussi bien le déroulement tout au long de fugues d'une complexité labyrinthique.

Et ce fil peut se tendre et se détendre tour à tour, à la seule condition de ne jamais se rompre. (3)

(1) Cette continuité n'est d'ailleurs pas immédiatement perceptible dans des musiques savantes, comme les polyphonies, qui exigent un entraînement approprié.

On en prend prétexte pour alléguer que les *musiques nouvelles*, après une période d'adaptation, permettront le même genre de *reconnaissance*. Mais leur caractère fondamentalement arbitraire et artificiel rend ce ressouvenir impossible *a priori*.

(2) "Comprendre", c'est "mettre ensemble".

(3) C'est le sens du *rubato* qui, à l'intérieur d'un rythme strict, introduit de légères variations en "dérobant" un peu de temps à une mesure au profit de l'autre, au bénéfice de la souplesse.



On saisit là le rapport très étroit qui existe entre l'oeuvre d'art véritable et l'être vivant : c'est que l'art suit - *dans sa façon d'opérer* - la Nature, *laquelle ne fait pas de sauts*, quoi qu'on puisse prétendre, car sa parfaite cohérence est, comme dit Platon, *enserrée dans les liens puissants du Logos*.

En d'autres termes, elle a bel et bien *horreur du vide*, qui serait le discontinu intégral.

La musique sert ici de paradigme à toutes les oeuvres structurées, qu'elles soient dues à la nature ou à l'activité humaine ; c'est pourquoi la destruction systématique de son essence accompagne et signale les agressions les plus diverses contre l'ordre naturel. Ainsi se vérifie l'antique affirmation dont nous sommes partis, et selon laquelle la corruption de la gamme entraîne la décadence de la cité terrestre.

Cette corruption n'épargne pas non plus le langage, qui montre des signes de fatigue ou de laisser-aller parallèles à ceux qui ruinent la musique. (1)

Et là aussi, il y a eu des tentatives, toujours infructueuses, pour imposer des langages artificiels, censés simplifier la tâche des traducteurs. (2)

Mais aucune fabrication de ce genre ne pourra jamais effacer le caractère sacré, et donc supra individuel des langues traditionnelles, où nos Anciens voyaient d'ailleurs l'oeuvre des Anges.

(1) Si on prend pour exemple le latin cicéronien, pourtant si châtié, on constate une dérive du vocabulaire, qui s'écarte du symbolisme premier (restauré ensuite par le génie linguistique de Virgile) pour faire une part de plus en plus large au verbiage et à l'imprécision.

(2) Le plus connu est l'*espéranto* d'Eliezer Zamenhof, qu'un poignée d'enthousiastes espèrent en effet, depuis plus d'un siècle, imposer à la prétendue "communauté internationale", notamment par le biais des institutions "globales" et autres grandes machines. Rome, au moins, avait fait ses preuves dans le domaine de l'unification linguistique, puisque sous l'Empire on parlait latin de l'Europe du Nord à la Tunisie...

Citons à ce propos l'excellent musicien et linguiste Alain Daniélou :

*" A quelle époque de l'histoire du monde, quelles sortes d'êtres mystérieux ont pu façonner le langage dans l'abstrait, **comme un traité de géométrie dont chaque proposition s'enchaîne avec une autre, dont chaque théorème est le résultat des conclusions précédentes ?***

*"Quels esprits prodigieux ont pu penser l'instrument de la pensée, le langage dont dépendent toutes les connaissances humaines ? " \**

On voit combien l'auteur insiste sur l'unité organique de la langue, et il n'est pas indifférent qu'il évoque à ce propos la science des Nombres.

La dégradation de la langue commence, du fait de ses liens avec la pensée, par le morcellement qui s'opère à l'intérieur de l'individu lui-même, dès lors que la capacité rationnelle (1), qui définit sa nature, cède le pas aux forces dissolvantes de l'émotionnel et du "subconscient".

Dans le même temps, c'est la société toute entière qui s'émiette, avec pour conséquence la disparition de la solidarité humaine, non seulement sur le plan interethnique, mais à l'intérieur même des communautés nationales, dont la seule justification était naguère la "volonté de vivre ensemble".

Le microcosme social passe ainsi d'un ordre relatif à un chaos de plus en plus évident, tout à fait parallèle à celui qui règne dans nos représentations du monde physique, ce macrocosme des anciens, dont l'appellation d'univers soulignait assez l'unité organique. (2) La destruction de cette unité n'est nulle part aussi affirmée que dans les techno-sciences qui fournissent à la "modernité" de prétendues bases théoriques dont il est facile de relever les incohérences.

C'est d'ailleurs ce que nous allons faire de ce pas.

(1) Cf. *L'alphabet sanskrit et la langue universelle*.

(2) Cette dégradation -A.K. Coomaraswami parlait de *dégringolade* - atteint toute la hiérarchie des modes de connaissance. L'Intuition intellectuelle atteint *l'universel*, la raison a pour objet le *général*, qui permet encore de s'entendre. Mais l'émotionnel et la sensation pure enferment l'individu moderne dans la subjectivité du *particulier*, et cette forme d'*autisme* exclut toute vraie communication, faute de dénominateur commun. C'est le règne de l'individualisme à outrance, que beaucoup déplorent aujourd'hui, mais sans en saisir les vraies causes.

## CH. VII REPRESENTATIONS MODERNES DE L'UNIVERS PHYSIQUE

On vient de voir que tout modèle cohérent de l'univers a été rendu impossible, au siècle dernier, par la négation de l'éther, cet élément subtil qui n'en reste pas moins le substrat et le médiateur obligé de toutes les manifestations naturelles.. (1)

Rappelons cette évidence qu'on ne peut en même temps constater, comme on l'a fait, l'universalité du phénomène ondulatoire, et nier l'existence d'un milieu homogène qui puisse être mis en oscillation, et cela dans toute l'étendue spatiale.

Faute de cet élément, qui échappe totalement à l'expérience physique (2), il ne reste plus qu'à postuler un vide où s'agitent les particules d'une prétendue "matière" fondamentale, laquelle s'évanouit à mesure qu'on prétend la mettre en évidence. (3)

Le désarroi mal dissimulé de la physique moderne devant cette prolifération d'entités *élémentaires* serait un spectacle des plus réjouissants, n'étaient les fâcheuses conséquences de cette cuisine d'apprentis sorciers. (4)

Il a certes existé des matérialistes, ou plutôt des "mécanistes" dès l'antiquité. Mais on les considérait à l'époque avec l'indulgence due aux morts et aux déments : *De mortuis (et insipientibus), nil nisi bene ...*.(5)

(1) Voir notre annexe III sur *la nécessaire réalité du monde subtil*.

(2) Les propriétés paradoxales de la lumière montrent de même qu'elle constitue une limite entre le monde subtil et l'univers physique. Les traditions soulignent d'ailleurs cette fonction originelle du "*Fiat Lux*".

(3- Par exemple à l'aide des démentiels "accélérateurs de particules", censés nous renseigner sur les origines et les destinées de l'univers, rien de moins.

(4) Voir notre annexe consacrée à ce grave sujet.

(5) Ainsi, la démence atomiste de Lucrèce ne doit pas nous retenir d'admirer son génie poétique.



Pour nos actuels Sisyphe, il s'agit toujours de rechercher l'ultime parcelle qui expliquerait enfin l'origine de la "matière". (1)

En somme, le véritable *atome*, cette cocquecigrue.

Quête aussi vaine que le serait celle du "dernier nombre", et pour les mêmes raisons.

Rappelons qu' *a-tomos* signifie en grec *insécable* ("qui ne peut être divisé").

Or, au grand dam de nos illusionnistes de laboratoire (qui sont aussi de grands illusionnés), **seule une idée (comme celle du point géométrique) pourrait être dite "insécable".**

**En effet, la première condition d'entrée dans l'univers corporel est la polarisation.**

**Et tout ce qui a deux pôles est divisible par définition.**

Cette évidence ne décourage d'ailleurs pas certains fous dans leur quête du "monopôle", particule aussi mythique que l'atome des Grecs, et aussi inconcevable que le serait une médaille sans revers...

Répétons-le en passant, le même raisonnement touchant à la dualité de l'existence s'applique à la théorie dite du *big bang*. Selon les physiciens eux-mêmes, leurs calculs ne pourraient remonter, au mieux, qu'à l'instant suivant immédiatement le déploiement d'énergie originel. Or cet instant "sans dimension" marque justement le passage de l'Unité ontologique à la dualité physique, autrement dit le moment de la polarisation élémentaire. (2)

(1) Cette vaine recherche de l' *explication ultime* ne se limite d'ailleurs pas au domaine de l' "Infiniment" petit, mais s'étend maintenant à l'astrophysique, dont les observations de plus en plus lointaines sont censées nous faire remonter jusqu'à l'origine du monde et nous en révéler les causes ! Ici, comme dans nombre de domaines scientifiques (comme la médecine, qui n'arrête pas de faire miroiter à mots couverts la possibilité d'une vie physique quasi-perpétuelle), il faudrait se souvenir de l'annonce populaire promettant de raser gratis... le lendemain.

(2) Ce terme de moment peut être pris au simple sens temporel, mais mieux vaut encore lui rendre son sens premier de mouvement. Car la chute dans le temps est aussi une entrée dans l'espace, puisqu'elle se manifeste par le mouvement infinitésimal qu'est le dédoublement du Point initial.

Mais puisque nous en sommes venus à parler de la dérive numérique et de son application aux techniques de "pulvérisation", il peut être instructif de relever comment le sens de la continuité (c'est-à-dire de l'universalité véritable, et donc du symbolisme) a été ruiné, de façon progressive et rampante, par des techniques apparemment inoffensives et éloignées de notre sujet.

Pour éviter de rompre le fil de notre propos, nous reportons en annexe quelques considérations illustrant la progression du discontinu dans la représentation du monde extérieur.

Et bien que cela puisse paraître n'avoir que de lointains rapports avec l'état de nos sciences physiques, c'est à présent sur le plan politique que nous allons constater les mêmes tendances centrifuges.

## CH. VIII LA SUBVERSION POLITIQUE

L'importance que les Anciens attachaient à l'harmonie de la *Polis* (Cité), conçue à l'image d'une discipline musicale (1) ressort notamment du fait que Platon achève son oeuvre par la *République* et les *Lois*, qui en constituent ainsi le couronnement.

Et les Pythagoriciens, de leur côté, insistent sur les affinités liant la politique à la médecine.

Voilà qui pourrait sembler plus étrange encore que la métaphore musicale si l'on ne s'avisait que dans tous ces cas, il est question d'**Harmonie**, c'est-à-dire de cohérence, comme celle du *legato* dans la musique, et du *Logos* dans l'ordre universel. (2)

Cette harmonie se nommera donc "Santé" (*Hygieia*) lorsqu'elle se manifeste dans l'organisme individuel, aussi bien que dans le *corps social*.

Car dans les deux cas, il y faut un juste *régime*, terme qui s'applique tant à l'hygiène qu'au gouvernement des hommes. (3)

Autre analogie, ce qui est "justesse" pour le musicien est "Justice" pour la cité, les sciences sacrées n'ayant qu'une source, quels que soient leurs domaines d'application.

Employer ce terme de science sacrée à propos des activités politiques pourrait d'ailleurs passer aujourd'hui pour dérision, puisque c'est dans les rangs des politiciens qu'on trouve couramment les exemples de corruption les plus accomplis.

Mais en a-t-il toujours été ainsi ?

(1) Que la notion de "Musique des Sphères" permettait d'étendre à tout le **cosmos**.

(2) La valeur d'ordre et de beauté ("cosmétique") attachée à ce dernier terme vient du caractère primordial qu'exprime son radical **KD**. (dont la dentale est devenue en attique **S** devant le M). *Kadmos* et *Kodros*, mythiques fondateurs (*kosmètores*) de Thèbes et d'Athènes, ont une fonction analogue à celle de l'Adam *Kadmon*. Ce même radical (infixé) est celui du verbe latin *Condere* (fonder), et même des *consuls*, considérés comme fondements de l'état.

(3) Voir aussi la double acception du mot "diète". Le Pentagramme, signe de reconnaissance et donc de "salutation" sociale, était avant tout signe de "salut", au sens d'équilibre psycho-physique.

Il n'y a pas si longtemps qu'ont disparu les derniers empires et royaumes "de droit divin", dont le principe même est devenu impensable pour nos contemporains.

Si ces régimes ont été balayés, ce n'est pas tant par défaut de légitimité qu'en raison de leur extrême dégénérescence, advenue par étapes successives.

En effet, on ne passe pas d'un état normal de l'humanité au "monde à l'envers" qu'est le nôtre sans quelque phase transitoire destinée à préparer la subversion. Car la loi de médiation intervient aussi dans les activités maléfiques...

Nous avons constaté cela en matière de musique, où la destruction de la gamme n'est devenue possible qu'après le remplacement de l'échelle naturelle des sons par une gamme certes "tempérée", mais qui, en "forçant" l'**unité** organique (qualitative), ouvrait la voie à l'**uniformité** des "séries"

Avec pour résultat la savante cacophonie qu'on sait.

Mais voyons maintenant comment ce passage de l'unité à l'uniformité s'est opéré dans le domaine politique.

## CH. IX LA QUESTION DE L'EMPIRE

Dans son seul traité politique, *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, René Guénon a montré comment, depuis notre moyen âge, le pouvoir avait appartenu successivement aux quatre castes traditionnelles qu'étaient, en ordre hiérarchique, le clergé, la chevalerie, la bourgeoisie, ou Tiers état, et enfin le bas peuple, censé se gouverner désormais lui-même par les mystérieuses vertus de la démocratie. (1)

Cela revient à constater une progressive désacralisation du pouvoir.

Cette dégradation a eu pour cause immédiate la perte d'une unité héritée de l'Empire romain et fondée sur une religion commune, et sur une langue "supra-ethnique", le latin.

L'histoire européenne du dernier millénaire ne s'explique-d'ailleurs que par le rêve, devenu inaccessible, de recréer l'ordre impérial, fondé à l'origine sur des principes transcendants. (2)

**Mais avant que l'unité impériale ne cède la place à l'uniformité impérialiste (l'actuelle "globalisation"), qui est son exact contraire, il a fallu passer par la phase intermédiaire qu'a été l'établissement des nations. Car la nature ne fait pas de sauts.**

(1) Ce cycle présente une correspondance évidente avec la doctrine des âges du monde et de leur durées respectives. Chaque âge est séparé du suivant par une "révolution". Ainsi, la théocratie médiévale fut abolie par la royauté laïque de Philippe le Bel, elle-même renversée par la Révolution française (oeuvre de la bourgeoisie). Le tout aboutit à la révolution prolétarienne, dans un paroxysme d'instabilité, car toute révolution amène un état de choses pire que celui qu'elle entendait amender. Le comble de la déchéance est la récente accession à la dictature *globale* des plus dégénérés d'entre les peuples. Il faut souligner le rôle important joué par la France, jadis "fille aînée de l'Eglise", dans cette entreprise de subversion. Encore une application de l'adage "*Corruptio optimi pessima*".

(2) A ses origines, l'Empire avait pour symbole le Cygne orphique, vite remplacé par l'aigle, nettement moins pacifique. Mais ce rapace était monocéphale, car l'empereur était encore *Pontifex Maximus*, et censé joindre en sa personne l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Plus tard, l'aigle à deux têtes annonça la déchéance de la "maison divisée contre elle-même".



La nation, quoique fondée sur les particularismes "tribaux", constituait encore un "moindre mal", aussi longtemps qu'elle était intégrée dans une communauté religieuse et linguistique ( telle que la "Chrétienté"), avec des souverains se présentant comme "de droit divin", en tant qu'ils faisaient allégeance à l'autorité spirituelle, ou même l'incarnaient directement. (1) Mais les sociétés féodales allaient faire place à la nation moderne, vite dédaigneuse de toute transcendance.

La simple nationalité ayant fait place au nationalisme (2) on vit naître une *Real Politik* qui justifiait des guerres de plus en plus inexpiables, à mesure que la solidarité humaine tendait à s'affaiblir. On en mesure aujourd'hui les effets.

L'Empire avait pourtant subsisté tout un temps à côté des nouvelles nations, mais à titre de rival, et non de rassembleur, car sa vocation universelle (supranationale) s'était réduite à presque rien. (3)

Dès lors, les nationalismes les plus divers eurent vite fait de se disputer *la robe sans couture*.

(1) Ce dernier cas répond à la doctrine impériale de Dante.

(2) Le côté positif de la nation, c'est sa valeur d'*enracinement*, d'attachement aux traditions "locales". Il existe entre *nationalité* et *nationalisme* un rapport comparable à celui qui existe entre *Empire* et *impérialisme*, ou même entre *raison* et *rationalisme*. Dans tous ces cas, l'usage normal d'une "faculté" a fait place à son abus malfaisant. La notion de Saint Empire est *supra-rationnelle*, la nation est *raisonnable*, le nationalisme (qui culmine en impérialisme) est *infra-rationnel*, et se nourrit de passions brutales.

(3) Penser au conflit opposant François Ier et Charles-Quint. L'ambition de gouverner le monde (*imperare orbi universo*) figurait encore dans la devise des Habsbourg, à titre de vœu pieux. Pourtant, si dégénéré que fût le Saint Empire *de la nation germanique*, il assura, jusqu'au conflit de 14-18, une paix, aujourd'hui inconcevable, entre une "macédoine" d'états. Ce n'est pas un hasard si les puissances d'argent, qui se nourrissent de guerres, s'en sont prises aux Balkans, qui sont le talon d'Achille de l'Europe.

## SYMBOLES DE LA SUBVERSION POLITIQUE

Le "monde à l'envers", étant une parodie de l'ordre légitime, "singe" celui-ci jusque dans son symbolisme le plus profond.

Quittons un instant les hauteurs de la cosmologie pour en donner un exemple concret.

Un Etat est représenté avant tout par son *drapeau* et par sa *monnaie*, qui apparaissent comme ses emblèmes.

Ainsi, l'Empire d'Alexandre, suivi par celui des Césars, avait pour sceau secret l'étoile à cinq branches des Pythagoriciens.

Quant à la monnaie impériale romaine, elle présentait sur une face l'effigie du souverain ou de son épouse, et sur l'autre une figure de la Déesse Vesta, le *Palladium*, ce pôle sacré de la ville éternelle.

La chute de l'Empire amena une diversification des drapeaux aussi bien que des monnaies, sans pour autant qu'en soient absentes les références au sacré. Ainsi, la présence de la Croix sur les monnaies médiévales rappelait le patronage de son Pôle spirituel.

C'est la fondation par Philippe le Bel de l'Etat laïc qui, en supprimant le contrôle de la monnaie par l'autorité spirituelle, ouvrit largement la voie aux falsifications officielles.

(1) Selon une légende rapportée par Lucien de Samosate, Alexandre aurait vu en songe cette figure de salut, comme une préfiguration du *Labarum* de Constantin. Le Pentagramme, symbole d'Harmonie, était l'emblème secret des *Petits Mystères*. On a montré que ce *Pentalpha* est dissimulé dans les deux *monuments* les plus fondamentaux de l'Empire, dont il constitue le *tracé directeur*. Il s'agit de la trilogie virgilienne et du Panthéon romain. Voir à ce sujet André Charpentier, *Les Mystères du Panthéon romain*.

## EMBLÈMES DE L'IMPERIALISME MONDIAL

On vient de dire que les Etats totalitaires, avec leurs prétentions impérialistes, sont en réalité le contre-pied des Empires véritables dont ils ont renversé toutes les valeurs.

**Or leur relative diversité tend maintenant à laisser la place à une forme d'organisation "globalisée" ayant tout d'une dictature. (1)**

Par analogie inverse, on peut s'attendre à voir cet *Nouvel Ordre Mondial* (2) parodier l'organisation traditionnelle, et cette contrefaçon porte d'ores et déjà sur les signes, jadis sacrés, dont nous venons de parler, à savoir le drapeau et la monnaie.

Mais la conscience du symbolisme a disparu à un tel point que personne ne relève le fait, pourtant criant, que les barbaries techniques de notre époque ont placé leurs états, et en particulier leurs armées **sous un emblème identique**, cette même étoile à cinq branches, qui fut jadis, sous le nom de Pentagramme, le signe le plus sacré des Empires véritables. (3)

Que des *impérialismes* dégradants aient pu usurper ce symbole, pour en faire un signe de puissance (4) - et donc d'*avoir* - illustre une fois de plus le principe selon lequel la pire des choses est la corruption du meilleur.

(1) C'est ce que nous laissons entendre dans notre avant-propos.

(2) Appellation qui se distingue à peine de l'*Ordre Nouveau* cher à l'étatisme nazi. Ce dernier, avec ses prétentions messianiques, était simplement en avance sur son époque. Ses successeurs ont sournoisement retenu et perfectionné tout l'essentiel du message, en se donnant un masque moral (juridique) et *humanitaire*, dont ils peuvent d'ailleurs se dispenser désormais, en instaurant l'*Etat de non-droit*. Rappelons que notre droit - y compris le *droit des gens*, ce grand absent - fut une création des Romains...

(3) Cette profanation du Pentagramme ( l'*Etoile flamboyante* ) n'a pu venir que d'une Maçonnerie dégénérée et sous influence, dont on sait qu'elle a joué un grand rôle dans la Révolution française et la constitution des Etats-Unis et de l'Etat marxiste-léniniste. On connaît trop le *Pentagone*, ce temple du militarisme, pour qu'il soit nécessaire d'insister. Un symbole plus élevé encore, l'Hexagramme, figure normalement le Macrocosme (l'*Homme Universel* ). Apparenté au fameux nombre 666, il a donc subi le même type de renversement.

(4) Voir à ce propos *La Puissance*, de Romano Guardini.

Venons-en au principal outil de cette corruption, qui est la monnaie. On disait jadis que l'argent est un bon serviteur, mais un très mauvais maître.

Et on ne le voit que trop, maintenant qu'il est devenu l'arme majeure d'une tyrannie vraiment infernale, qui décide désormais quel peuple aura accès à l'eau et à la terre, et quel autre en sera réduit à mourir de faim.

Tout cela est d'ailleurs présenté comme parfaitement rationnel, puisque ce sont des *experts* réputés qui contrôlent l'opération, avec l'accord forcé des victimes elles-mêmes. (1)

Un malin grec disait de l'argent : "*Je ne me prosterne pas devant un dieu qui se donne si facilement aux derniers des escrocs*".

Mais nous n'en sommes plus là, et ce dieu-là semble bien être le seul qui nous reste.

Il suffit d'ailleurs de considérer les domaines où la modernité s'affiche avec le plus d'arrogance, pour y distinguer d'autres usages dévoyés des antiques symboles.

Après l'argent, le principal instrument de l'impérialisme, c'est une capacité destructrice démentielle, fondée avant tout sur " l'arme absolue ".

(1) Sur ces questions, voir notre annexe consacrée aux *Apprentis-sorciers*. En attendant, voici ce qu'en pense un universitaire réputé : "*On nous promettait l'opulence par le libre jeu du marché, le plein emploi par la croissance, la productivité par la compétition, la prospérité commune par la rentabilité, la mise en valeur de toute la planète par la libre circulation des capitaux ; et l'on nous proposait la richesse monétaire comme valeur suprême. Le résultat ? Le chômage et la décomposition sociale, la surexploitation de la planète, la marchandisation du corps humain, l'écrasement des faibles et le règne de la canaille.*"

Dixit René Passet, professeur émérite d'économie à la Sorbonne, dont on vous recommande le petit livre intitulé "*Une Economie de rêve*". Le sous-titre "*la Planète folle*" précise bien que le rêve en question est un cauchemar en bonne et due forme.

Or nous tenons de sa propre bouche la réaction du Pr. Oppenheimer à la première explosion nucléaire d'Alamagordo .

Elle consista à réciter, à *travers ses larmes* (sic), un verset du *Bhagavat Gîta* décrivant la destruction du monde par le feu divin. (1)

Attitude d'apprenti sorcier (2) déclinant toute responsabilité dans les catastrophes qu'il déclenche ( "*Nous n'avons pas voulu cela*" ), tout en manifestant *in petto* l'orgueil insensé que lui inspire sa "toute puissance" .

Et l'inversion du symbolisme ne s'arrête pas à cette abomination-là. On sait que le feu nucléaire résulte d'une série de transmutations, qui en font une "alchimie à rebours".

Mais là où les alchimistes authentiques recherchaient, à travers leur symbolisme métallique, le salut par l'Esprit, la sinistre cuisine de nos savants ne tend plus - fût-ce inconsciemment -qu'à la destruction des corps.

Et l'un des principaux ingrédients de leurs bombes n'est même plus un métal naturel, mais un *isotope* , métal factice baptisé *Plutonium* .  
Ceux qui ont encore des yeux pour voir pourraient au moins reconnaître la signature infernale du Dieu des Enfers, quand elle s'étale avec tant d'insolence.

Pour clôturer cette liste de hasards malheureux, rappelons que toutes les autres divinités - y compris Apollon et Ariane - jadis vénérées pour leur sagesse, ont été réquisitionnées, au nom de *l'Axe du Bien* ou du simple commerce, par le complexe militaro-industriel et affectées à la sacro-sainte *sécurité* nucléaire, à un espionnage délirant ou au divertissement des masses abruties.

Soyons sûrs que les Dieux en question sauront se souvenir de l'outrage qu'on a infligé à leurs noms, et que *Nemesis*, la vengeance du Ciel, marche déjà sur les talons des impies.

(1) On sait que ce genre de basse sensiblerie peut faire bon ménage avec une indifférence pathologique à la souffrance d'autrui.

(2) Aucun de ces "savants", avant de presser sur le fatal bouton, ne savait si notre monde n'allait pas disparaître à l'instant dans une réaction en chaîne. Bel exemple de "maîtrise" sur les éléments...

## CH. X

### PLACE DE LA TECHNIQUE DANS LES EMPIRES TRADITIONNELS

Ce n'est pas par hasard que la maladie technocratique s'est emparée de l'Occident.

Elle est le fruit d'un rationalisme dont les germes étaient déjà présents dans les mondes antiques, mais dont leurs sages avaient toujours su se défendre.

Contrairement à ce qu'on fait croire au bon peuple, les Anciens disposaient de connaissances techniques souvent stupéfiantes. En témoignent, par exemple, les constructions égyptiennes ou précolombiennes (1) ; non seulement nos ingénieurs seraient bien en peine de les égaler, mais ils sont le plus souvent incapables d'expliquer les procédés autrefois mis en oeuvre.

Jadis, ces exploits servaient avant tout à honorer les Dieux ou à divertir les hommes, (2) et non à satisfaire la cupidité et la sauvagerie des prédateurs. (3)

Voilà qui, à défaut du reste, suffirait à distinguer une civilisation véritable de la barbarie moderne, qu'on a justement qualifiée de " cauchemar climatisé ".

(1) Et plus près de nous, ces monuments à la "Sainte Sophie" que sont les temples grecs et leur descendance, cathédrales et mosquées.

(2) Exemple pittoresque : l'Empire chinois avait lui aussi ses fusées... Mais elles servaient avant tout à offrir au peuple de superbes feux d'artifice....De même, le papier imprimé n'y était pas mis au service du décervelage et de la consommation par contrainte : il ne supportait que des estampes - fussent-elles érotiques - et des textes de sagesse, soigneusement tenus à l'écart des imbéciles.

(3) En des temps révolus, l'Eglise atténuait la violence ambiante par des mesures comme la *Trêve de Dieu* ou les lois de la Chevalerie.

De même, les *armes de destruction massive*, telles que l'arbalète ( mécanique tenue pour trop meurtrière), furent frappées d'interdit ecclésiastique, du moins à leur apparition. Comparer avec la bénédiction des mitrailleuses qui, en 14/18, fauchèrent sans retour les élites de l'Occident. Cette mollesse dans la condamnation du suicide européen est à mettre au compte des *reniements de Saint Pierre*.

## CONCLUSION

On pourrait nous accuser d'avoir, jusqu'ici, contemplé le passé à travers des lunettes roses.

Mais la vérité oblige à dire que ce n'est pas d'hier que les temps sont durs.

Cela tient au fait que le monde actuel est engagé dans *l'âge de fer* (le *Kali Yuga* des Hindous) depuis plusieurs millénaires.

Et le paroxysme actuel vient simplement du fait que cette période du développement cosmique touche à sa fin.

Il ne s'agit d'ailleurs pas là de la "fin du monde", mais seulement de la fin *d'un* monde, ce qui laisse intacts tous les espoirs de restauration, à condition de bien comprendre que **ces espoirs ne sauraient se réaliser à l'intérieur du cycle qui s'achève.**

(1)

Si, en nous fondant sur l'analogie des deux "cosmos", nous comparons la vie de l'univers à la vie humaine, force est d'admettre que le cycle actuel, entré dans sa phase finale, ne doit pas compter sur ses *experts* pour lui éviter de s'effondrer.

Pas plus qu'un malade à toute extrémité ne doit compter sur la médecine, qui finit du reste par *l'abandonner*, comme on disait jadis.

Comparaison justifiée, car vouloir remédier à une catastrophe d'origine technique par *plus de technique encore* relève visiblement de l'acharnement thérapeutique.

On voit par cela à quel point l'analogie établie par les Pythagoriciens entre politique et médecine était fondée.

(1) De même qu'en mathématique la limite d'une fonction ne peut être atteinte à l'intérieur de cette fonction. Il faut être très net sur ce point, car il ne manque pas de voix pour déplorer la situation actuelle tout en se déclarant malgré tout *optimistes*, et cela au nom d'espérances fallacieuses. Il est pourtant évident que toute *résurrection* suppose une mort préalable. L'*espoir* ne doit donc pas porter sur la survie du monde tel qu'il est, mais sur l'avènement du cycle suivant. Les Anciens, plutôt que d'espoir, préféreraient parler d'**héroïsme** (*virtus*), cette force spirituelle qui permet de soutenir les épreuves présentes dans l'assurance de ce qui doit advenir. L'*optimisme* n'est qu'une attitude émotionnelle, qui prend ses désirs pour des réalités

Dès l'instauration des empires fondés sur leurs doctrines, ils savaient d'ailleurs bien à quel point ces régimes seraient toujours des palliatifs. (1)

Mais, dans l'incapacité où ils se trouvaient de guérir une humanité déchue, ils avaient la sagesse de rechercher ce mieux relatif qu'est le **moindre mal**. (2)

Car dans un univers de relativités, la meilleure politique est faite de compromis, (3-) dont l'équivalent mathématique se trouve dans les *médiétés* .

A ce titre, l'Empire et même les Nations représentaient ce moindre mal, et on peut donc envier leur paix relative lorsqu'on la compare à "l'enfer sur terre" que nous promet le *Nouvel Ordre Mondial*.

Car parler à son propos de " Loi de la jungle ", c'est faire injure à la sagesse du monde animal...

(1) Virgile, chantre officiel de l'Empire, en reconnaît la nature éphémère, et cela avant même son instauration ( Géorg. 494 sq. : "le sage ne se laisse pas impressionner par les aleas du pouvoir, **quand bien même il s'agirait de Rome et de son empire périssable**" (*peritura regna*) . Même dans ce chant d'espoir qu'est la quatrième Bucolique, il nous prévient qu'étant donné les conditions de l'âge sombre le ver est dans le fruit. " Il restera toujours **des traces de l'ancestrale dépravation**" (*priscae fraudis*) .

(2) Les Romains, comme les Chinois, condamnaient l'interventionnisme politique, selon la maxime *Quieta non movere* ( "Si tout est calme, ne toucher à rien" ). C'est la doctrine même de l'Empire chinois, ce *Wou Wei* ( "non-agir" ) qui distinguait les bons dirigeants.

(3) Le monde actuel, où l'on mélange tout, tend à déconsidérer les compromis qu'il assimile à des compromissions, et préfère plus que jamais les *solutions finales* . Pourtant, le moindre ingénieur sait parfaitement qu'une bonne solution technique n'est jamais qu'un compromis ( un "juste milieu" ) entre deux tendances antagonistes. C'est la définition même de l' équilibre.



Heureusement, ce "désordre établi" a des pieds d'argile, et son pouvoir sera forcément de courte durée. (1)

Défendons nous toutefois de tout optimisme facile, qui ne serait qu'une illusion sentimentale, mais affirmons, à la suite de Dante, et au nom d'un réalisme véritable, que toute l'histoire des hommes n'est qu'une formidable *Comédie*.

Ce que le poète entendait par là, il a pris la peine de s'en expliquer : *Une comédie, c'est un drame, mais dont la fin est heureuse.*

En attendant, les Anciens nous conseillent de prendre notre mal en patience et de nous tenir, autant qu'il est possible, à l'écart des affaires. (2)

Ce dernier point pourrait déjà se justifier par ce constat désabusé d'Evelyn Waugh : " *Ceux qui portent fidèlement témoignage d'une haute tradition spirituelle sont réduits par le monde moderne à l'état d' "aborigènes", une vermine qu'on peut abattre à volonté, pour rendre le monde plus accueillant aux activités des mercantis...* "

Autre façon d'opposer le monde de l'Etre et celui de l'avoir, ce propos d'une mystique musulmane : - "*Mon monde, c'est l'autre monde* " - "*Et ce monde-ci ?*" - "*Je m'en moque : je mange son pain, mais je vis dans l'autre...* "

(1) L'Empire visait à rétablir un ordre durable (la *Ville éternelle* ). Les impérialismes sèment le désordre partout où ils interviennent. La devise templière *Ordo ab chao*, inversée par leurs soins, doit se lire maintenant : " Là où régnait un reste d'organisation, créer le chaos". Les Empires étaient toujours prêts à se battre (*Si vis pacem, para bellum* ). C'est la loi naturelle d'un monde dur. Mais **ils voulaient la paix**. Les impérialismes **veulent la guerre**, qui fait prospérer leurs industries aux dépens de l'immense majorité des hommes. Et cela au nom de la démocratie. Les *crimes contre l'humanité*, ce sont toujours ceux des autres. Mais où sont les vrais *terroristes*, sinon du côté des accapareurs sans foi ni loi ?

(2) "*Anékhou kai apékhou* " : litt. " Endure et abstiens-toi " (précépte stoïcien).

On peut toutefois préférer le rire sans amertume de François Rabelais, rire qu'il justifiait par "*une certaine gaîté confite* (1) *en mépris des choses fortuites*".

C'est que l'alchimiste, à la différence du mystique, ne se sent pas obligé de dévaluer notre monde d'illusions, dont il sait reconnaître en permanence la trame éternelle. (2)

De toute façon, il ne vit pas encore dans l'autre monde, et mange bel et bien le pain de celui-ci.

Il serait donc peu sage de condamner sans appel le lieu où nous vivons.

Certes, on vient d'insister sans complaisance sur les activités de l'humanité actuelle qui ont pour effet de le rendre invivable en le *dénaturant*, et ce faisant, d'enlever au plus grand nombre la contemplation de la grande *forêt de symboles*.

Cette noble faculté de la raison, si fourvoyée qu'elle soit, n'en reste pas moins la caractéristique première de l'homme, puisque celui-ci est seul à se définir comme "*animal* raisonnable".

Les milieux traditionnels, devant le désastre provoqué par les abus du rationalisme, ont été souvent tentés de condamner la logique toute entière, ou du moins de la tenir pour suspecte. (3)

Heureusement, un adage du droit romain est là pour nous faire garder raison : "*Abusus non tollit usum*" ( " L'abus qu'on a fait d'un bien ne doit pas en faire condamner l'usage normal "). (4)

(1) C.à d. fondée sur le mépris des contingences. Ces *choses fortuites* sont les accidents de l'existence ( *Fortune, infortune, fortune...* ) qui déterminent l'éphémère destinée des individus, alors que leur personne se fonde sur son noyau d'éternité.

(2- C'est d'alchimie spirituelle qu'il est question ici, et en particulier, de l'*alchimie des Nombres*.

(3) .C'est ainsi que le bouddhisme Zen prône un dépassement instantané de la raison en la faisant "exploser" à coups de paradoxes (les *koans* ). Méthode sans doute un peu trop drastique pour les douillets Occidentaux que nous sommes devenus. Les alchimistes proposent une voie plus douce, où il s'agit de *limer* patiemment l'obstacle que constitue l'individualité.

(4) Admirons en passant l'insurpassable concision du latin : pour rendre avec quelque précision le sens de ces quatre mots, notre belle langue en réclame trois fois plus...

Si nous revenons sur ce point, c'est que la raison, comme la forme, a cette qualité paradoxale qu'on peut s'appuyer sur elle dans le but de la dépasser.

La fonction lunaire a beau être tenue pour menteuse, elle n'en est pas moins placée sous le patronage de la Mère universelle, sous quelque nom qu'on l'invoque.

Cette grande créatrice de formes peut nous apparaître comme *lanua Inferni*, si nous nous laissons enfermer dans l'univers subtil des transmigrations indéfinies.

Mais il ne tient qu'à nous d'échapper à ses aspects sombres, en nous souvenant qu'elle est avant tout *lanua Caeli*, la Porte qui mène à l'Esprit

**FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE**

## ANNEXES

### I LES DESARROIS DE LA PHYSIQUE MODERNE

On a ici pour seul but de faire prendre conscience des aberrations où mène l'abandon de ce que l'humanité a toujours et partout tenu pour des évidences. (*Quod semper et ubique*).

Il ne s'agit donc pas de se livrer à quelque dérision malveillante à l'égard de "scientifiques", souvent fort honnêtes, et dont le seul tort est d'être égarés par les dogmes matérialistes.

La grande question que se posent nos astro-physiciens est de savoir si l'univers est de nature continue ou discontinue, et cela apparaît nettement dans les discussions portant sur la nature de la lumière.

**On s'était accordé, au cours du XIXème siècle, sur le caractère ondulatoire (1) ,et donc continu (2), des phénomènes lumineux.**

Mais de nouvelles expériences (portant notamment sur l'effet photo-électrique ) amenèrent bientôt certains à considérer l'énergie lumineuse comme composée de "grains", aussitôt dénommés *photons*

Enfin, la découverte de la radio-activité allait entraîner, avec une division sans fin de l'*atome* (qui n'en était dès lors plus un), la généralisation de ces théories particulières (3) sous la forme d'un "monde quantique".

(1) Mis en évidence à partir de phénomènes d'interférence, tels les anneaux de Fresnel.

(2) Continuité soulignée notamment par la "cohérence" du laser.

(3- Les innombrables particules censées être "constitutives de la matière" (telles que *fermions, électrons, muons, quarks* et autres "*charmes*") ou "agents des interactions fondamentales" (*bosons, gluons, gravitons*), constituent une véritable mythologie, beaucoup moins poétique et surtout moins **vraie** que l'ancienne. Pour considérer comme réelles, sinon palpables, toutes ces entités imaginaires, il faut une dose de naïveté bien plus grande que celle qu'on prête à nos ancêtres.

Or une telle conception entraine en conflit avec l'hypothèse centrale de la relativité générale qui, à ses début, envisageait encore l'espace comme "*lisse*" ( c.à d. continu ).

Entre alors en jeu une théorie de plus, présentée comme " ultime", en ce qu'elle est censée unifier les deux précédentes. Chose très remarquable, le nom de cette théorie rappellera quelque chose à nos lecteurs, car il semble sortir tout droit de la cosmologie pythagoricienne. (1)

Elle se dénomme en effet "théorie des cordes" et on la présente en outre comme *musicale* .

Le lecteur qui nous aurait suivi jusqu'ici comprendra donc aisément qu'elle ait retenu toute notre attention.

Intérêt vite déçu, puisque on précise aussitôt que ***ces cordes vibrent comme celles des violons, mais qu'au lieu de produire des sons variés, leurs modes de vibration engendrent des particules.*** (2)

Et de nous promettre pour bientôt une révolution scientifique, définitive celle-là, basée sur *une formulation plus satisfaisante des équations fondant cette théorie.*

Mais quelles équations, enfin *satisfaisantes*, pourront jamais nous faire croire qu'une onde de type musical, dont toute la vertu réside donc dans la continuité (le *legato* ), *engendre* des particules, et donc du discontinu. ?

(1) On vous a déjà parlé des prétentions de la physique moderne à se présenter comme l'héritière légitime de la Science pythagorique, alors qu'elle n'en est que le contrepied.

(2) Le physicien de Broglie était plus prudent, puisque dans sa théorie tendant à réconcilier les frères ennemis, il se contentait d'*associer* l'onde à la particule présumée. Ce n'en était pas moins le mariage de la carpe et du lapin.

En réalité, ce qu'on nous présente là comme une nouveauté radicale n'est qu'une resucée de l'utopie particulière, cet *atomisme* déjà soutenu dans l'antiquité par diverses écoles philosophiques, et réfuté presque aussitôt sans appel.

**Et le but n'est plus, avant tout, de donner une explication adéquate de l'univers, comme les "savants" pouvaient encore y croire au siècle dernier, mais de jeter un voile pudique sur le triste état de la physique moderne.**

A grands coups d'absurdités, présentées comme d'autant plus géniales qu'elles sont moins croyables ( le vrai étant, paraît-il, "contre-intuitif"), on cherche avant tout à sauver la face des *Nobels* et des *Nobélisables* , trahis par leurs contradictions.

Mais avant d'aller plus loin dans nos découvertes, il sera utile d'examiner de plus près ce que sont essentiellement les conceptions atomistes.

Qu'il s'agisse d'une idée *naïve* (1) ,comme l'étaient toutes celles des Anciens, ou des dernières théories *savantes* , il s'agit toujours de supposer que le monde corporel se ramène à des éléments corporels indivisibles ( le grec *a-tomos* signifie littéralement *in-sécable* ), qui s'assemblent au hasard dans le *vide* pour causer tous les phénomènes naturels.

(1) Jadis, quand les mots avaient encore un sens,," naïf" et "ingénu" viennent des synonymes latins *nativus* et *ingenuus* ( bien né, noble ).

Bien avant Démocrite, Epicure et Lucrèce, ce système avait fait son apparition aux Indes pour y être aussitôt réfuté par l'hindouisme orthodoxe (1)

Bien entendu, la moderne "théorie des cordes" se garde bien de tomber dans les contradictions un peu trop évidentes de ces lointains novateurs. Mais c'est reculer pour mieux sauter...

Nous apprenons en effet que "*les constituants fondamentaux de la nature ne sont pas des particules ponctuelles, donc sans dimension, mais des objets microscopiques à une dimension (les fameuses cordes), dont la taille serait de l'ordre de la longueur de Planck.*" (2)

En clair, on veut donc nous faire avaler l'existence d'**un objet si petit, si petit, qu'il n'aurait plus qu'une dimension.**

(1) Voici, en substance, l'argumentation de Shankarâchârya : "*Deux objets peuvent entrer en contact par une partie d'eux-mêmes, ou par leur totalité. Les atomes, n'ayant pas de parties, ne peuvent donc s'agréger que par coïncidence, et ne pourront jamais former un corps étendu.*"

Cela revient à dire qu'une accumulation de zéros ne constituera jamais un nombre.

Ajoutons que l'absurde hypothèse du vide, nécessaire pour permettre le mouvement des atomes, contredit l'existence bien réelle de l'éther, qui *remplit* tout l'espace.

(2) Il y a bien des années déjà, on nous annonçait la découverte imminente, puis toujours retardée (et pour cause) du *mono-pôle*, lui aussi "objet physique à une dimension".

Rappelons, pour ceux qui l'ignoraient encore, que les valeurs de Planck font commencer le temps (10 exposant -43) secondes après le *big bang*, sous une température de (10 exp. 32) degrés, et pour un diamètre de l'univers égal à (10 exp. 33 centimètres). De telles précisions sont de nature à dissiper tous les doutes... Plus sérieusement, observons que ces nombres fabuleux servent très généralement "d'écran de fumée" dès qu'il est question des origines.

Il est maintenant courant de faire remonter les débuts de notre terre à des centaines de milliards d'années (à quelques siècles près, tout de même), ce qui permet d'attribuer l'apparition de la vie à l'action de la nécessité sur le hasard statistique., selon la belle formule de Jacques Monod.

Première absurdité. Un **objet**, quelle que soit sa taille, est nécessairement composé, puisqu'il se situe dans l'étendue spatiale à trois dimensions.

D'ailleurs, dès qu'on parle de *di-mension*, on implique au moins la dualité (ou polarité) que comporte la *di-stance* élémentaire entre deux points.

Cela revient à constater ce truisme qu'aucune médaille n'est sans revers.

Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

Comme pour compenser leur déficit de dimension, les fameuses cordes, *eu égard à leur taille infime, pourraient osciller non seulement dans les trois dimensions étendues perceptibles à nos sens, mais également dans six dimensions minuscules enroulées sur elles-mêmes.*

Et ce n'est pas tout... *"On peut en effet imaginer qu'au commencement, toutes les dimensions étaient entortillées, puis que lors d'une explosion du type "big bang," trois dimensions spatiales et une dimension temporelle se seraient déployées puis dilatées jusqu'à leur extension actuelle, tandis que les autres seraient restées minuscules". (1)*

On peut en effet l'imaginer...

Enfin, après nous avoir assené toutes ces belles choses, notre sympathique *expert* prend la précaution d'émettre quelques réserves :

*" (...) outre que les notions d'avant et d'après, et donc les relations de causalité, deviennent très difficiles à appréhender s'il y a plusieurs dimensions de temps, la stabilité de la matière ne semble plus assurée dans de telles conditions". (2)*

(1) Voir Brian Greene, *L'Univers élégant*. Laffont, 2000.

(2) Cette croyance en la "stabilité" de la "matière" a quelque chose d'ineffable, quand on pense à tous les efforts déployés au siècle dernier pour en exploiter la fission, qui met en évidence une instabilité sans fond...



Broutilles d'ailleurs que tout cela, puisque on nous révèle enfin la vérité : **" le principal mérite de la théorie des cordes réside sans doute dans sa capacité à éteindre le conflit opposant la relativité générale et la mécanique quantique lorsque, aux échelles ultra-microscopiques, les fluctuations quantiques (1) poignent l'idée d'une courbure douce de l'espace.**

*Comment s'y prend-elle ? En tuant le problème dans l'œuf " .*

Devant le caractère avant tout diplomatique de ces considérations, plus entortillées encore que leurs dimensions surnuméraires, nous n'aurons pas la cruauté de nous demander si elles ne *poignent* pas dans l'œuf bien d'autres choses, à commencer par la logique élémentaire du sens commun.

Cette dernière notion, pour devenir *claire et distincte* , appelle la courte parenthèse qui suit.

(1) On fait ici allusion à l'Ether, rebaptisé en douce " *fluctuations quantiques du vide*", ce qui a au moins l'avantage de la clarté.

## QU'EST-CE DONC QUE LE SENS COMMUN ?

Nous ne voudrions à aucun prix que le lecteur prenne les pages qui précèdent pour un impertinent commentaire du grand fabuliste à qui on doit le constat suivant :

*"Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme..."*

Elle montrent simplement ce qui advient à un chercheur de bonne foi quand ses savantes équations décollent de la réalité la plus évidente pour soutenir désespérément une idéologie insensée. (1)

C'est donc pour nous une excellente occasion de reprendre toutes ces questions **du seul point de vue métaphysique**, en nous fondant sur le principe de réalité, ce qui ne demande aucune compétence de physicien.

Il n'y faut qu'un peu de sens commun...

Or, selon Descartes lui-même, dont tous nos savants invoquent imprudemment le patronage, cette faculté serait *la chose du monde la mieux partagée*.

On ne peut qu'approuver de grand coeur ce généreux optimisme, à condition d'exclure du partage Descartes lui-même, en tête de ses trop nombreux successeurs.

Ceux-ci encourent en effet trop souvent , et à juste titre cette fois, le reproche de se mêler de ce qui ne les regarde en rien.

(1) Ce seul mot d' *évidence* suffit d'ailleurs à classer celui qui le hasarde au rang des ignares, car il est maintenant admis que notre techno-science est *contre-intuitive* et fondée sur des *contre-évidences* virtuelles, totalement inaccessibles au profane.

Combien de fois, en effet, ils excipent du prestige acquis par leurs réussites techniques pour s'aventurer dans des matières situées très en-dehors (et au-delà) de leur *spécialité*, et où ils n'ont, pour dire le moins, aucune compétence dépassant celle du commun des mortels. (1)

Et c'est tout particulièrement le cas en matière de métaphysique, point de vue intellectuel seul immédiatement abordable, et cela "***parce que l'universalité des principes les rend assimilables pour tout homme, à quelque race qu'il appartienne, sous la seule condition d'une capacité de compréhension suffisante ; il peut apparaître singulier que ce qui est le plus facilement saisissable dans une tradition soit précisément ce qu'elle a de plus élevé, mais cela se comprend sans peine, puisque c'est ce qui est dégagé de toutes les contingences***". (2)

Mais d'où vient alors le crédit invraisemblable dont jouissent nos faiseurs de systèmes ?

La réponse est simple : c'est de leurs complications (3) mêmes, bien faites pour terroriser les "profanes".

(1) Descartes en est un exemple spectaculaire, puisqu'il unit à un génie technique éblouissant un manque de bon sens élémentaire en matière de *philosophie*. Qu'on pense à sa stupide conception du "mécanisme animal", pieusement suivie par le bon Père Malebranche, mais rejetée énergiquement par le *naïf* La Fontaine, et par l'ensemble des honnêtes gens.

Soit dit en passant, les "scientifiques" présentent souvent un contraste effrayant entre l'étroitesse pointue de leur spécialisation et la platitude de leurs idées générales.

Cf. notre Annexe III, *A propos de l'argument d'autorité*.

(2) René Guénon, *Introduction aux doctrines hindoues*, Ed. Véga.

(3) Complications qu'il ne faut pas confondre avec la complexité bien réelle de la manifestation. On observe ce même phénomène de "terrorisme" pseudo-intellectuel en ce qui concerne la politique ( la "pensée correcte" ) et les nouveautés "artistiques" .

C'est qu'en effet " rien ne mérite tant la vénération du vulgaire (1) que ce qui l'étonne et l'intimide, ce qui est au-dessus de sa compréhension et de ses efforts, ce qui se voile d'une mystérieuse obscurité. Le vulgaire aime l'erreur précisément à cause de la fatigue qu'elle lui donne à créer, qu'elle lui coûte à comprendre. Car l'erreur est l'ouvrage de l'homme, et comme elle est diverse par essence, chaque homme peut avoir la sienne ; tandis que la vérité qui émane de l'Unité est commune à tous et la même pour tous". (2)

Mais de ce que la vérité métaphysique est en principe accessible à tout homme, n'allons pas en conclure qu'elle coure les rues, puisque cet accès exige *une capacité de compréhension suffisante*. (3)

Aussi, " *C'est un abus de langage des plus pernicious que d'appeler "sages" les savants physiciens, dont l'intelligence - hormis leur génie, s'ils en ont - est en général tout à fait moyenne, et qui ignorent tout ce qui dépasse le monde physique, donc tout ce qui constitue la sagesse.* (4)

On pourrait ne voir là que l'opinion d'un *littéraire*, prêchant pour sa chapelle

Mais voici celle d'éminents scientifiques.

(1) Il ne s'agit bien entendu que d'une vulgarité de l'entendement, très fréquente chez les prétendus grands esprits.

(2) Fabre d'Olivet, *La musique*. Cette réflexion d'un confrère pythagoricien, authentique bien que " tardif ", reprend les termes mêmes qu'Héraclite applique au Logos.

(3) " *La Sagesse crie sur les places publiques, mais ce qu'elle crie, c'est qu'elle habite sur les hauteurs...* " (Nicolas de Cuse).

(4-) F. Schuon, *Formes et Substances dans les Religions*.

### Et d'abord, Sur les abus de la "modélisation" :

*" A l'origine, le modèle était censé représenter le réel comme la carte routière représente la route. On s'aperçut alors que plus la représentation s'expurgeait, plus il devenait possible de la symboliser utilement par un ensemble de signes cabalistiques dont l'usage procurait d'autant plus de joie à ceux qui les manipulaient que leur signification restait ignorée du vulgaire.*

*On en vint donc à ne plus parler que des signes eux-mêmes, en oubliant le modèle auquel ils s'appliquaient, et a fortiori l'objet que celui-ci était censé représenter. Les grands prêtres tirent ainsi une bonne part de leur prestige du caractère ésotérique du message dont ils assurent la garde ". (1)*

### - Sur l'impossibilité de réaliser une cosmologie purement physique.

Le mathématicien Kurt Gödel démontre qu'aucun système ne peut être entièrement *bouclé* sur lui-même.

Il repose en effet sur des propositions dont la démonstration exige le passage par un autre système reposant lui-même sur des propositions antérieures, et ainsi de suite, *in perpetuum*.

Le grand pythagoricien Aristote ( qui fut aussi un humoriste méconnu) disait, plus simplement : "*Vient un moment où il faut savoir s'arrêter*" ( *Anagkè stènai* ), entendant par là que faute d'un Principe transcendant (métaphysique), la pensée se trouve, comme dit Pascal, "au rouet". (2)

(1) René Passet, *Une économie de rêve*. La critique vise ici directement les *mandarins* universitaires, mais il est évident que les "autorités spirituelles" ne sont pas toutes à l'abri de ces dérives. On doit certes s'efforcer d'avoir la tête dans le ciel, mais cela ne dispense pas d'avoir les pieds sur terre.

(2) Victime du Serpent *Ouroboros*, qui se mord la queue.

## L'ECHELLE HUMAINE

Etant en veine de naïveté, terminons ce chapitre en évoquant une autre énigme de la physique, dont il n'est pas souvent question, et pour cause

C'est ce qu'il faut bien appeler : le mystère de "l'échelle humaine".

On a déjà évoqué l'in vraisemblable, et néanmoins évidente adéquation qui existe entre l'esprit humain et les lois du cosmos. Comment, par exemple, expliquer l'exactitude, **et la simplicité** des lois de Kepler sans reconnaître, comme nos anciens l'ont toujours fait, une **communauté de nature** et donc une connivence entre l'intelligence du microcosme humain et celle de l'incommensurable univers ? (1)

Dans un autre ordre, le simple fait que notre vie terrestre soit possible suppose un accord aussi étroit qu'improbable entre l'organisme humain et son "environnement". (2).

Cet accord que nous trouvons "tout naturel" dans le cours la "vie ordinaire"

Ainsi, comme on dit en anglais : *We take it for granted* ..

(1) C'est ce que constate implicitement Thomas d'Aquin, en définissant la vérité : *Adequatio rei et intellectus* : " Un parfait accord entre la réalité et l'intelligence". Les termes "adéquation" et "intellect" peuvent avoir ici un sens simplement rationnel. Mais l'Aquinate, en bon élève d'Aristote, y voit sûrement, et avant tout, l'idée d'**identification** par la Connaissance, que doit réaliser l'Intuition intellectuelle, ou Gnose. Cette Gnose que le savant philosophe grec déclare formellement, dans ses Analytiques, "seule supérieure à la science (rationnelle)"

(2) La zone tempérée , prise entre deux extrêmes de rigueur climatique, était pour les Anciens l'image même de ce tempérament naturel, règle du juste milieu, ou de la "Voie droite"(le Tao des Chinois). On retrouve cette notion de "Voie droite" dans toutes les traditions, et notamment dès l'ouverture du Coran. Le principe du tempérament , qui a régné en particulier sur la médecine et sur la musique, est en effet d'extension universelle

Mais que la température moyenne augmente de quelques degrés (comme elle semble être en train de le faire sans retour), ou que la mince couche atmosphérique soit mise à mal par les apprentis sorciers, et c'est notre existence même qui risque un bon coup de balai.

Il faut donc bien admettre que celle-ci se concentre toute entière dans un étroit *couloir* coincé entre des immensités aux conditions invivables. (1)

De même, nos sens ne sont actifs que dans une *bande passante*, comme le spectre solaire, seul visible parmi les innombrables longueurs d'onde qui nous échappent, ou comme l'échelle sonore réduite (la *tessiture*) qui nous est seule audible.

Ce principe, étant d'application universelle, régit toute notre situation terrestre.

Comme le dit Pascal, nous sommes pris entre deux infinis (2) dont l'étendue dépasse immensément nos capacités de perception.

Situation dont les sages (3) s'accommodent assez confortablement, et qui n'effraie que les mauvais philosophes.

Pour en revenir à nos sciences, les deux extrêmes pascaliens y sont représentés par l'astrophysique, qui scrute un espace censé *infiniment grand*, et par la *microphysique*, avec ses fantômes sub-atomiques, ses "nano-technologies" et sa biologie cellulaire.

(1) Aux dernières nouvelles, il n'y aurait aucune crainte à avoir pour nos descendants, puisqu'ils pourront toujours échapper à l'enfer terrestre en allant vivre "sous cloche" - et bien habillés - dans la lune, ou mieux, sur Mars., où l'on croit avoir détecté quelques traces d'eau.

(2) Ou plus justement, deux *indéfinis*.

(3) Etant modestes, il tâchent de se fondre dans l'ordre naturel, imitant en cela - et rien qu'en cela - les animaux, dont l'existence, pourtant précaire, est souvent plus heureuse que celle de la plupart des humains. Le "génie" boursoufflé d'angoisse, pure invention du romantisme, est un exemple du déséquilibre (*hybris*) moderne, aujourd'hui sanctionné par une *Némésis* planétaire. Modèle de "contre-romantisme", le paysage chinois classique, où l'être humain occupe une place minuscule, ou encore, plus près de nous, la célèbre "Chute d'Icare" de Brueghel, qui illustre la place dérisoire tenue par le drame individuel dans le cadre d'une nature imperturbablement sereine.

Or, la vision de ces deux mondes opposés présente un même caractère d'étrangeté, où la raison humaine, ne retrouvant plus ses catégories logiques, se retrouve, au sens premier, "aliénée" ( en anglais : *estranged* )..

Autrement dit, ce qui, dans l'ordre quotidien peut déjà apparaître comme relativement illusoire, l'est mille fois plus encore dès que l'on quitte ce cadre rassurant, le seul respirable pour nous..

***Tout se passe donc comme si la pensée mentale, à l'image de la vie en général, ne pouvait fonctionner que dans l'espace réduit séparant deux zones illimitées, où la raison perd ses droits.***

Car ce que nous montrent télescopes et microscopes, ces milliards d'années lumière et d'hypothétiques "trous noirs" , ou tous ces petits univers emboîtés sans fin les uns dans les autres, à l'intérieur d'une même cellule, tout cela ne peut qu'engendrer le vertige éprouvé dans un rêve. (1)

Mais si la raison humaine, sous peine d'arrogance, doit se déclarer dépassée par ces "échelles inhumaines", est-ce à dire que l'intelligence ne puisse les intégrer ?

Certes, là où l'*adéquation* entre l'observateur et l'objet observé a si manifestement disparu, les *équations* ne servent plus de rien. Mais nous avons déjà rencontré un cas assez semblable à propos des rapports de la physique et de la métaphysique.

(1) Sauf respect, le seul trou noir dont l'existence soit indiscutable est le gouffre où se perdent les cosmologies "expérimentales". C'est dans la crainte de ce genre de vertiges que Goethe, pourtant un des plus grands scientifiques de son temps, refusa toujours de faire usage des "verres grossissants". Dès qu'on sort des limites assignées à l'existence humaine, le caractère illusoire de celle-ci apparaît crûment..



On rappelle que notre monde est séparé du domaine de la métaphysique par le Point-limite qui symbolise l'Etre Universel. Au-delà de cette limite, le langage rationnel, qui repose sur les équivalences (ou définitions) n'a aucun accès, et c'est donc à un autre " langage " de prendre le relais.

Seule cette langue des symboles donne accès, non seulement au domaine de la métaphysique, mais même aux données cosmologiques qui dépassent le simple univers corporel. Et c'est déjà le cas le cas des phénomènes qui se situent aux confins de celui-ci et du monde subtil.

C'est pourquoi nos Anciens, pour pousser plus loin l'étude des corps célestes, ne distinguaient jamais leur astronomie d'une science astrologique, qui a perdu chez nous beaucoup de son crédit, du simple fait que nous n'en comprenons plus les principes.  
(1)

Mais à la différence de la mathématique pythagoricienne, basée tout entière sur l'évidence intemporelle, il serait très difficile de faire revivre ce genre de disciplines, le cadre dans lequel elles s'exerçaient ayant disparu.

(1) Nous avons suffisamment montré qu'une science devenue chez nous toute profane, comme la géométrie, avait jadis des implications symboliques très démontrables. C'était aussi le cas de l'astrologie, tombée largement aujourd'hui aux mains des charlatans, ainsi que de l'alchimie, dont la chimie moderne n'est plus qu'un dangereux résidu matériel. Comme toutes les sciences sacrées, aujourd'hui disparues, l'astrologie se fonde sur l'analogie rapprochant l'homme (le microcosme) et l'univers (le macrocosme). Il existe au moins un cas où cette relation est incontestable : c'est l'influence déterminante de la lune sur les cycles biologiques. Ce **fait** étant admis, en excepter a priori tous les autres astres relève du parti - pris. Autres exemples d'analogie, la relation symbolique établie entre les divinités, les planètes et les métaux, ou encore la classification psychologique très précise fondée sur les signes du zodiaque. Tout cela est naturellement d'ordre subtil (psychique), et donc totalement incompréhensible pour nos *laborantins*.

## II RETOUR A LA RAISON ?

Des délires de la physique contemporaine , on peut au moins conclure que là où les "philosophes de la Nature", comme Kepler et Newton (1) avaient la modestie de conformer leurs équations à l'ordre cosmique, c'est maintenant l'insondable sagesse de *Mère-Nature* qu'on invite à entrer tout entière dans les systèmes imaginés de toutes pièces par nos algébristes.

Tout juste si on ne lui reproche pas d'y mettre quelque mauvaise volonté.

Mais maintenant que le lecteur a pu apprécier sur pièces à quelles absurdités mène l'idéologie matérialiste, il est temps de revenir aux affaires sérieuses.

Nous avons conscience de ce que peut avoir d'étrange, pour la plupart de nos contemporains, l'idée que c'est l'Esprit, et non la matière, qui est au départ de toutes choses.

Mais c'est qu'ils sont soumis depuis longtemps à un " lavage de cerveau " bien orchestré.

Thomas More, à qui il est arrivé de marcher à contre-courant, remarque que "*si, par peur du ridicule, nous ne pouvons jamais rien dire qui risque de paraître choquant, nous n'avons plus qu'à nous taire...*" (2)

Telle n'est pas notre intention, d'autant que le risque en question, lui au moins, a disparu, étant donné d'une part la concurrence des innovateurs, et de l'autre, l'indifférence grandissante du public *cultivé* .

Mais aucune censure, et pas même l'"auto- censure mondialisée, ne pourra jamais empêcher la vérité de surnager, et de l'emporter pour finir.

(1) Tous deux suspects d'antécédents alchimiques... En face de Karl Popper reconnaissant "qu'un système relevant de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience" ( ce qui est la moindre des choses), admirons l'outrecuidance en marche : "*C'est une idée fausse et qui a causé de grands dommages, de vouloir tester les postulats (ou hypothèses de base) . Non seulement il n'est pas nécessaire que ces hypothèses de base soient réalistes, mais il est avantageux qu'elle ne le soient pas*". Milton Friedman.

Ah bon... avantageux ? mais pour qui ?

(2) On cite en substance ce passage de son *Utopie*.

Cette vérité subsiste d'ailleurs à l'état de trace au sein même des théories atomistes, car la quête d'un élément simple et ultime est inscrite au coeur de l'homme. Et si, sous sa forme actuelle, elle ne mène qu'au désespoir, c'est simplement qu'elle est très mal orientée.

Si, au lieu de chercher cet "atome" là où il ne peut manifestement pas se trouver, on s'adressait *ailleurs*, on aurait quelque chance de le découvrir.

Certes, en toute rigueur, on ne peut dire que cet élément insécable *existe*, car ce serait l'inclure dans l'univers manifesté, où il ne saurait avoir aucune place sans cesser d'être un et premier. \*

**Par contre, on peut affirmer avec la plus grande assurance que cet "atome", au sens de principe insécable, est bien réel, ou mieux encore, qu'il est.**

Nous n'avons même jamais cessé d'en parler, puisqu'il s'agit de ce que nous avons *défini* comme le Point métaphysique.

Mais ce Point initial (et terminal) de l'univers, informel, comme l'est déjà, à son image, le point central d'un cercle quelconque, est logiquement antérieur à toute existence, c'est-à-dire " *incréable et incréé* ".

Cela signifie que l'univers que tant de nos *savants* croient si tangiblement *matériel*, sort tout entier d'une Idée.

Cette Idée Première, nous l'avons vu, c'est l'Etre, autrement dit le Logos (et peu importent tous les autres noms qu'on lui a donnés). **Et c'est cette Energie Intelligente, parfaitement immatérielle et autonome, qui seule supporte invisiblement toute la manifestation. (2)**

(1) La Cause ne pouvant être rangée parmi ses effets, dont elle constitue la limite.

(2) Du fait que cette manifestation est tout entière polarisée, il s'ensuit que c'est l'Etre qui en constitue les deux limites, à savoir les pôles essentiel et substantiel, issus d'une apparente "division" de l'Unité.

### NECESSAIRE EXISTENCE DU MONDE SUBTIL

L' action de l'Esprit ne peut s'exercer directement sur l'existence corporelle : elle ne peut le faire qu'à travers un élément *médiateur*, à savoir le monde subtil, justement appelé *intermédiaire*. (1)

C'est de ce monde subtil qu'émanent directement les phénomènes les plus essentiels à l'existence, tels que la lumière ou les différentes forces d'attraction

**Or, ce sont justement ceux qui posent à la physique matérialiste les énigmes les plus insolubles.**

Comment expliquer par exemple que les phénomènes électromagnétiques, comme la lumière ( dont la nature ondulatoire est un fait expérimental indéniable), ou encore la gravitation, puissent se propager à travers le prétendu "vide interstellaire"..

On aurait alors affaire à des ondes privées de tout *substrat*, ce qui est une absurdité manifeste, puisqu'une oscillation quelconque est évidemment indissociable du milieu homogène à travers lequel elle se propage. Qui pourrait imaginer des vagues en l'absence d'eau... ?

Ou alors, ce n'est là qu'une abstraction de plus, sans aucune réalité autre que mentale ( *ens rationis* : "être de raison", ou comme ici, de déraison).

(1) Celui-ci correspond à ce qu'est le psychisme dans le composé humain. Sur sa nécessaire réalité, voir cette remarque de F. Schuon : " La négation du monde animique, dans lequel nous sommes plongés comme des cristaux flottant dans un liquide - mais les apparences nous font croire que ce monde se trouve dans nos corps ou derrière les écorces matérielles des choses - cette négation, disons nous, entraîne une réduction des réalités psychiques à des causes matérielles, et partant une fausse évaluation de tout ce qui est d'ordre mental; c'est la mort de toute spiritualité.

Outre qu'on ne sait plus rien du vaste domaine qui relève de la magie, on explique le supérieur par l'inférieur et on arrive ainsi à une parfaite déshumanisation de l'humain. Mais même quand on accepte l'existence du plan animique tout en niant les plans supérieurs, la déshumanisation n'est guère moindre, puisqu'on rejette les causes surnaturelles, c'est-à-dire relevant de la manifestation supra-formelle et ne se laissant plus enfermer, par conséquent, dans les limites de la causalité naturelle et "horizontale".

Prétendre qu'aurait disparu du "vide" supposé toute espèce d'élément et qu'il n'y reste rien reviendrait à en faire une sorte de néant.

Mais la définition même du néant (et donc de ce qui serait un vide *absolu*) est évidemment qu'il n'existe pas. (1)

Autant vaudrait dire qu'il se trouve, au sein même de l'étendue, des espaces de "non-continuité", ce qui est contredirait a priori l'unité et la cohérence de l'univers.

D'ailleurs comment la lumière pourrait-elle traverser ces zones de *non-être* pour nous parvenir du fond même des abîmes interstellaires ?

Il doit donc bien y subsister *quelque chose* qui puisse lui servir de milieu de transmission.

Et que ce *quelque chose* ne soit susceptible d'aucune mesure physique ne l'empêche pas d'exister.

On est donc bien obligé d'en conclure qu'il s'agit d'un "élément" immatériel. qui remplit de sa présence invisible le prétendu *vide* des physiciens.

**Et que cet élément subtil, unique support du *continuum* cosmique, est ce substrat des éléments manifestés, que toutes les traditions ont toujours connu sous le nom d'*Ether*. (2)**

(1) Cela n'empêche d'ailleurs pas d'en parler, à titre de "possibilité négative", ce qui est une **idée** comme une autre. Mais l'expérience nous a appris que le "physicien lambda", dès qu'on lui parle de vide et de réalités hermétiques, s'imagine qu'on fait allusion aux techniques de pompage...

(2) Ou sous l'un de ses équivalents comme l' *Akāsha* hindou Le grec *Aithēr* désigne un feu subtil, à ne pas confondre avec son correspondant terrestre. Cet élément éthéré, les "présocratiques" l'ont aussi figuré par d'autres fluides terrestres qui en sont issus, comme l'eau (Thalès) ou l'air (Anaximène).

Et ce sont ces images que la plupart de nos historiens prennent au pied de la lettre pour les attribuer à autant d'opinions divergentes.

Que le "feu" soit assimilé par Héraclite à la foudre du Logos prouve bien qu'il ne s'agit pas de l'élément banal, mais du milieu subtil par l'intermédiaire duquel l'Être – Un " gouverne le Cosmos". Selon Plutarque, si le feu perpétuel de Vesta venait à s'éteindre, il ne pouvait être rallumé qu'au moyen d'un miroir triangulaire concentrant les rayons du soleil.

Et c'est ce concept si **nécessaire que** la physique moderne a dû abandonner pour faire la place aux " théories particulières".

Car les deux démarches sont corrélatives : comme les atomistes anciens l'avaient déjà vu, il est nécessaire de postuler le vide pour que les particules puissent s'y mouvoir librement. Ainsi, une absurdité en entraîne fatalement une autre.

D'ailleurs, ce qu'on vient de dire de la lumière s'applique également aux forces dites d'*interaction* , telles que la gravité et le magnétisme, dont l'activité à distance suppose également un milieu de transmission ininterrompu, tout aussi impossible à mettre **en évidence par les méthodes et les instruments spéciaux des physiciens. (1)**

(1) Sinon, on pourrait aussi mettre en doute leur intelligence, à la réalité de laquelle ils croient pourtant tous fermement, car cette faculté, précieuse entre toutes, est purement immatérielle, et ne peut donc faire l'objet d'aucune mesure expérimentale. Et cela en dépit du trop fameux "quotient intellectuel", qui est tout juste bon à évaluer certains aptitudes purement techniques. C'est d'ailleurs tout ce qu'on est en droit de lui demander..

### III CONTRE L'ARGUMENT D'AUTORITÉ

C'est la règle actuelle de réserver le "délit d'opinion" aux "ténèbres du moyen âge", dont nous aurions émergé par la grâce des "Lumières".

En vérité, et contrairement à ce qui a pu se passer dans la suite, le XIIIème siècle se montrait d'une rare liberté et objectivité intellectuelle, comme en témoigne l'adage scolastique :

***Qui veritatem dicit vinci non potest, cum quocumque disputet***

( " Celui qui dit la vérité ne saurait être réduit au silence, quel que soit son interlocuteur " ).

L'idée que la vérité vient à bout de tous les faux-semblants a de quoi nous rendre courage, face à ce terrible interlocuteur qu'est la pensée prétendument *unique*, seule *correcte* .

Car notre époque, pour se débarrasser de toute idée non conforme à son credo matérialiste s'entend fort bien à répercuter les vaticinations de tel ou tel *expert* , censées clore la discussion avant même qu'elle ait pu s'engager.

Tout ce qui ne se conforme pas à cette duperie entretenue par les *medias* est donc soumis à une implacable censure de fait, et n'aurait plus qu'à disparaître.

Seuls ont droit à la parole les *penseurs* universitaires, dont la masse amorphe dépasse depuis longtemps, au nom de la démocratique *égalité des chances* , celle des détenteurs du certificat élémentaire, sans en atteindre toujours le niveau théorique. (1)

(1) Le premier *bachot* , en 1908, comptait 31 candidats. Ils sont aujourd'hui 600.000... Y voyons-nous plus clair ? A l'opposé, l'illettrisme n'a jamais empêché d'avoir un certain sens de la langue; c'est au point qu'un vieux grammairien recommandait de s'inspirer du langage des crocheteurs, sinon des harengères...

Il faut bien du courage pour rire de l'actuelle débauche d'experts...  
Le courage d'Esopé, que son maître avait mis à l'encan aux côtés  
d'un autre esclave apparemment fort *cultivé*.  
Celui-ci faisait donc l'article en se targuant de multiples talents.

- "*Et toi*" - demanda un acheteur au spirituel nabot- "*que sais-tu  
donc faire ?* - A quoi Esopé de repartir : "*Rien ... l'autre a tout  
pris pour lui ...* (1)

Pour en finir avec l'argument d'autorité, peut-être se souvient  
encore du pharmacologiste Jacques Monod, jadis *nobélisé* pour sa  
découverte des neuroleptiques, ces "camisoles chimiques" dont nos  
contemporains, on ne sait trop pourquoi, font une consommation  
sans cesse croissante.

Un tel brevet d'omniscience le poussa bien vite à des élucubrations  
aussi hasardeuses que peu nécessaires sur les origines et les  
destinées de l'univers.

Le cher homme aurait bien dû prendre quatre grains de son propre  
ellébore, ou écouter du moins l'ancien adage : "*Cordonnier, pas plus  
haut que la sandale !* "...

Toujours est-il qu'au sortir d'une conférence mondaine où il avait  
épilogué sur ses illusions favorites, il eut à subir l'humilité feinte de  
François Mauriac. "*Monsieur le Professeur, vous nous proposez-là  
des choses beaucoup plus incroyables que tout ce qu'on nous  
demande de croire, à nous autres, pauvres chrétiens...*"

Trêve d'insolences.....

Mais veuille le lecteur se souvenir de cette dernière observation ,  
aux quelques moments où nous lui demandons de passer au-delà  
des apparences reçues, comme dans les chapitres où il sera  
question de l'univers subtil, ou pis encore, de la fin des temps ..

(1) La Fontaine, *Vie d'Esopé*.



## IV LE CREPUSCULE DES MAGICIENS

Le terme d'*apprentis sorciers* n'a plus pour nous, dans la vie ordinaire, qu'une valeur de métaphore.

Il ne viendrait donc à l'idée de personne de le prendre au pied de la lettre, car il y a bien longtemps qu'on ne brûle plus les magiciens, dont les exploits sont devenus des contes pour enfants.

Ce qui est bien la meilleure manière de leur enlever tout crédit.

Pourtant, même si son existence est niée par les "scientifiques", le monde subtil n'en continue pas moins d'exercer son action, et même de façon de plus en plus perceptible, ce qui constitue même un "signe des temps".

Mais le dogme matérialiste est encore si répandu que devant une quantité de phénomènes *marginiaux*, le public doit se contenter d'*explications* allant toujours dans le sens de la réduction à la "réalité corporelle" la plus épaisse.

Donnons-en un exemple à la fois banal et stupéfiant, quoique tiré d'animaux plus petits...

Une hirondelle de quelques grammes élève sa couvée sous notre toit, puis - comme on changerait de quartier - s'envole pour l'Egypte, dont elle revient quelques mois plus tard pour réoccuper le même nid, et ainsi pendant des années sans jamais se tromper. Et pourtant, qui s'étonne vraiment de ces migrations, si incroyables soient-elles, puisqu'elles font partie de la "vie ordinaire" ?

Jamais un scientifique ne parlera dans des cas semblables d'une sorte de "sixième sens" : ce serait ruiner sa carrière en se rangeant du côté des charlatans (qui, à vrai dire, sont presque aussi nombreux que les gens réputés sérieux).

Au lieu d'admettre l'évidence d'une communication subtile (ou "psychique") il avancera donc n'importe quelle hypothèse invraisemblable, mais compatible avec les préjugés matérialistes communs.

Naturellement, la plupart de ces experts - qui ne sont tout de même pas fous - savent très bien que le phénomène peut difficilement s'expliquer par la présence dans l'organisme de l'oisillon de particules métalliques réagissant au magnétisme terrestre. Ils croient moins encore que l'observation du ciel étoilé suffise à rendre compte de cette précision stupéfiante, pas plus qu'ils ne prêtent à la bestiole une mémoire assez prodigieuse pour retenir, au millimètre près, tous les détails géographiques des terres survolées, infiniment mieux que les ordinateurs de quelque *cruise missile* .

Tels sont pourtant les pitoyables arguments qui suffisent au grand public pour ne jamais mettre en doute l'omniscience universitaire.

Autre exemple, celui des sourciers, qui partagent leur talent inné avec les animaux (1) , et dont la précision n'est pas moins "inexplicable". (2)

Voilà donc une autre faculté inconnue qu'on va, dans le meilleur des cas, expliquer par l'action de "radiations", quoique celles-ci soient indétectables en laboratoire.

Il s'agit donc bien là d'une manœuvre de "normalisation" visant à faire entrer d'avance tout ce qui est " provisoirement inexplicable" dans le champ des propriétés "bien connues" de l'électro-magnétisme, dont les phénomènes sont censés être tous de nature matérielle. (3)

(1) Une troupe d'éléphants, sous la conduite indiscutée d'une sage aïeule, parcourt des centaines de kilomètre pour arriver à un minuscule trou d'eau.

(2) Leur taux de réussite peut être assez convainquant pour amener leurs nombreux clients à financer de coûteux forages, dont l'échec suffirait à les ruiner.

(3) C'est ainsi que la médecine officielle s'est efforcée sans succès d'assimiler les méridiens subtils de l'acupuncture au réseau nerveux ordinaire. Il est en effet difficile d'attribuer à quelque effet placebo les anesthésies prolongées nécessaires aux opérations à cœur ouvert ! A moins d'attribuer aux patients chinois un stoïcisme à toute épreuve.

Mais quand on parle de propriétés *bien connues* , il s'impose de distinguer soigneusement deux choses.

- L'une est l'art de les manipuler et de les mettre en pratique.
- L'autre serait la connaissance de leur vraie nature, connaissance qui est actuellement nulle, en particulier dans le cas de forces agissant à distance, telles que la gravitation, le magnétisme ou la lumière.

L'adage médiéval qui suit s'applique donc on ne peut mieux à la situation actuelle : *Ars sine scientia nihil* .

L'*art* doit s'entendre ici dans son sens général de "technique" (et même de "ruse"), alors que **seule une véritable connaissance des causes mériterait le nom de science.** (1)

On peut déduire de ce principe traditionnel que le Léviathan technique actuel, qui fait passer l'utilitarisme des "applications" avant toute forme de réflexion désintéressée, est en bonne voie d'auto-destruction.

La simple observation, libre de préjugés, suffit d'ailleurs à s'en persuader.

Comme elle permet aussi de remonter jusqu'à la période de l'histoire où se sont multipliés les signes avant-coureurs d'une conception matérielle de l'univers. (2)

La tendance se décèle déjà au XVIème-XVIIème s. chez les derniers alchimistes sérieux, déjà confrontés à la grave question des "actions à distance", qui est restée la pierre d'achoppement de la physique moderne, depuis qu'elle a nié imprudemment la réalité de l'Ether.

(1) Connaissance transcendante dont les Anciens unanimes faisaient la condition du vrai bonheur, que ne sauraient procurer les hypothèses de plus en plus caduques de nos "scientifiques". Cf. Virgile : "*Felix qui potuit rerum cognoscere causas*". Cette *felicitas* est le privilège de l'initié, alors que la simple *beatitudo* est promise à ceux qui, comme les Epicuriens, vivent "selon la nature".

(2) Le cas de l'atomisme antique ne peut encore être considéré comme une manifestation de matérialisme. Il s'agit plutôt d'une théorie mécaniste sans lendemain

C'est ainsi que Paracelse introduit la notion de *magnétisme* pour définir les forces d'attraction et de répulsion reliant les êtres, et assurant la cohérence du Cosmos.

Energie mystérieuse que les Anciens appelaient tout bonnement "Amour".

Bien entendu, ce *magnétisme* n'avait pas encore le sens qu'on lui donne aujourd'hui.

Mais on peut voir une première démarche "moderne" dans l'utilisation par ces hermétistes de l'**aimant** pour rétablir l'équilibre du microcosme, utilisation thérapeutique que Robert Fludd applique même à distance, grâce à son "onguent de sympathie".

Il s'agit en effet, dans ces deux cas, de supports "matériels".

Du reste, tout le monde ne s'était pas converti à ce début de réductionnisme.

C'est ainsi que l'humaniste Conrad Goclen considère que la nature agit par une force, tantôt attractive, tantôt répulsive (1), ***partout présente, mais discrète.***

**C'est la "description" même de l'Ether**, manifestation dans l'ordre subtil de cette Energie, co-extensive à l'univers, qui pénètre et soutient toutes choses, et qu'Héraclite nomme Logos, "*Pensée qui pilote toutes choses à travers tout* ", en la comparant à la foudre. (2)

Le savant jésuite Athanase Kircher semble limiter ce principe à l'ordre médical lorsqu'il écrit que le magnétisme de l'amour est une loi cosmique d'attraction entre les vivants, qui explique aussi bien les liens érotiques que les guérisons "par voie sympathique".

Il est d'ailleurs facile d'universaliser cette définition, en rappelant que la vie est une condition de l'existence, et qu'aucun être, fût-il tenu pour "inanimé", ne saurait donc en être exclu. (3-

(1) Forces mises en œuvre par la *spagyrie* .

(2) Utilisant ainsi une analogie électrique avant la lettre ...

(3) Un simple caillou, pour la physique moderne elle-même, présente un tourbillon d'activité.

Mais quels peuvent bien être les liens avec la magie des techniques actuelles les plus "pointues", comme celles de l'informatisation électronique , de la "biologie moléculaire", de la recherche nucléaire ?

**Commençons par constater qu'elles manipulent des forces dont la vraie nature leur est parfaitement inconnue, et qui tendent toutes à se "dématérialiser".**

Les interventions n'y ont en effet plus rien de mécanique et tendent notamment de plus en plus vers le "virtuel".

A cet égard, certaines déclarations déjà anciennes reprennent une actualité brûlante.

C'est ainsi que le grand naturaliste et médecin belge Jean-Baptiste van Helmont considère que le magnétisme, tant par sa nature que par ses effets, relève exclusivement du domaine subtil.

Selon lui, "*Toute science occulte, ou qui dépasse ce que nous apprennent la simple observation et le calcul, est magie. Toute puissance non-mécanique ne peut être que magique*".

On doit donc se demander si nos disciplines de pointe ne sont pas devenues un nouveau terrain pour les forces subtiles, jadis utilisées par la magie, et qui , assez récemment encore, ne semblaient plus guère à l'œuvre que dans des activités suspectes, comme le spiritisme et la psychanalyse. (1)

Ces deux pratiques tendant à devenir obsolètes, on peut penser que **les forces bien réelles qu'elles mettaient en œuvre de façon plus ou moins consciente, loin de disparaître, se sont maintenant déplacées sur un terrain où plus personne ne soupçonne leur présence.**

(1) Voir à ce propos les mises en garde de Guénon, dans *L'erreur spirite*.

≈

Car un ordinateur, une cellule organique ou une "collisionneur de particules" sont des choses très concrètes, mais qui peut dire **ce qui s'y passe réellement** ? Et cela même si l'on sait parfaitement **comment** les manipuler. Car ce "artefacts", comme les simples aimants de jadis, peuvent servir de *support* à n'importe quoi.

On se retrouve donc très exactement dans la situation de l'apprenti-sorcier, qui a appris, en singeant son maître, à mettre en action le fameux balai, mais ne sachant comment l'arrêter, se trouvera bientôt proprement balayé lui-même.

Encore ne s'agit-il, dans nombre des cas évoqués, que de magie "blanche" ( dont on peut d'ailleurs faire un usage averti).

Par contre les dernières tentatives de manipulation cellulaires rappellent trop souvent la nécromancie - une sorcellerie du plus bas étage - comme dans les greffes "transgéniques", le clonage, ou l'association de cellules cérébrales avec des mécaniques singeant la vie, telles que les robots. (1)

Et tout ce qu'on a trouvé pour se prémunir contre ces dangers mortels pour l'espèce, ce sont certains "Comités d'Ethique" qui amusent beaucoup les techniciens.

Ceux-ci sont en effet assez bien placés pour savoir que **tout ce qui peut se faire se fera.** .

(1) Il existe déjà dans la magie classique certains exemples d'êtres artificiels et sans âme, comme l' *homoncule* ou le *Golem*. Quant à la création d'isotopes, métaux n'existant pas dans la nature, mais obtenus par "transmutation", ils font penser à des productions alchimiques de mauvais aloi. Le plus dangereux des métaux radioactifs a été dénommé Plutonium, ce qui devrait suffire à préciser sa vraie nature. L'exploitation des mines a toujours été considérée comme suspecte, et des noms comme "cobalt" et "nickel" désignaient à l'origine des entités (gnômes). plus ou moins susceptibles de nuire. Le rôle sinistre du pétrole dans le monde moderne illustre lui aussi le caractère infernal de ces résidus souterrains..

## V TRIOMPHE DE L'AVOIR : UNE DICTATURE MONDIALE

On revient ici sur la question déjà abordée de l'impérialisme, pour envisager son ultime extension sous la forme d'un totalitarisme *planétaire*.

Sujet plein d'embûches, car comment les peuples actuels, qui se croient si malins, pourraient ils soupçonner ce qui est en train de s'installer, de façon pourtant de plus en plus visible, en cette fin de cycle historique ?

C'est que ces peuples ont été soigneusement anesthésiés par une apparente prospérité au cours des décennies de paix relative qui ont suivi les deux grands massacres du XXème siècle.

Paix relative - du moins pour l'Occident - car elle était nécessaire pour mettre sournoisement en place les outils d'une destruction mille fois pire.

De tout cela, les populations, dans leur immense majorité, sont donc encore inconscientes.

Tout ce qu'on peut attendre d'elles, c'est une inquiétude sourde, mais qui s'accroît vite avec le pressentiment que "quelque chose se passe", sans qu'on puisse, ou veuille, déterminer de quoi il s'agit.

Cette peur latente, soigneusement entretenue par les gouvernements, et qui sous peu se changera en panique, bien loin de retarder le cours des événements, ne fera que l'accélérer,

Car la terreur reste le dernier moyen de faire obéir des masses décervelées par les modernes "délices de Capoue", et qui ont perdu tout sens de la survie collective.

On n'a jamais autant parlé de "communauté internationale".

Et pourtant il n'existe manifestement plus rien de tel, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi la complicité des forces prédatrices à l'œuvre dans le monde.

Car le rejet de toute métaphysique (1) - et donc du sens de l'unité "globale" - se traduit, dans l'ordre social par une rapide disparition de la solidarité humaine et en définitive, de tout sens moral. Qu'importe d'ailleurs à ceux qui comptent encore se sauver tout seuls du naufrage.

Si donc les forces occultes qui se cachent derrière nos gouvernements dénoncent sans arrêt les méfaits de *terroristes* réels ou imaginaires, ce n'est pas seulement pour développer impunément une industrie d'armements dont dépend leur survie, c'est avant tout pour éviter que le public prenne conscience de leurs vraies intentions.

En cas de besoin, ils susciteront donc, **ou organiseront eux-mêmes** des attentats assez graves pour détourner l'attention en créant un effet de sidération, sensé marquer le départ d'une ère nouvelle.

On parviendra ainsi, en faisant croire aux masses qu'on les défend contre toutes sortes de menaces extérieures, à faire accepter bon gré mal gré des régimes policiers qui interviendront sur la terre entière, avec les intentions apparemment les plus nobles. (2) Après cela, il sera facile de réduire à rien des libertés chèrement acquises au cours des siècles, telles que l' *habeas corpus* , justement cher aux Anglo-Saxons.

Mais susciter la terreur par la violence ouverte, comme l'ont fait toutes les dictatures du XXème siècle, ne serait pas suffisant car ces systèmes suscitent encore la réprobation, et peuvent donc être source de résistances ouvertes.

(1) Les "savoirs" répétitifs diffusés par "l'université pour tous" ont, entre autres effets, celui d'anéantir le sens de l'analogie, sans lequel les leçons du passé ne servent plus de rien.

(2) Les tribunaux internationaux, armés de leur "compétence universelle" et présidés par des personnages suspects, prennent une part essentielle dans cette mise au pas, en association avec les organisations humanitaires cosmopolites, dont beaucoup de membres ignorent manifestement le rôle qu'on leur fait jouer.



Il faudra donc que toute cette organisation criminelle se fonde sur une formidable industrie du mensonge, chargée de propager la "pensée correcte" en éliminant toute possibilité de critique. (1)

Mais ce n'est là qu'un début.

Car s'il importe de déboussoler et de corrompre les esprits, on peut aussi procéder de façon plus concrète, en s'attaquant directement aux corps.

Et il n'est même plus nécessaire pour cela de déplacer des divisions blindées, car la nature des armes a changé du tout au tout.

Une guerre "classique" choque par son caractère ouvert et délibéré. Pour soumettre le monde entier - à l'heure de la "globalisation" - on va donc organiser des agressions sournoises contre les biens les plus nécessaires à la vie ( à commencer par l'alimentation ).. Ces attaques, quoique très bien coordonnées ( et par qui ? ) , seront toujours présentées comme les "effets collatéraux" d'un *Progrès* "qu'on n'arrête pas" , et qu'il n'est donc pas question de contester.

Mais quels sont donc ces biens "les plus nécessaires à la vie" , et dans quelle mesure sont-ils devenus le principal moyen de pression ?

Cela commence, comme par un renversement des données alchimiques, par une corruption systématique des quatre éléments. C'est déjà évident pour l'eau et l'air, irrémédiablement contaminés par la pollution ; l'eau est en outre de plus en plus souvent confisquée par des états prédateurs.

(1) Toutes les mesures de surveillance prédites par Huxley et Orwell n'étaient que jeux d'enfant en comparaison de ce qui est déjà en place de nos jours.

Pourtant le régime nazi fut un précurseur doué en matière de *médias*, et le chef de la *Propaganda Abteilung* déclara un jour en substance : " *Les gens ne croient jamais les petits mensonges : ils ne gobent que les plus gros...* "Que dirait-il devant la taille des impostures actuelles ? Mais c'est précisément cette différence de dimension ( donc purement quantitative) qui en dissimule la nature, alors que sur le plan qualitatif, la perversion n'a changé en rien. On n'insistera jamais assez sur le rôle joué par le cinéma, puis par les "séries" télévisées dans cette entreprise d'intoxication.. Dans le moindre village africain où l'on manque à peu près de tout, il y a toujours au moins un téléviseur qui fonctionne, et le bon peuple de rêver au Texas, qui doit lui apparaître comme le Ciel ouvert.

Le feu, élément jadis plus utile qu'inquiétant, est devenu, sous sa forme nucléaire, une menace majeure.

Quant à la terre, c'est pire encore. Là où elle était cultivable, elle est remplacée par des déserts toujours plus étendus. Car l'industrie a définitivement détraqué le climat, et empoisonné les cultures.. Du reste, là où le sol n'a pas encore disparu pas sous les surfaces de béton, sa propriété est refusée au commun des mortels par des accapareurs insatiables.

Car les organisateurs du chaos savent bien que les terres cultivables sont la clé de l'autonomie, jamais le propriétaire du moindre lopin de terre n'étant mort de faim.

Leur *politique agricole commune* a donc pour but de faire régner la pénurie en multipliant les friches et en forçant les derniers paysans à se ruiner en pratiquant des cultures "intensives", non vivrières et destructrices des sols.

Pratiques industrielles qui aboutiront forcément à une famine généralisée, accompagnée d'un endettement permanent.

Car le fait de crouler sous les dettes n'est pas réservé aux seuls paysans.

Il soulève une question bien plus générale, celle de l'Argent-Roi, ou pour mieux dire, de l'Argent -Dieu. qui nous ramène tout droit au symbolisme de la Bête.

Voici en effet ce que dit un texte sacré - parmi bien d'autres - de ses méthodes de gouvernement. (1)

*"Elle accomplit des prodiges étonnants, jusqu'à faire descendre, aux yeux de tous, le feu du ciel sur la terre (...) Par ses manœuvres, tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves se feront marquer sur la main droite ou sur le front , et nul ne pourra rien acheter ni vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom " .*

(1) Apocalypse, 13,13

Comment ne pas voir là une évocation du feu nucléaire, du contrôle permanent des individus par marquage (1) et enfin de la discrimination financière. (2)

Ce dernier point est un élément essentiel du complot, car c'est bien de cela qu'il s'agit, et même d'une *conjuración* (3) en dépit d'efforts incessants pour ridiculiser ce déductions, pourtant évidentes.

Il est en effet évident que l'argent revêt de plus en plus un aspect sacramentel, et cela aussi a été annoncé depuis toujours par des symbolismes fort clairs, tels que le culte du Veau d'Or, divinité qui ne manque pas de s'emparer de son peuple dès que ses prophètes ont été réduits au silence.

Ce "sacrement de la Bête" a subi, au cours des temps modernes, des mutations dont les plus récentes offrent à la subversion des perspectives quasiment illimitées.

On veut parler de la "virtualisation" maintenant complète de la monnaie.

Ceci est l'aboutissement d'un long processus par lequel le numéraire, dont le "bon aloi" était primitivement garanti par l'autorité religieuse (4) a subi diverses altérations aboutissant à lui faire perdre sa valeur nominale pour la remplacer par une valeur "fiduciaire".

A mesure que disparaît la confiance du public, cette valeur devient donc de plus en plus aléatoire.

(1) *Recensement* d'un nouveau genre, qui "singe" cette prérogative impériale en stigmatisant le bétail humain, comme on le faisait dans les camps de concentration

(2) Voir Guénon, *Le Règne de la Quantité*, ch. XVI : *La dégénérescence de la monnaie*.

(3) Terme qui, appliqué à ce projet *exécration*, introduit une notion de "sacralité à rebours".

(4) Au moyen âge, ce fut notamment par l'intermédiaire des Templiers.

Une étape décisive dans la dévalorisation financière fut la création du papier-monnaie, tel l'éphémère *assignat*. (1)

On a fait mieux depuis, avec les mêmes effets, mais à une échelle devenue mondiale, par la création d'une monnaie purement virtuelle, c'est à dire totalement dépourvue de "couverture or" (ou du peu qui en subsistait).

Cette "monnaie électronique", entièrement fictive, est devenue depuis l'objet de manœuvres apparemment insensées, permettant à certains états de disposer d'un crédit illimité, aux dépens de tous les autres, à commencer par les plus pauvres. (2)

Jusqu' à la date toute récente où le peu de "confiance" qui subsistait s'évapora, et où , paradoxalement, les banques en faillite s'enrichissent outrageusement en se faisant renflouer par les Etats, menacés eux-mêmes d'effondrement par suite de leur collusion avec tout le système financier.

Ainsi, elles ruinaient non seulement leur clientèle, mais appauvrissaient sévèrement, par le recours forcé à des taxations supplémentaires, l'ensemble de la société.

Tout cela serait déjà suffisamment grave s'il ne s'agissait, comme on l'avance couramment, que d'une cupidité démesurée dans le chef des conglomérats bancaires, ou même de certains agents isolés, qui servent au besoin de boucs émissaires complaisants. Mais la volonté d'enrichissement personnel est de tous les temps, et ne suffit pas, dans ce cas, à tout expliquer.

C'est qu'elle est à présent "instrumentalisée" par des forces cosmopolites coalisées. (3)

(1) Cette création révolutionnaire est un des contrecoups des falsifications de Philippe le Bel.

(2) Parallèlement, le "vote électronique" favorise à l'extrême toutes les manipulations, enlevant ainsi à la démocratie le peu qui lui restait de crédibilité.

(3) Mieux vaudrait sans doute parler d' "entités".

Ceci nous amène à évoquer, à titre d'exemple, une actualité récente, ce qui pourrait paraître fort étranger à notre propos.

L'effondrement en cours de tout le système financier, qu'on présente comme le résultat d'une série d'interactions plus ou moins accidentelles, devrait faire réfléchir par son caractère simultané. En réalité, il ne peut s'agir que d'une action concertée, comme le sont toutes les manoeuvres qu'on a citées plus haut.

**Leur but est de créer un désordre tel que les populations affolées finiront par se jeter dans les bras de toute organisation offrant de "normaliser" la situation, en sauvegardant leur "pouvoir d'achat" (1) ou leur simple sécurité.**

**Et cela ne peut évidemment se faire que sous la forme d'un gouvernement mondial, dont les instances internationales, comme la "tour de babil" des *Nations Unies*, n'auront été que les laboratoires d'essai.**

(1) Les banqueroutes qui précédèrent les coups d'état bolchevique et nazi furent une conséquence immédiate de la Grande Guerre, destinée à abattre ce qui subsistait des anciens empires. On pourrait qualifier tout cela de "répétition générale". En effet, les faillites astronomiques qui s'ensuivirent se reproduisent à présent un peu partout..Simplement, elles se sont "globalisées, car les élèves ont depuis longtemps dépassé leurs maîtres, sous d'autres noms, bien entendu.

## UN JEU DE MARIONNETTES

Le symbolisme du théâtre trouve une de ses expressions les plus frappantes dans le théâtre du Guignol, où les enfants se prennent passionnément au jeu.

Or ce jeu repose toujours sur un antagonisme, comme celui du héros et du gendarme - voire du Diable en personne -.

Mais seuls des adultes peuvent garder conscience de la volonté unique - celle du "montreur" et de son équipe - qui anime les petits personnages.

La métaphore est si claire que ce genre de "théâtre d'ombres" a toujours connu une utilisation traditionnelle, dont on trouve chez Platon un exemple célèbre.

Mais ce jeu-là n'est pas réservé à la seule Divinité (1) :

Il est aussi le divertissement favori de l'Adversaire, qui La singe en tous points. (2)

C'est sur quoi on voudrait insister maintenant, en guise de complément au chapitre politique qui précède.

On vient justement d'évoquer le Diable, et c'est bien cet ennemi de l'humanité qui est à l'oeuvre sur la scène mondiale, avec d'autant plus d'efficacité qu'il a pu persuader l'opinion de son inexistence... C'est donc à une dissimulation du même ordre que travaillent sans répit, et avec une habileté vraiment infernale, ses plus dévoués représentants. (3)

(1) Dans les grandes épopées guerrières, les Dieux soutiennent alternativement l'un et l'autre camp, comme Athèna, dont, à la fin, on ne sait plus très bien pour qui elle prend parti. Toute l'Enéide est fondée sur cette équivoque subtile.

(2) Et cette apparente opposition fait, elle aussi partie du jeu, dont le meneur, bien à l'abri derrière son rideau, guide les assauts furieux que livre sa main droite à sa main gauche.

(3) Ici encore, la contre-tradition reproduit, mais en l'inversant, le secret et la dissimulation ésotériques, dont les motifs sont évidemment tout autres.

Si encore le public actuel - y compris celui des théologiens - prenait vraiment au sérieux les prédictions formelles des textes sacrés, il pourrait au moins se douter de quelque chose, et éviter de se jeter tête baissée dans la gueule du loup.

Mais voilà, tout ce qu'on trouve dans ces écrits passe d'office pour histoire ancienne... (1)

Il faut dire que la moindre allusion à ce qui se passe réellement derrière la scène prestigieuse du théâtre global se heurte à un obstacle d'une grande efficacité, et sur lequel il nous faut revenir.

C'est le discrédit jeté sur *la théorie du complot*, terme dont on affuble désormais toute interprétation de l'actualité qui ne se conforme pas à la version officielle, seule *correcte*.

On cherche ainsi à ridiculiser tous ceux qui dénoncent les faux-semblants en vigueur, ces clichés bien-pensants qui présentent la situation actuelle de "la planète" comme une lutte acharnée, sinon ultime, entre les *Chevaliers blancs* (2) et *l'Axe du Mal*. On veut dire entre la *civilisation* et ses *valeurs* et la barbarie *terroriste*.

Justement, examinons un instant de plus près ce concept de *terrorisme*, qui sert aujourd'hui à justifier toutes les dérives politiques.

Premier constat : il y a longtemps qu'on a pris l'habitude de désigner comme *terroristes* de courageux *résistants* en lutte, avec des moyens désespérés, contre des oppresseurs militairement surpuissants et qui pratiquent comme on respire la désinformation la plus cynique en retournant le vocabulaire tout entier dans un sens favorable à leurs projets.

(1) Ainsi, on réduit couramment le sens universel de l'Apocalypse à un conflit local entre l'Empire Romain et une émeute juive.

(2) Fait qui n'est sans doute pas fortuit, les derniers à avoir porté ce nom ont été les Templiers.

Et où sont dans ce cas les **vrais** terroristes, qui sont aussi les inventeurs du concept ?

Il y a d'ailleurs plus nouveau : c'est de voir un état organiser les attentats les plus atroces **contre son propre peuple**, et tirer prétexte de ces provocations cyniques pour réduire sans cesse les libertés, déjà très relatives, qui lui restaient.

Si nous rappelons ces **faits** - amplement prouvés (1) - c'est pour qu'on prenne bien la mesure de l'adversaire, et qu'on réalise qu'il est **capable de tout**.

Si l'on veut avoir la moindre chance d'y voir clair dans les "manipulations" qui ont aidé à fabriquer le monde moderne, il importe donc, devant n'importe quel acte particulièrement *renversant* (2) , de poser la question préalable à toute enquête sérieuse :

" **A qui le crime a-t-il profité ?** ". (3)

Du reste, rien de tout cela n'a commencé avec les spectacles hollywoodiens auxquels nous venons de faire allusion.

(1) Du moins pour ceux qui ne ferment pas obstinément les yeux pour préserver leur confort.. Mais il n'y a pas de mensonge parfait, ni de "montage", si énorme soit-il, qui ne se trahisse par des contradictions criantes. Seule en effet la vérité peut être parfaitement cohérente, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire *vraisemblable*.

(2) De ceux qui *ouvrent une ère nouvelle* , qu'il s'agisse "d'un grand pas pour l'humanité" ou de l'écroulement spectaculaire d'un sanctuaire du Veau d'or.

(3) Ou comme disaient les juristes romains qui ont créé notre droit : "*Cui prodest ?* "



Car la conjuration des forces résolues à " écraser l'infâme" - comme disait Voltaire de l'Occident chrétien - tout en s'assurant la domination mondiale est à l'œuvre depuis bien longtemps. (1)

Et il y a plus d'un siècle déjà qu'elle a imaginé une mise en scène dont la *malignité* dit assez de quels ateliers elle sort, et demande une explication préalable.

Il se fait qu'au début du siècle dernier, l' entreprise anti-traditionnelle avait pris assez d'ampleur pour alerter les observateurs les plus perspicaces ; elle risquait donc de perdre le bénéfice de la clandestinité.

C'est alors que ses dirigeants occultes entreprirent de lancer un "contre-feu", en exploitant une donnée constante du psychisme humain. (2)

**C'est que le moyen presque infaillible de nous cacher une évidence, est de nous la " mettre sous le nez ", et dans le plus grand format possible. (3)**

Cela demande évidemment une audace peu ordinaire, mais ceux qui inspirent cette entreprise n'en manquent pas, étant *galvanisés* par la forme spéciale d'intelligence qui a permis au *Malin* de persuader le monde de sa non-existence. (4)

(1) Ses premiers " points forts" furent la révolution française, puis toujours en France -" Fille aînée de l'Eglise", et donc cible prioritaire - la honteuse défaite de 1870 dont une des conséquences fut l'horreur de la "Grande Guerre". Napoléon III, personnage trouble, et dont l'entourage l'était encore davantage, continua ainsi à sa façon les massacres de son oncle l' *Usurpateur* . Ce dernier était pourtant d'une tout autre dimension, et aurait même pu, avant de *basculer* dans la tyrannie, inaugurer un vrai renouveau impérial, comme Fabre d'Olivet en avait eu l'espoir, trop vite déçu.

(2) Elle a été mise en lumière par A. Edgar Poe dans son excellent nouvelle : *La lettre volée* , qui donne la clé d'une foule d'énigmes posées par l'histoire contemporaine....

(3- C'est la méthode dite du "manteau de lumière" qui rejoint celle du "gros mensonge" prônée par Joseph Göbbels.

(4) Il faut se garder d'oublier que celui-ci était à l'origine un Archange, et le plus *brillant* de tous. L'orgueil que lui inspire son habileté le pousse d'ailleurs à se dévoiler à l'occasion, quitte à se réfugier après cela dans un infortuné "troupeau de porcs".

Voyons maintenant comment ce principe génial entre en application .

On commence par exposer, point par point, la tactique projetée, ce qui, à **première vue**, semble tout bonnement suicidaire.

Mais c'est justement sur cette "première vue" que repose toute la ruse.

Car la publication massive de ces données *sensibles* ne doit pas suivre les règles ordinaires.

En effet, le choix du rédacteur - ou tout le milieu rédactionnel - sur qui repose la responsabilité du texte final, répond à une condition impérative, **qui est sa totale absence de crédibilité.**

Aucune personne dans son bon sens n'aurait dès lors l'idée de prendre au sérieux ces évidences, **vu le contexte suspect dans lequel on les présente, et avec lequel elles se confondent inextricablement.** (1)

En d'autres termes, il s'opère un effet d'*amalgame* , à la suite duquel, sauf miracle (2) la vérité ne se distingue plus de l'affabulation, avec laquelle elle est alors rejetée en bloc par le grand public.

(1) C'est par un tel procédé qu'on a confié jadis la rédaction de certaines *énormités* - parfaitement réelles - à un escroc notoire, opérant d'ailleurs sous un faux nom, et à qui sa réputation de plagiaire enlevait tout crédit. Le stratagème a très bien fonctionné durant tout un siècle, jusqu'au jour où l'actualité s'est mise à dépasser la fiction ! Il a fallu alors dénoncer et éliminer à tout prix le *brûlot* qu'on avait, dans un premier stade, diffusé massivement.

(2) La restriction est d'importance...

## TOUJOURS L'ARGENT

Revenons à la monnaie , cet élément essentiel dans l'installation du "règne de la quantité".

Et d'abord par la forme virtuelle, reposant sur les grands nombres informatiques, des sommes colossales mises en œuvre, et qui n'ont plus aucun contact avec la réalité,

La forme obsessionnelle que prennent les "crises" financières trahit d'ailleurs le caractère illusoire de cet argent qui "s'évapore" à toute occasion, permettant ainsi de juger l'arbre à ses fruits. Car les seuls effets réels de ce cauchemar sont la paupérisation massive dont on a déjà parlé, avec le désespoir qui en résulte (1)

**Celle-ci dévoile d'ailleurs directement l'aspect le plus sinistre de toute la conspiration financière  
Car si celle-ci se bornait à une opération visant à dépouiller les actionnaires alléchés par des taux illusoires, on serait tenté de conclure : "tant pis pour eux ! "**

Mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit.  
Car l'opération ne se limite pas à un certain "milieu", où s'affrontent des escrocs plus ou moins adroits.

**L'essentiel du crime a consisté à mettre tous les produits de cette "économie-fiction" sur le même pied que les monnaies qui conservent malgré tout un reste de réalité en rémunérant, de façon qui reste plus ou moins proportionnelle, un travail véritable, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature.**

(1) Ainsi, les paysans indiens, accoutumés de tout temps à une vie modeste, sont à présent accablés de dettes, non plus seulement par des usuriers impitoyables, mais par la mafia multinationale - encore pire - des producteurs de semences et d'engrais empoisonnés. Il leur reste la ressource de se suicider en masse, contribuant ainsi à réduire la paysannerie. Et la même opération se déroule partout, mais sous d'autres formes qui empêchent de remarquer la concordance de toutes cette "action". En Europe par exemple, la "Politique agricole commune" a fait passer, en cinquante ans, la paysannerie française, anglaise ou allemande de 40% de la population à **±2%**, en organisant ainsi les pénuries alimentaires qui servent, dès à présent, d'"arme de la faim".

L'étonnant est que personne ne relève vraiment la perversité de la manœuvre, qui se fait d'ailleurs sur le dos des producteurs véritables, en aboutissant à les licencier en masse, au gré des mercantis.

## LE REVERS (CACHÉ) DE LA MÉDAILLE

Tandis que l'argent est tout bonnement en train de se volatiliser, réfléchissons un instant à ses lointaines origines, où elle constituait un lien social d'importance, en facilitant grandement les transactions dans des sociétés trop développées pour pouvoir se contenter du troc.

C'est pourquoi elle était, en ce temps-là, placée sous la protection des Dieux. De même qu'Hermès présidait à toutes les activités commerciales (parfois même coupables ...), ce sont d'autres Divinités de haut rang qui garantissaient la monnaie contre les abus, les institutions politiques ne venant qu'en second dans cette tâche. Le nom même de "monnaie", vient de *Moneta* (une épithète de Junon (1)), vu que le trésor de l'Etat romain était conservé dans le temple de cette Déesse. (2)

La monnaie était ainsi un symbole majeur de l'étrange complémentarité existant entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. (3)

(1) De *monere* (avertir). Elle était donc pour les Latins "La Dame du bon Conseil"...

(2) On a pu dire que Satan est "le singe de Dieu". Rien d'étonnant donc à ce que notre argent ne soit plus qu'une "monnaie de singe". Celle-ci était d'ailleurs à l'origine le mode de paiement favori des bateleurs...

(3) Voir l'ouvrage de Guénon qui porte ce titre. On a montré ailleurs que cette association s'est conservée dans l'expression vulgaire "Pile ou face". La face étant celle du souverain, et la "Pile", le Pilier cosmique, ou la Croix, qui en est l'équivalent.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la monnaie ci-dessous, qui peut nous apprendre bien des choses sur ce qu'est une monnaie véritable, on veut dire "sonnante et trébuchante" (1) et donc "de bon aloi".

Il s'agit d'une monnaie de bronze d'usage courant (2) datant des Antonins.



Commençons par son côté "face" : il montre l'impératrice *Faustina*, dont ni le prénom, ni l'attribut de *Diva* ("céleste"), ne nous éloignent du domaine sacré. (3)

(1) On reconnaissait l'aloï d'une pièce; c'est à dire la qualité de son alliage ( en anglais *alloy* ), en la laissant rebondir (*trébucher*) sur le comptoir (ou "banc") de la "banque". On repérait ainsi toute pièce douteuse - qu'elle fût adultérée, "rognée" ou "fourrée" de plomb.

(2) Il en subsiste d'ailleurs un très grand nombre, comme celle-ci, que nous avons sous la main.

(3) *Faustus* ( participe de *Favere* ) signifie "favorisé par les Dieux". Son aimable diminutif féminin (hypocoristique) se traduirait donc chez nous par Bénédicte ou Benoîte.

Ayant ainsi rendu à César ce qui lui est dû, passons au côté "pile" de la pièce. Il représente la Déesse Pallas-Vesta (en grec *Hestia*), brandissant le *Palladium*, ou "Axe du Monde", figuré ici par sa lance. (1)

L'image du Palladium suffit à invoquer l'autorité transcendante de la Déesse. Mais elle est en outre flanquée des lettres S.C. - initiales de *senatus consulto* : " avec l'aval du Sénat" ce qui apporte la garantie (2) de l'assemblée des Anciens (*Patres*), de "sages vieillards" dont les décrets étaient en principe "sacro saints".

Disons pour conclure que cette monnaie est l'exemple même de ce que la Tradition nomme "Art", terme unique recouvrant ce que nous qualifions :

1) De science et technique ( gr. *Technè* ), ce dernier terme allant jusqu'à désigner la "ruse", la Déesse *Mètis*, dont Pallas était la fille. (3)

2) D'art et d'artisanat, les deux étant impossibles à distinguer l'un de l'autre, puis de la science sans laquelle ils ne sont rien.

Quel Etat pourrait de nos jours frapper des médailles d'une telle beauté ? Et avec quelle invraisemblable perfection technique.

En effet, la pièce pas été coulée, mais frappée d'un seul coup de masse, sans doute par un système de "balancier", sans lequel on n'aurait pu en produire des millions.

Cette production massive était d'ailleurs, elle aussi, un pas encore timide dans le royaume de la quantité.

(1) Au moyen âge, la "pile" fut remplacée par une croix, avec le même sens symbolique. Mais alors que les Espagnols parlent de *Cara o Cruz*, nous continuons à jouer " à pile ou face".

(2) Le terme latin *auctoritas* désigne un "pouvoir créateur" ( de *augere* : "faire croître" ), donc paternel, qu'on retrouve dans le nom d'Auguste, et qui explique l'appellation officielle du sénat : *Patres conscripti* : " Collège coopté des Pères de la nation".

(3) C'est sous le déguisement d'Ariane qu'Elle a créé le Labyrinthe, figure du chaos psychique dont Elle seule détient le "fil". Et c'est Elle aussi qui a inspiré le *diabolique* Cheval de Troie.

## CONCLUSION

De tous les sujets abordés dans cette étude, le lecteur n'apercevra peut-être pas aussitôt le lien interne, pourtant solide.

C'est que la "pensée moderne", on l'a vu, brille surtout par une dispersion (une fragmentation) à laquelle le concept de "cohérence totale" ne peut qu'échapper.

Or c'est sur ce principe que se fonde toute la science traditionnelle, puisque, quelle que soit la complexité du domaine étudié, elle commence toujours par remonter à sa Cause première.

S'accrocher fermement à ce "fil d'Ariane" est en effet la seule chance de sortir en ligne droite du Labyrinthe cosmique en évitant de se heurter sans espoir à ses innombrables cloisonnements. (1)  
Car ce fil traverse invisiblement tous les phénomènes qui nous entourent, puisqu'il constitue leur *essence* même, c'est-à-dire leur participation à l'Etre Universel.

Percevoir directement cette réalité interne n'est donc possible qu'à la suite d'un *entraînement* au terme duquel les aléas de l'existence, qui conditionnent tout notre *avoir*, sont devenus "transparents", en cessant par là même de nous décevoir  
Ceci nous ramène d'ailleurs à notre propos initial.

Car il est écrit, et de manière ineffaçable, que **rien ne sert à l'homme de conquérir tout l'univers, s'il vient à perdre l'Esprit**. Cela suffit à souligner le caractère illusoire de l'entreprise moderne, toute fondée sur l'avoir.

Cherchant avant tout la puissance quantitative, au mépris de la **seule chose nécessaire**, elle est vouée à s'effondrer lamentablement, et à court terme.

**C'est ainsi que le monde moderne, dans sa volonté insensée de tout avoir, finira par n'être plus rien.**